

La Réforme

vous connaissez ?



Gabriel Mützenberg

la Réforme vous connaissez ?

Gabriel Mützenberg



© 1985 Édition Française
Édition Farel — B.P. 50
94122 Fontenay-sous-Bois Cedex
FRANCE

1^{re} édition : Juillet 1985

Couverture : Jacques Maré

Tous droits réservés

ISBN 2-86314-045-0

DU MÊME AUTEUR

Chemins de ma jeunesse, Le Flambeau, Lausanne, 1949.

Brumes et Brises, poèmes, Le Poisson volant (chez l'auteur),
Genève, 1956.

Le Prisonnier d'Innsbruck, Labor et Fides, Genève, 1960 (épuisé).

Œcuménisme, alchimie et poésie, Labor et Fides, Genève, 1966.

Hommes et Cités, album illustré, Paroles de Vie, Lausanne, 1967.

Destin de la langue et de la littérature rhéto-romanes, L'Age d'Homme
Lausanne, 1974.

Genève 1830. Restauration de l'École (thèse de doctorat),
Grand-Pont, Lausanne, 1974
(dépôt chez l'auteur).

L'Obsession calviniste, Labor et Fides, Genève, 1979.

Anthologie rhéto-romane, L'Age d'Homme, Lausanne, 1982.

Henry Dunant le Prédestiné, Robert Estienne, Genève, 1984.

*

PLAN DU LIVRE

Introduction :

La Parole en marche

Première partie :

Les précurseurs de la Réforme

Deuxième partie :

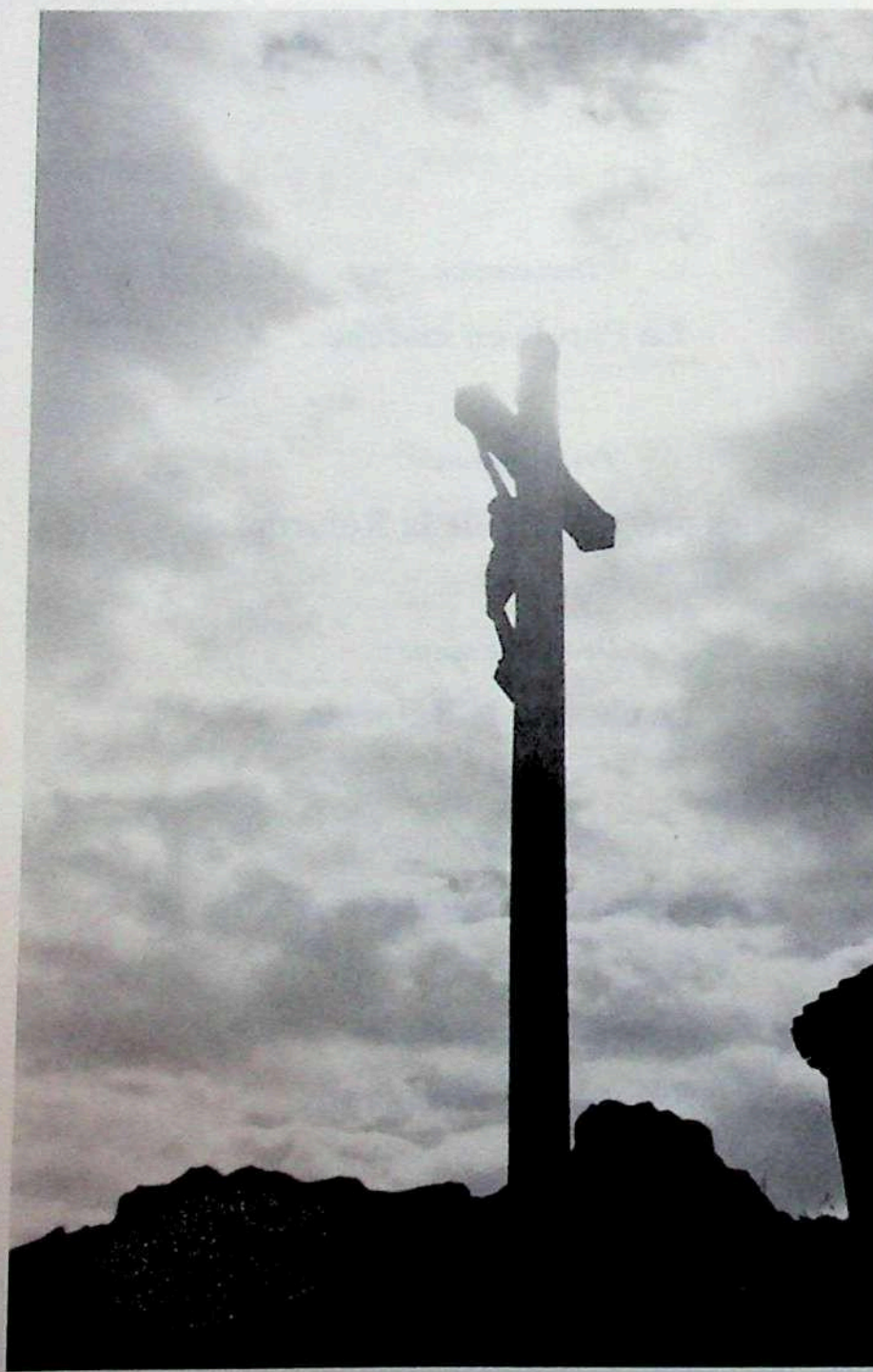
Le choc de la Réforme

Troisième partie :

Naissance d'une société nouvelle

En guise de conclusion :

Réforme et démocratie



1. Dieu a marché pour mon salut jusqu'à la colline du Crâne.
La croix (Collioure). (Photo G. M.)

LA PAROLE EN MARCHÉ

Si Dieu existe, créateur et maître de l'univers, l'ignorer m'est fatal, le trouver l'essentiel.

Le connaître, tel est le but de ma vie ici-bas.

*

Dieu, sur la terre, se cache. Sa personne s'enveloppe de mystère. Toutefois, juste autant qu'amour, il se révèle à moi, il vient à ma rencontre, chemine avec Abraham vers la Terre promise, vit au milieu d'Israël son peuple au cœur du désert aussi bien qu'à la lisière du Croissant fertile¹, marche avec Jésus son Fils, son unique, sur le pavé de Jérusalem en direction de la colline du Crâne...

À travers les siècles, le grand dévoilement.

Et ce n'est pas là le produit d'une imagination débridée, d'une fantaisie sans contrôle. C'est le récit du Livre qu'il m'a dédié en cadeau d'unique anniversaire, la Bible : « Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu ».

*

¹ Bande de terre fertile, du Golfe persique à l'Égypte, en forme de croissant, et sur laquelle les civilisations les plus anciennes se sont développées.

Si la Bible est la Parole de Dieu, la méditer est sage et ne doit pas délaissér folie mortelle.

L'Église ne vit vraiment que de ce Verbe souverain. Quand elle le redécouvre, comme Valdo, ses Pauvres de Lyon au XIII^e siècle, les Réformateurs au XVI^e, le peuple au Réveil au XIX^e et au XX^e, elle expérimente une abondante floraison spirituelle. Quand au contraire elle l'abandonne, préoccupée de sa puissance et de son propre éclat, comme souvent au long de son histoire, elle entre en décadence et porte plus que de mauvais fruits.

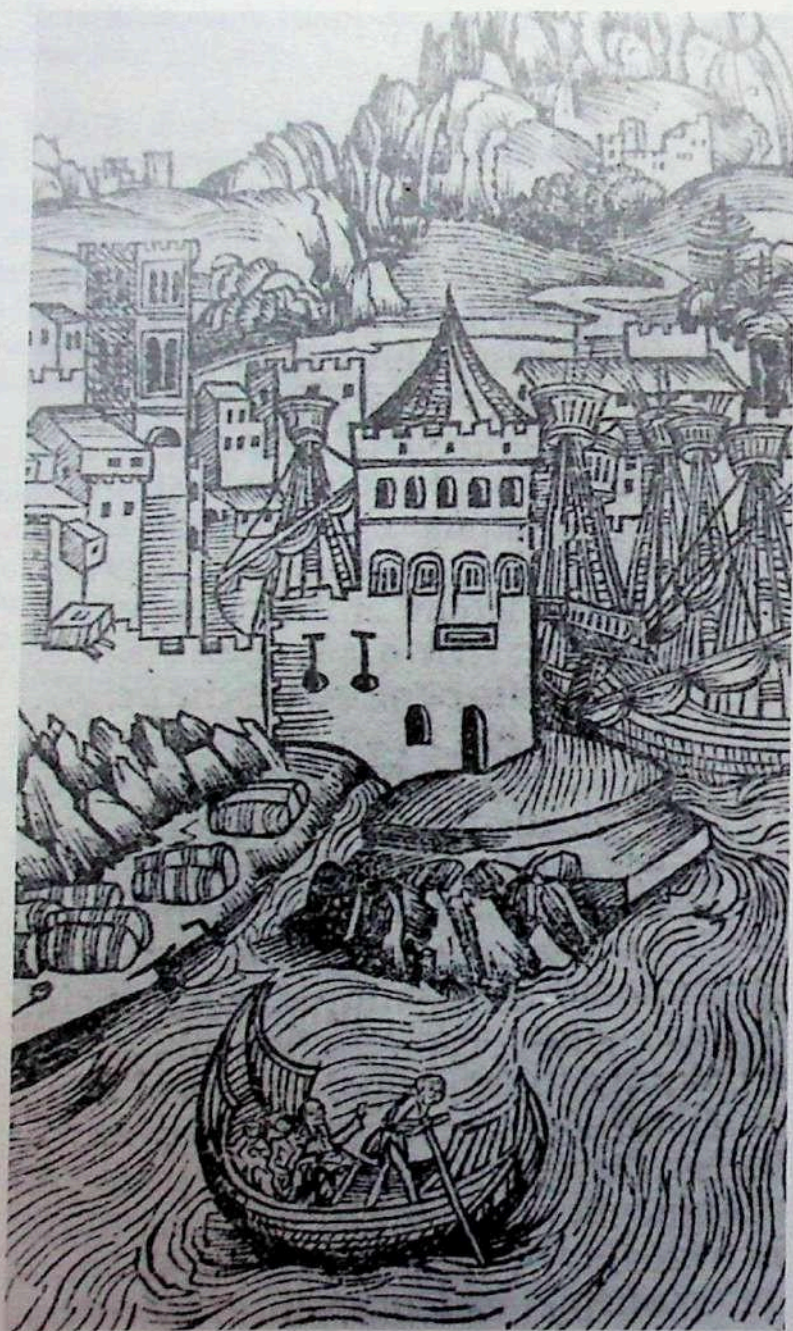
Notre époque en fournit la démonstration. Si beaucoup d'Églises protestantes de notre Occident se voient priver de leur vie, c'est qu'après l'avoir placée au centre de leur pensée et de leur pratique, elles en ont peu à peu contesté la valeur absolue, relativisé le message. De telle sorte que cet ABC de la foi est devenu perdu le mystère en est devenu indéchiffrable, et la rencontre avec Dieu impossible...

Lire la Bible, pour l'homme, c'est le commencement de la sagesse et de la paix.

*

Première partie :

Les précurseurs de la Réforme



2. Lyon au Moyen Âge. Chronica Mundi, de Hartmann Schedel, Nuremberg 1484. (Photo G. M.)

I

LE PAUVRE DE LYON

Valdesius ou Valdensis, Valdès ou Vaudès, Valdo ? Le nom du personnage est incertain. On ignore ses origines. La fin de sa vie se perd dans une obscurité totale. On ne sait de lui que ce qui est essentiel...

Pour le reste, autour du tissu serré de quelques certitudes, une tradition qui peut-être rejoint la vérité a brodé ses festons et ses dentelles.

Le grand tournant qu'il prend autour de 1170 ne laisse pourtant aucun doute. Riche, influent, rompu aux affaires du négoce, de l'administration, voire de la politique, il offre aux gens de Lyon le spectacle d'une réussite. Peut-être est-il venu d'ailleurs sans grand bagage, peu d'années auparavant, de la campagne environnante ou de plus loin, et a-t-il connu une ascension rapide... Ce qui est sûr, c'est que ni sa fortune, ni son bonheur familial — on le dit père de deux filles — ne l'ont pleinement satisfait. Sous le masque de l'aisance matérielle et du luxe, une soif d'éternité l'habite.

Comment lui devient-elle consciente ? Quelles expériences, quelles paroles, quels chocs ont réveillé son âme ? Des récits nous le content, dramatiques. L'histoire ne les cautionne guère de ses documents. Mais ils expriment ce que Valdo certainement a ressenti, tout au fond de son être, dans l'angoisse qu'éprouve tout homme en face de son destin.

Un matin — selon la chronique — alors qu'il festoie quelques-uns de ses pairs, l'un deux, son plus proche interlocuteur, soudain s'affaisse à ses pieds, foudroyé par une attaque.

Valdo rentre chez lui, pâle, saisi d'effroi. « Si c'était murmure-t-il, qui si brusquement avais été appelé devant le juge ? ».

L'insouciance pleine d'aplomb qui l'habitait l'abandonne. L'image de son ami s'effondrant devant lui le hante. Ses rêves deviennent agitées. Les pauvres, éconduits par lui, se dressent à l'heure du jugement pour l'accuser...

Un jour, note un autre récit, un ménestrel chante dans la rue la complainte de saint Alexis, jeune Romain ayant quitté, le soir même de ses noces, pour se rendre en Terre sainte ; revenu dans sa patrie sous l'habit du pèlerin, il se présente en mendiant aux portes du palais paternel ; on lui refuse une maigre pitance qu'il mange dans un recoin, accroupi sur l'escalier ; le lendemain, épuisé par les privations d'un long voyage, il ne se réveille pas.

Valdo, bouleversé, fait venir le ménestrel chez lui pour l'écouter encore. Une question lancinante monte en lui : les biens accumulés ne font-ils pas obstacle à son salut ?

Plus inquiet que jamais, il consulte un maître de théologie. Que faut-il faire pour être sauvé ?

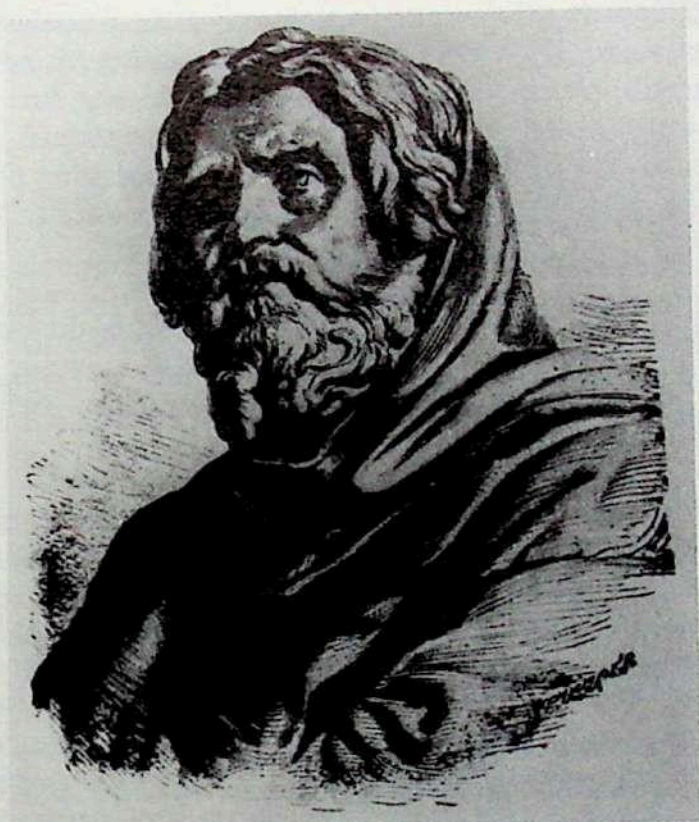
Pénitence, lui répond le savant personnage. Assorties de prières, de pèlerinages, de donations aux églises... Ou encore d'une entrée dans les ordres.

Mais la voie la plus sûre ?

« Si tu veux être parfait, va, dit Jésus, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. Puis viens, et suis-moi » (Matthieu 19.21).

Cette parole le pénètre. Elle ne le laissera plus.

*



3. Valdès. Monument de la Réformation, à Worms. (Photo G. M.)

L'Évangile, cet inimitable écho de la voix même de Dieu, il veut l'entendre encore. Il le fait traduire en langue romane. Il le lit. Il s'en délecte jour après jour. Saisi jusqu'aux entrailles par sa vérité brûlante, celle d'une vie nouvelle, d'une société différente que l'argent ne domine pas.

Ses biens ? Il ne peut en priver sa famille et la jeter sur le pavé. Il assure donc son existence. Mais le reste, tout le reste, il le distribue aux indigents. Il entre en pauvreté. Non certes pour en mériter quelque faveur divine. Il a trop bien compris que le salut est grâce. Simplement, il veut ressembler à Jésus, aller de lieu en lieu pour accomplir sa volonté. Il a choisi. Le regard du Maître l'a pris. Il ne s'appartient plus. Et il prêche, lui qui n'est pas prêtre, dans les rues, sur les places...

On l'écoute. Ce n'est pas un révolté. Ce n'est pas un révolutionnaire. Il ne part pas en guerre contre les puissances. Il ne dit pas l'Évangile. Il le vit. Il a été transformé par lui. Il rassemble un groupe autour de lui. Une petite communauté de « pauvres en esprit », les disciples, de plus en plus nombreux, de plus en plus forts de la Parole qui les nourrit, les libère, les dote d'espérance...

Bientôt ils partiront, deux à deux, vêtus de bure, pieds nus, sandales aux pieds, sans argent, sans orgueil, au cœur libre, avec la nouveauté et le contentement d'appartenir au Seigneur, pour aller annoncer son règne.

Mais la hiérarchie ne l'entend pas de cette oreille. Elle ne voudrait faire dans l'Église cette prédication sans hiérarchie, sans laïques? Ils n'ont pas étudié dans les écoles : comment pourraient-ils expliquer la Bible? L'interdiction tombe sur eux comme un couperet.

Les « Pauvres de Lyon », de vocation certaine — envoyés par Dieu, non des hommes — en appellent à Rome. Le troisième concile du Latran (1179) les reçoit. Il ne les condamne pas. Il les renvoie, paternellement, à leur évêque. Non sans relever, avec quelque condescendance, leur insubordination.

Décus, ils regagnent leur ville. Ils continuent de vivre. L'Évangile est toujours dans leur cœur. Il est toujours dans leur vie. Pourquoi ne serait-il pas aussi toujours dans leur bouche?

Imbu de son pouvoir, le clergé se veut obéi. Mais l'Inquisition — elle s'instituera bientôt — n'est pas encore née pour l'appuyer. Mais les « Pauvres » ne se plient pas. Ils résistent. Quand on les chasse, quand on les expulse de Lyon, pour leur message, la rumeur de leur message s'apaise dans la cité.

Ils s'en vont le cœur entier, l'âme haute. Ils essaient de aller vers le Midi, en Languedoc. Ils y ferraillent contre l'hérésie de la Cathare, de main ferme, de pensée droite et captive de la seule Parole de Dieu. Dans le milieu choisi que constitue alors la

occitane, la plus brillante d'Europe en cette fin de XII^e siècle — celle des troubadours — ils s'en font les hérauts.

Ces joutes chevaleresques ne sont pas sans danger pour les Vaudois. La controverse n'est pas prédication. Ni le dogme, ni la profession de foi. Face à l'Église romaine corrompue par le luxe et la richesse, face au catharisme aussi qui met en place, en vogue dans l'aristocratie, ses cérémonies et ses rites, son ascétisme sévère et sa conception de l'amour, c'est par l'union intime dans le quotidien, de la Bible annoncée et d'une vie pure qu'ils se révèlent les plus forts. Le témoignage vécu vaut mieux que la polémique.

En présence de ces deux mouvements, l'un fidèle à l'Écriture, l'autre étranger à son message, la hiérarchie ecclésiastique se raidit. Elle met ses opposants au ban de la communauté. Elle alerte les pouvoirs. Elle demande la répression, l'excommunication majeure, la jetée de l'intérieur sur des régions entières, la croisade. Le pape Innocent III, dans son ambition dominatrice, en ordonne le scénario. D'un côté il tend la main à la France pour faire intervenir le souverain temporel voisin le plus puissant, et les armées du Nord envahissent le Languedoc. De l'autre il envoie Dominique Guzman sur les lieux pour user de persuasion, prêcher — fondera bientôt l'ordre qui porte son nom — mais aussi pour surveiller et examiner la foi des fidèles. Les frères prêcheurs font alors inquisiteurs. Ils s'érigent en tribunal d'exception. Ils jugent et condamnent. Et le dissident a bien de la peine à échapper à leurs filets.

Le Midi est dévasté, les libertés municipales réduites, écrasées, la culture occitane rabrouée, les cathares vaincus. Quant aux Vaudois, persécutés et dispersés à tous vents, ils passent au Piémont, en Lombardie, dans le centre de l'Europe, voire dans le Nord, et jusqu'en lointaine Bohême peut-être préparant déjà la flambée hussite. Surtout, ils se retirent dans ces hautes vallées des Alpes, à cheval sur les frontières, où ils deviendront leur patrie et demeureront, au travers des siècles.

accueillantes à la Réforme, le refuge du petit troupeau que toutes les répressions ne réduiront pas.

Ainsi Valdo, dont l'existence nous demeure sur tant de points mystérieuse, a-t-il forgé, en suivant simplement Jésus sur les chemins de la pauvreté, le destin de tout un peuple.

II

LE DOCTEUR ÉVANGÉLIQUE

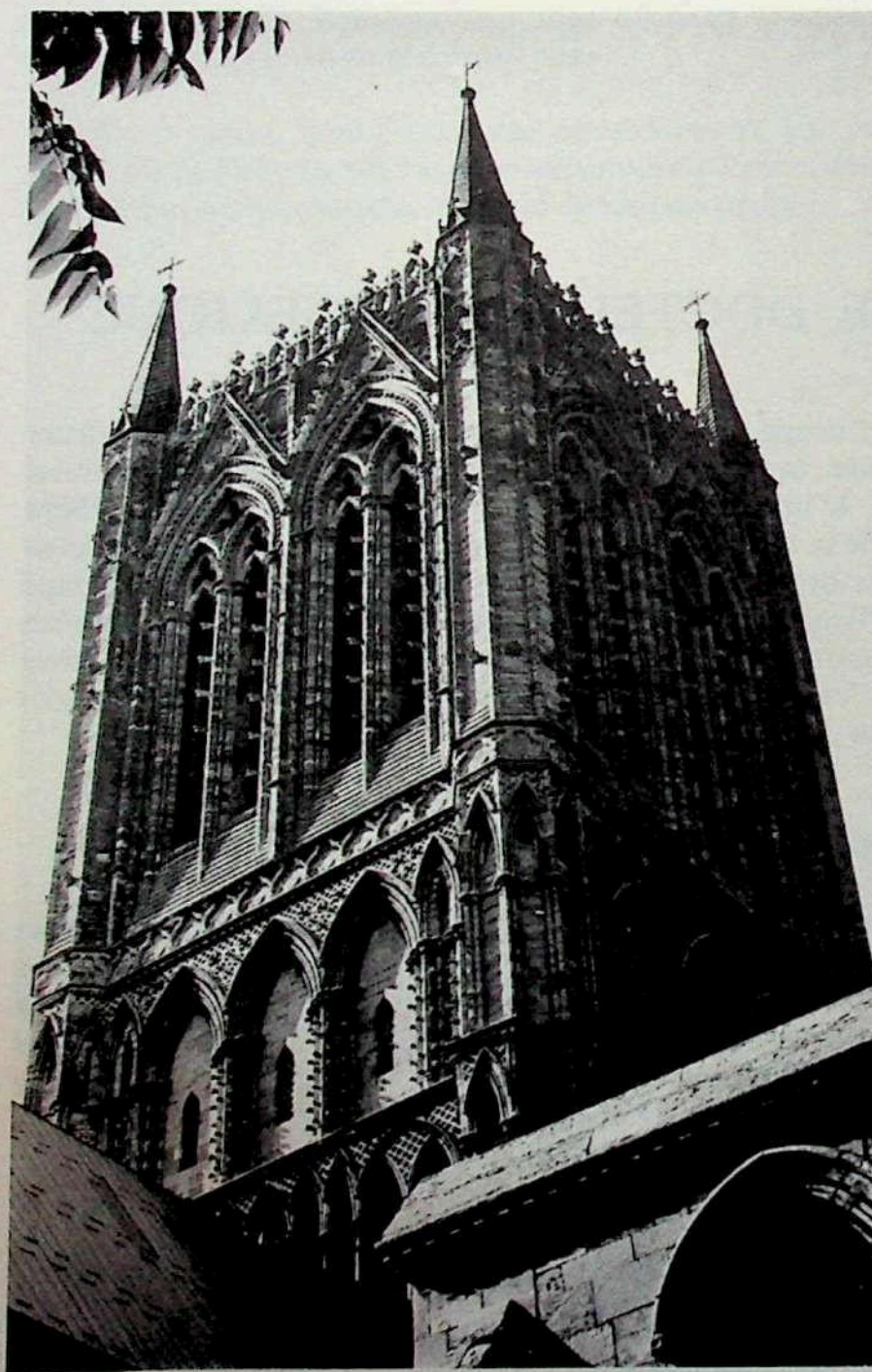
L'Europe, au XIII^e siècle, est en expansion. L'agriculture progresse, la population augmente, le commerce international fleurit. D'un côté on défriche de nouvelles terres, la jachère passe de la moitié du terrain cultivé au tiers, on laboure de plus en plus avec un soc en fer, le collier d'épaule rend l'attelage plus efficace... ; de l'autre les villes, sous la pression du nombre des hommes, dressent au-dessus des maisons serrées les unes contre les autres, toujours plus haut, les clochers triomphants de leurs cathédrales gothiques...

A. L'Ange exterminateur

Au XIV^e, le vent tourne. En 1291, déjà les derniers Croisés quittant la Terre sainte ont déposé le bilan d'une longue aventure. Une crise prolongée s'annonce. La nature, par d'incroyables séries de temps froids, donc de mauvaises récoltes et par conséquent de famines, la cautionne avec une persévérance sévère. Puis ce sont les guerres, les pestes.

1. *La Guerre de Cent Ans*

L'Angleterre, à cheval sur la Manche depuis la conquête normande, se trouve dans une position très différente de celle qu'elle aura plus tard. Ses possessions sur le continent, en perpétuelles fluctuations, connaissent à cette époque de nouveaux avatars. Le conflit avec la France, pour des motifs territoriaux et dynastiques — Édouard III Plantagenêt s'en



4. « les clochers triomphants de leurs cathédrales gothiques ». (Photo C

déclare le roi, non sans de solides raisons — se rallume en 1337. L'Angleterre, à la bataille navale de l'Écluse, non loin de Bruges, soutenue par le peuple flamand qu'elle-même avait aidé au début du siècle, anéantit la flotte française. En 1346, à Crécy, en Artois, le tir rapide de ses archers sème le désordre dans la cavalerie adverse embarrassée dans ses armures. Le combat tourne au désastre.

2. *La peste noire*

Les vainqueurs chargés de butin rentrent dans leurs foyers dans une exaltation de carnaval. La fête éclate : tournois, spectacles, extravagances vestimentaires... C'est une apothéose. Mais trop tôt le son des danses les plus folles se métamorphose en plainte, l'exultation des cloches d'actions de grâces en glas. La peste, vol sinistre, s'abat soudainement sur le pays avec une férocité sans borne. Les hommes tombent comme des mouches. En trois jours, les plus vigoureux sont emportés. Le fléau ne considère ni la richesse ni la grandeur. Mais il s'attarde plus volontiers dans les quartiers pauvres où manquent l'espace, le soleil, l'air, la propreté, une nourriture abondante et saine...

Le Parlement, convoqué pour le 19 janvier 1349, est reporté au 27 avril, puis, en mars, ajourné indéfiniment. Des familles disparaissent. Des morts, derniers de leur maisonnée, ne sont plus reconnus par personne. On enterre hâtivement, par peur de la contagion et pressé d'ensevelir, sur les visages livides, le regard de l'épouvante. Les cimetières débordent sur des fosses communes. Dans tel couvent, il ne reste soudain plus qu'un moine. Des monastères ainsi s'éteignent. Dans l'est du pays, en un an, huit cents paroisses perdent leur curé ; quatre-vingt-trois d'entre elles en voient deux mourir et dix, même trois. Les estimations des pertes oscillent entre le cinquième des habitants et les neuf dixièmes. Un tel écart défie le vraisemblable. Mais pour l'ensemble de l'Angleterre, la population, de trois millions sept cent mille âmes en 1348, ne se monte plus, en 1377, année de la mort d'Édouard III, qu'à deux millions deux cent cinquante mille.

3. Une société en crise

On imagine mal le vide qui se creuse ainsi partout. On était douze, on ne se trouve plus que sept. La main-d'œuvre manque, le coût de la vie s'élève, et les bénéfices des curés ne suffisent plus à l'entretien des prêtres.

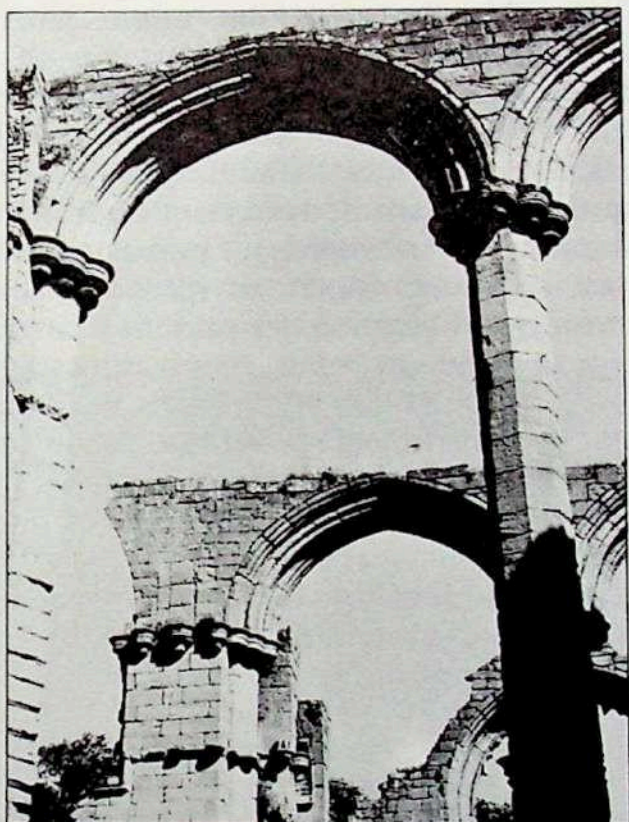
En vérité, les péchés des hommes sont montés jusqu'au ciel. Enfin le châtiment longtemps différé tombe sur la terre. On fait pénitence. Des Frères de la Croix processions dans les rues, le dos nu, chantant et se frappant avec des cordes à nœuds serties de pointes de fer.

Au cœur même de cette grande misère, accrue par la guerre, par la rigueur des taxes, qui ne touchent que les pauvres, l'opulence de l'Église fait contraste. Ses princes résident dans des palais, dans de somptueuses abbayes, et règnent sur les paysans. Quelques-uns revêtent les plus hautes fonctions de l'État, sont chancelier du roi, s'en vont sur le continent en ambassade...

Le pape, depuis Innocent III subjugué par le mirage de la monarchie universelle, agit en souverain temporel, utilise l'excommunication contre ses ennemis politiques, organise un trafic d'indulgences pour financer ses guerres. En 1271, Grégoire XI, encore en Avignon, réclame des subsides des Florentins comme s'il était le seigneur suprême du royaume. Trois ans plus tard il rentre à Rome et sa mort, en 1278, marque le signal du Grand Schisme où l'on voit deux papes, le scandale des fidèles, se disputer le règne.

4. L'insurrection paysanne

Le paysan menait une vie dure. Les seigneurs, puis les abbayes en tête, faisaient peser sur lui leurs tributs, redevances et de corvées. De plus, à l'heure où son bien-être commençait à s'améliorer, ils avaient mis la main sur les terres communales. Quant aux artisans, la peste passée — mais elle resurgissait de temps à autre, menace perpétuelle pendant



5. De somptueuses abbayes... abattues par le peuple... (Photo G. M.)

de trente ans — ils avaient vu leurs salaires monter sous l'effet de la pénurie de main-d'œuvre, mais le Parlement, en 1350, les avait ramenés à leur niveau ancien.

Longtemps, le mécontentement couve. Un prêtre, John Ball, parcourt les campagnes, prêche dans les cimetières, réclame l'égalité sociale et voit dans la communauté des biens le seul remède à l'injustice et à la pauvreté. Le peuple écoute et fait passer plus loin le message. Un jour, ainsi qu'on peut le lire dans une chronique du temps, le hardi tribun commente la vieille chanson :

« Lorsqu'Adam labourait et qu'Ève filait
Où donc était le gentilhomme ? »

On le rappellera à l'ordre, on l'emprisonnera, on le fera parler, descendue au fond des cœurs, bientôt mettra en mouvement les foules. Les paysans, soutenus par la population des villes, marchent sur Londres, voient ses portes s'ouvrir devant eux et fraternisent avec les compagnons révoltés pillant les maisons de banque et les hôtels des seigneurs. L'archevêque Sudbury, primat d'Angleterre et chancelier, est assassiné. Quant au roi de 15 ans, le jeune Richard, il promet la libération des paysans à condition que la plupart d'entre eux retournent à leurs travaux. Et ils sont confiants. Mais quand quelques-uns de ceux qui étaient restés dans la capitale se présentent devant le souverain pour réclamer l'exécution de la promesse royale, leur chef est frappé d'un coup formidable, se voit renversé, puis tué...

Dans les campagnes, de grandes abbayes sont attaquées, pillées, leurs prisons ouvertes, des franchises exigées. Un mouvement, bien que vigoureux, organisé, se laisse berceur par la parole du roi, puis s'effondre sous la répression. L'égalité, la liberté ?... Illusion, mirage !

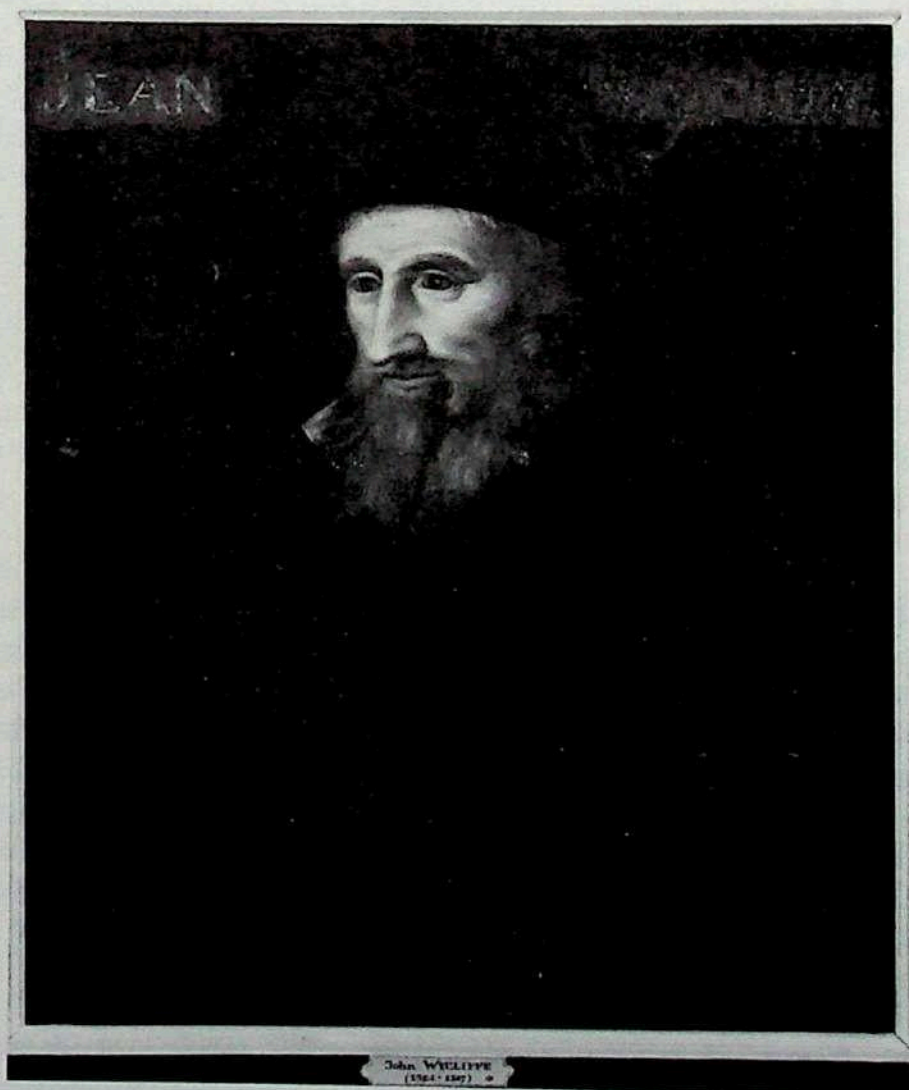
B. Une vision de renouveau

Ce drame de l'accaparement des richesses et de la mort, de la guerre et du sang, de la peste et de la mort, se fonde d'arrière-fond à une autre réalité. Les besoins du corps et de l'âme ne sont pas les seuls. L'homme est esprit. Il aspire à la justice et à l'amour. Il a soif d'éternité.

L'Église, dans ce siècle d'apocalypse, ne remplit que médiocrement sa mission. Ses évêques sont plus attentifs à la politique qu'à la politique du royaume de Dieu, ses moines plus avides d'argent que de prière. Quand le pape Jean XXII meurt, on trouve vingt millions d'or chez lui, en pièces et en bijoux, et les Français eux-mêmes le taxent d'Antichrist.

En Angleterre, où la résistance à son pouvoir est vaine, un témoin sans compromis se lève : John Wyclif. Le co-

entre la vie des prêtres et celle des apôtres le frappe. Le clergé ne sait plus être pauvre. Au cours des cérémonies pompeuses, chatoyantes et idolâtres qu'il célèbre dans des édifices souvent somptueux, on s'enchant davantage de couleurs et de musique que de paroles divines. Il faudrait, pense-t-il, plus de simplicité et de silence, moins de rites superstitieux et mensongers. Moins de latin et plus d'anglais. Plus d'humilité, plus d'amour.



6. John Wyclif. Document Bibliothèque publique, Genève (BPU)

John Wyclif, né en 1320, mort en 1384, élève, puis maître à Oxford, partage son temps entre les soins d'une paroisse, l'enseignement universitaire, sa vocation de pamphlétiste et d'écrivain. Surnommé *Doctor Evangelicus*, s'il dénonce les abus et les erreurs, il n'a pas l'habileté tout humaine du tacticien ou du diplomate. Il a le don de l'invective et s'inquiète des pauvres. Il cherche à vivre ce qu'il a reçu pour vrai et à réformer l'Église. Mais quand l'archevêque Courtenay, successeur de Sudbury, condamne sa doctrine en 1382, et purge peu à peu Oxford de ses idées, Wyclif, à Lutterworth, prêche aux paysans et écrit un traité sur le pouvoir qu'il abandonne à l'ennemi sa place la plus forte.

Sa pensée et son action peuvent se comprendre sous quelques chefs :

1. *L'autorité de la Bible.* C'est à elle, Parole infaillible de Dieu et par le Saint-Esprit mesure de toutes choses quant à la foi et à la vie, qu'il faut obéir en tout temps, non au pape. Pourquoi chacun doit pouvoir la lire et l'écouter dans sa propre langue. Et c'est pourquoi aussi Wyclif la met à la portée du peuple en assumant avec d'autres sa traduction anglaise.

2. *Prédication et prédestination.* La peste noire avait tué des centaines de milliers de victimes. Était-ce là prédestination ou volonté divine ? Le Docteur évangélique n'interroge pas. La mort, à son avis, arrive toujours d'une manière ou d'une autre. L'important, au cœur même du fléau, c'est le salut éternel. Or, à qui faire confiance pour cela sinon à la souveraine miséricorde du Seigneur ? L'homme est destiné par le sage et tout puissant amour de Dieu, à être sauvé. C'est la folie de la prédication. Il faut donc courir à sa rencontre, se remettre en mains, afin qu'en face de la Vérité il se détermine par son libre choix pour le service de son Créateur...

3. *Transsubstantiation.* Cette doctrine, hérésie moderne à ses yeux — un décret d'Innocent III l'avait rendue obligatoire — Bernard de Clairvaux n'y avait pas cru — affirme que le pain et le vin, au moment où sont prononcées les paroles



7. Oxford, haut lieu de la théologie et de la science. (Photo G. M.)

sacramentelles, se transforment entièrement, tout en conservant leur apparence, en corps et en sang de Jésus-Christ. Wyclif, en bon philosophe réaliste, n'admet pas l'annihilation des substances. Les espèces, pour lui, restent ce qu'elles sont. Mais en elles cohabitent la réalité du signe — pain et vin — avec la présence, non pas matérielle toutefois, du Seigneur glorieux. La Cène est reçue spirituellement, par la foi.

C. Deux à deux comme les disciples

La vérité qui l'habite, le Docteur évangélique entend qu'elle se répande. N'est-ce pas celle de la Parole de Dieu ? Aussi invite-t-il ceux qu'on appellera les « lollards », humbles enthousiastes portant en eux le chant de la foi, étudiants ou pauvres prêtres, à s'en aller deux à deux pour faire revivre ceux

qui sont comme morts dans leurs péchés, prisonniers de l'erreur. Ils liront la Bible, prêcheront, fidèles à ce qu'ils considèrent comme leur maître. Et tout un peuple se

Mais la répression, hélas, ne tardera pas. On brûle les œuvres de Wyclif. On poursuit les lollards. Beaucoup sont sur le bûcher. Et quand ils se rassemblent et se révoltent, en 1414, pour marcher par milliers sur Londres, le roi et le pape, qui au début leur avaient été plutôt favorables, pour le clergé les dispersent et les répriment.

Alors le mouvement se fait souterrain, de petites communautés silencieusement se réunissent pour lire l'Écriture et se faire connaître à d'autres... Et tout à coup, à nouveau, c'est une foule qui monte des villes et des campagnes. Mais elle est rappelée à l'ordre par le poids du bras séculier.

Ainsi cette Église secrète, jusqu'à la Réforme elle-même, incendie qu'on n'éteindra plus, se perpétue dans les maisons où des fragments de la Bible précieusement sont conservés. Sans parler de l'écho profond qu'éveille la pensée chez Jan Hus dont la voix prophétique soulève un peuple ne sera pas éteinte...

Même par le bûcher.

III

LE RÉVEIL DE TOUT UN PEUPLE

La Bohême, à la fin du XIV^e siècle, passe pour un nid d'hérétiques. Les Vaudois, les Bogomiles, les Picards, groupes suspects et pourchassés, y ont laissé des adeptes, des manières de comprendre l'Évangile, de considérer la vie et la destinée éternelle de l'homme que l'Église romaine n'approuve pas. La population, tant nobles que bourgeois, ou que le petit peuple opprimé, face à un clergé corrompu qui se cramponne à ses privilèges, sent monter en elle, dans une prise de conscience de plus en plus forte, une aspiration profonde à plus de vérité, à plus de justice.

Un empereur dynamique

Le phénomène pourrait surprendre. Charles IV de Luxembourg (1316-1378) fait de Prague son siège permanent. Le pays prospère. La ville se transforme en capitale, pousse ses murailles plus loin, bâtit de nouveaux quartiers. Et l'empereur pour qui la religion est importante, même si elle est toute extérieure, tissée de superstition et d'idolâtrie, la remplit d'édifices superbes, d'églises monumentales somptueusement décorées, de reliques achetées à prix d'or sous tous les cieux.

En 1347, il y fonde une université, la première, avant Cracovie (1364) et Vienne (1365), d'Europe centrale et orientale. Bientôt, elle y attire, par milliers, les étudiants de partout, demeurant pour une bonne cinquantaine d'années le centre culturel le plus important de l'Empire.

Ce contexte favorable, toutefois, n'ôte pas à l'homme, en ce siècle noir, son caractère de précarité. La peste a ravagé l'Europe. Sans cesse la rallume. Ou bien ce sont des bandes de brigands qui écampagne. Et c'est comme toujours le pauvre, écrasé de redevances et de corvées, qui en est la première victime. L'État, souvent impuissant, le protège mal. Ne contribue-t-il aussi, d'ailleurs, à le dépouiller du peu qu'il a ?

La grande prostituée

L'Église, riche de terres et d'argent, mais en décadence, offre le spectacle de deux ou trois papes pendant plusieurs années durant, qui se disputent le trône. Très nombreux à Prague — plus de 1000 ecclésiastiques — à entretenir au milieu d'une population de 35 000 habitants, ils vendent les sacrements aux fidèles, cumulent les bénéfices, de grasses prébendes sans résider dans ses paroisses, laissent le ministère à quelque vicaire ignorant et tout juste capable de réciter la messe. Beaucoup de prêtres, sans souci des âmes, leur sont confiées, volent à leurs plaisirs et mêlent à leur insatiable cupidité tous les débordements de la luxure. Ce ne sont pas là généralités que répètent sans contrôle les chroniqueurs de Rome. L'inspection de 1379 et 1380 montre par exemple que sur 39 curés visités 16 se voient convaincus d'im-

Une soif ardente de réformes

Charles IV, en fils soumis de l'Église, ne cautionne pas ce laisser-aller. S'il combat l'hérésie, fidèle au pape comme Clément VI, qui fut son précepteur, il entend également relever haut, rendre au clergé son efficacité. C'est pourquoi il promeut le trône épiscopal de Prague, érigé en archevêché, un siège de vie droite, Ernest de Pardubice, qui tente de restaurer la piété du peuple, établit le texte du *Notre Père* en tchèque et invite à la communion fréquente. Il exhorte les prêtres à une conduite pure, leur interdit la danse, le jeu, l'entretien d'une concubine, les activités commerciales. Mais ce ne sont que des paroles au vent, lutte vaine. La résistance est forte, l'autorité méprisée.

C'est alors qu'intervient l'action par le bas, la prédication. Le chapelain à la cour d'Autriche Konrad Waldhauser, appelé par l'empereur à Prague, s'adresse en allemand aux marchands, plus tard aux étudiants, suscitant au milieu de cette société à la vie facile une épidémie de pénitence. Puis c'est Jan Milic de Kromerize, qui abandonne carrière et fortune pour vivre en pauvre prêchant et annoncer en tchèque, chaque jour et parfois plusieurs fois par jour, la volonté de Dieu pour l'homme. S'il ne craint pas, de sa voix ferme, de dénoncer les abus, ses actes prêchent avec plus de force encore. Aussi ses auditeurs, saisis dans leur conscience, changent-ils d'attitude et de conduite. Ce qu'il veut, face à l'Église abusive du pape, à ses yeux celle de l'Antéchrist, c'est la communauté évangélique des simples croyants.

Il a le courage de tendre un doigt accusateur vers l'empereur, vers Rome aussi, et on l'emprisonne pour un temps. Alors il achète quelques maisons avec les dons des marchands pour que des frères et des sœurs, avec d'anciennes prostituées arrachées à la perdition, vivent ensemble à la lumière de Dieu dans une manière de nouvelle Jérusalem. À nouveau suspect, il est convoqué en Avignon. Il s'y rend pour que l'Évangile pénètre au cœur même de l'Église... Se rit-on de lui ? ou parvient-il à se justifier ? Toujours est-il, épuisé, semble-t-il par le voyage, que c'est là-bas, dans la cité des papes, qu'il achève son pèlerinage.

Mathias de Janow, plus écrivain que prédicateur, et docteur en théologie de Paris, continue l'œuvre de Milic. Ses écrits, rédigés en latin, annoncent déjà la Réforme du XVI^e siècle. « Vous voulez être justifiés, dit-il, et vous croyez arriver à force de travaux, à force de soins, et vous suivez avec une piété méticuleuse toutes les cérémonies nouvelles. Christ n'est-il pas mort pour vos âmes ? (...) Pleins de tremblement vous exécutez la lettre de la loi, mais de la liberté vous ne savez rien, de la liberté qui est dans l'esprit du Sauveur... Cependant toute la sainte Écriture nous crie que le Seigneur, Crucifié est le seul Rédempteur, qu'il suffit pour le salut de quiconque croit en lui ; que seul il est toute la foi, toute la sagesse du chrétien. »

La Bible, pour lui, est la seule autorité : « Je depuis ma jeunesse, écrit-il, je l'ai appelée mon épouse ; bientôt mon âme s'est attachée à elle en perpétuel (...) »

Qu'évangélique et profond, un tel langage médiateur entre l'homme et Dieu, c'est Jésus-Christ. ce n'est pas la hiérarchie, mais le peuple. Les prêtres et chacun, lors de la communion, a droit non seulement, mais aussi au calice...

Un ami de Milic au talent plein de fraîcheur, T Stitny, répand ces idées par des traités accessibles tchèque. Le mouvement de réforme s'étend, gagne couches de la société.

La folie au pouvoir

Le monde occidental glisse-t-il vers un abîme ? Si de France avec Charles VI, sur celui d'Angleterre Richard II, la démence règne. Avec des éclairs de lucidité accalmies... Venceslas IV, lui, roi de Bohême, Romains², empereur sans pouvoir, est un monarque vicieux, fantasque, aimant la chasse et ses chiens plus sa couronne — et plus que son épouse, dont la prestance déchirée par l'un d'entre eux — heureux dans la familiarité du peuple, dans la rue, où on le voit se mêler à la foule, renverser l'étal d'un boucher qui vend sa viande trop chère, faire rosser un juge inique. On comprend, en dépit de son débraillé, de ses incohérences, qu'il soit relativement sage. D'autant plus, peu avide de puissance, qu'il réclame non la gloire, mais la paix, plutôt légers...

Velléitaire, cette monarchie échevelée pourrait servir de modèle à la réforme de l'Église et de la société. Hélas, à la cri-

² Dignité à laquelle l'empereur du Saint Empire romain germanique n'est pas héréditaire, mais élective, fait élever son fils aîné de son vivant, lui assurer la succession.

profonde, elle ajoute une crise politique non moins grave. L'autorité, qu'elle soit spirituelle ou temporelle, ne mérite guère le respect. Le fils aîné de Charles IV, s'il a peu d'ambition, a moins encore de constance, de fermeté. Le désordre qu'institue son laisser-aller n'a d'égale que celui qui déchaîne dans la hiérarchie ecclésiastique les manœuvres des papes ennemis. L'archevêque de Prague, entraîné par l'un d'eux, entre en conflit avec le roi. À qui l'honnête homme de ces temps calamiteux doit-il obéir ? L'Empire lui-même est déchiré...



Jan Hus

C'est dans ce contexte, où il est permis de penser que d'autres (le peuple) mériteraient mieux le pouvoir, l'héritier des prédicateurs et écrivains cités exerçait son ministère. Jan Hus, né vers 1369 à Husinec, d'un père ou roulier, dans une famille plus que modeste — il aide toujours les pauvres — n'apparaît guère dans l'histoire avant d'entrer à l'Université. Il mène la vie de l'étudiant pauvre, ressources qui se fait le valet d'un professeur, chante dans les chorales, copie des textes, ne mange pas toujours à son faim. Toutefois, plus tard, il condamnera ses débuts. « Je ne voulais devenir très vite prêtre, écrira-t-il, pour bien m'être considéré... »

Une vocation plus profonde le ramènera sur un autre chemin. Travailleur assidu, il se familiarise avec les Écritures, l'Église et surtout avec la Bible. Il enseigne. Il attire les foules par son savoir, par sa chaleur humaine. Dans l'état de la Bohême où se trouve l'Église, l'Université gagne en autorité. Elle est dans la norme et qui, par conséquent, mérite condamnation. Qui signifie le feu ? Tel est le débat, bien souvent, où il faut trancher. Quitte à se faire déclarer hérétique, en dernière instance, par le pouvoir suprême que peut parfaitement démentir l'ignorant. Alors le couperet tombe, brutal, sur celui qu'on juge le plus dangereux...

Irréprochable dans sa conduite, Jan Hus est aimé. Nommé de la Faculté des Arts³ en 1401, recteur en 1402, il est élu bien que le latin soit de règle dans les études, dans l'usage du tchèque virtuose et puissant. Aussi sa nomination, cette année, de prédicateur à la chapelle de Bethléem, fondée peu pour un enseignement en langue vulgaire, lui procure une audience accrue. Ses auditeurs retrouvent Wal-

³ Faculté de l'ancienne université, la plus nombreuse, où l'on enseignait les humanités et la logique, et qui débouchait sur les facultés de droit, de médecine. Elle donnait les titres de bachelier, licencié et maître. Ce dernier permettait d'enseigner.

Milic. N'ayant de goût ni pour la mystique, ni pour les subtilités théologiques, vivre conformément à la loi divine sera son thème majeur. Les mystères, pour lui, relèvent de la foi, non de la raison. Aussi le message de l'Église se doit-il essentiellement biblique.

Plutôt le feu que le mensonge

Ni diplomate, ni circonspect ; contre le culte des reliques, contre un clergé qui cumule les bénéfices et les plaisirs — il va jusqu'à citer des noms ; contre une religion d'argent, de superstition (« Quiconque demande à Dieu autre chose que Dieu ne cherche pas Dieu chastement ») ; mais pour une Église pauvre, une Église du peuple... Jan Hus se fait rapidement beaucoup d'ennemis. Un temps, l'archevêque est avec lui ; de même le roi ; mais ils finiront l'un et l'autre par l'abandonner. Comment, entre pape et anti-pape, entre prétendants rivaux au trône impérial, manœuvrer sans risquer sa vie ?

Jan Hus, prédicateur avant tout, s'appuie sur le peuple. Il dialogue avec lui. Il excelle dans l'invective improvisée, dans l'allusion directe et saisissante à l'événement du jour. Il interroge le public et ce dernier répond en chœur, gagné par sa parole nourrie de celle de Dieu...

L'Université de Prague le soutient. Être fidèle à l'Écriture et à l'Église hiérarchique, au peuple à évangéliser et à la théologie traditionnelle, tel est son propos. Mais est-ce possible ? L'exemple de Wyclif ne montre-t-il pas où conduit cette démarche ?

Le *Docteur évangélique* d'Oxford n'est pas un inconnu en Bohême. Adeptes de la philosophie « réaliste » comme les Tchèques, face aux « nominalistes » parisiens et allemands, ses écrits soulèvent une vive attention. Même condamnés. Ne doit-on pas, pense-t-on à Prague, les connaître pour les réfuter ?

Jan Hus les lit, les copie, les cite dans ses sermons. Sans

aller jusqu'à nier la transsubstantiation, il approuve la critique vigoureuse de l'Église. Deux de ses maîtres vont plus loin. Mais on les accusera d'hérésie, on les arrêtera à Bologne, où ils se rendaient pour se justifier. On les emprisonnera, et ils reviendront repentis, ennemis de leur ancien élève...

C'est ainsi, sous les pas de Hus, en assimilant sa doctrine à celle de Wyclif, que le piège peu à peu se tend. Censuré, on le touche que trop juste, sa volonté de réforme dérange. Ils le lui font sentir. Ils lui prêteront, pour l'enfermer, ce qu'il n'a pas. Quant à lui, cherchant, selon sa règle, la vérité et l'écoutant, l'aimant, il la dira jusqu'au bout, jusqu'à la mort.

Sa silhouette étend son ombre sur le siècle. Une flamme dont on l'enveloppera bondira de tous côtés. L'ardeur d'un incendie. Et elle fera monter une grande fumée.

L'excommunication

Plus que jamais l'Église menace de chavirer. Comme n'était qu'un bien à exploiter, deux papes se la disputent. Avignon contre Rome. En 1409, un concile, que soutient le roi de France, Venceslas, mais que réprouve l'archevêque de Paris, le destitue à Pise, puis en élit un troisième, Alexandre V. Il succède bientôt Jean XXIII. Les papes déposés ne se soumettront pas.

En Bohême, l'Université, à trois nations⁴ contre les nations germaniques, fait cause commune avec l'archevêque. Le roi, furieux, attribue alors par un décret la voix à la tchèque, une seule aux trois autres. Ces trois nations protestent. En vain. Les Allemands s'en vont vers E...

⁴ L'Université de Prague, comme celle de Paris, comportait quatre nations : tchèque, bavaroise, saxonne, polonaise. Les trois dernières comptaient une majorité d'étudiants d'origine germanique, les Allemands de Bohême, les plus nombreux, dans la nation polonaise, que les écoliers polonais de Pologne, de Lithuanie ou de Russie.

Heidelberg. Ils fondent une université nouvelle à Leipzig. Secouant de leurs pieds, disent-ils, la poussière de l'hérésie. Prague perd son caractère européen.

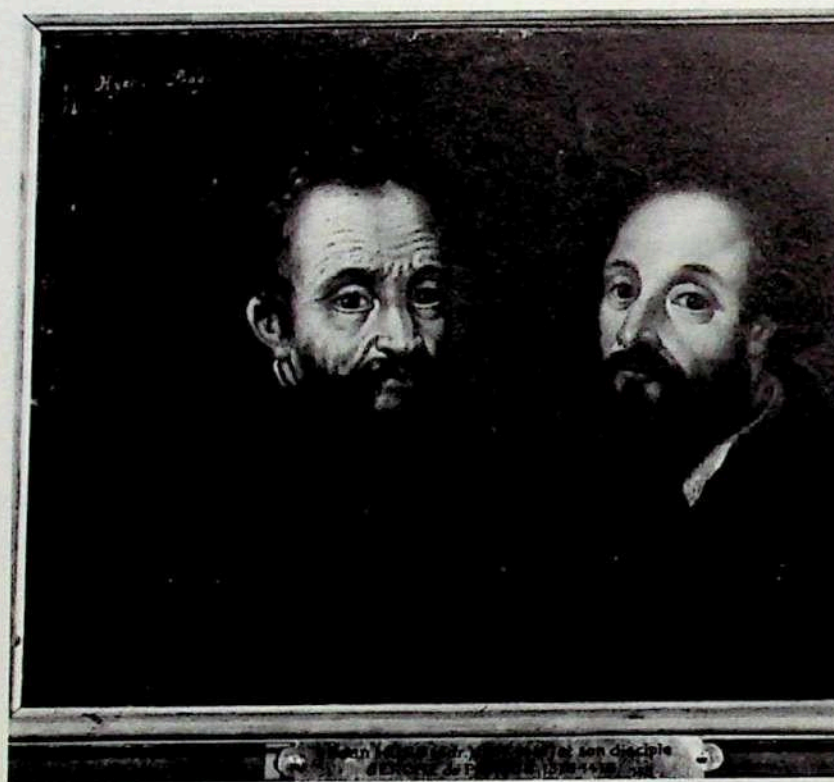
Jan Hus relève le gant. Il prêche sans relâche. Le peuple, pris à témoin et comme arbitre, s'écrase dans la chapelle de Bethléem. L'excommunication frappe le prédicateur. Elle est confirmée par Jean XXIII. Une effervescence folle s'empare du pays. Le roi, dans des visites d'institutions religieuses par des laïques, l'attise au lieu de la modérer. Des bagarres éclatent dans les églises. On pille. Des prêtres surpris avec leurs maîtresses sont traînés au pilori. Dans les rues, on porte des tableaux montrant, dans un contraste saisissant, le pape à cheval avec toutes ses décorations et Jésus ployant sous la croix. Le pontife donnant sa pantoufle à baiser, Jésus lavant les pieds de ses disciples...

On accusera Jan Hus d'être « descendu dans la rue » d'avoir poussé à la lutte des classes, à la révolution violente. À tort. Si le peuple soutient le prédicant sans peur et sans reproche, c'est que le contraste entre sa vie pure et la pratique courante le frappe. Il reconnaît en lui un prophète et un apôtre...

« Déjà le peuple qui marchait dans les ténèbres, écrit Jan Hus à un ami d'Oxford, a vu la grande lumière de Jésus-Christ (...) Il n'a plus d'oreilles que pour l'Écriture sainte. »

Les indulgences

Menacé par Ladislas de Naples, Jean XXIII, aussi poltron que dévergondé, lance une croisade contre lui. À tous ceux qui « dûment contrits et confessés prennent les armes eux-mêmes et à leurs frais, à ceux qui entretiennent un soldat pendant un mois, à tous ceux qui se font équiper (...) », il promet l'indulgence et pardon. Jan Hus proteste. Dieu seul peut pardonner. Le Chef de l'Église, c'est Jésus-Christ. Et la guerre au nom de la croix est un scandale. Contre un pape injuste dont la bulle est blasphème, il prêche la désobéissance...



9. Jan Hus et Jérôme de Prague. Document BPU.

Les maîtres de l'Université l'abandonnent. Le roi, en bénéficiant de l'indulgence, prend lui aussi ses distances. Jérôme de Prague, par son éloquence enflammée, encourage les étudiants à l'hôtel de ville. Sur une charrette, ils confrontent le délégué papal aux côtés d'une prostituée portant au drapeau de la bulle...

Jan Hus, rendu responsable de tout, est sommé, sous peine d'excommunication majeure, de se présenter dans dix jours devant le pape. « Moi, répond-il, Jan Hus de Bohême, je confie cette protestation au tribunal de Jésus-Christ, Seigneur, le plus juste des juges. »

Jean XXIII ordonne de l'arrêter, de raser la chapelle de Bethléem. Ses ordres ne sont pas suivis. Mais Venceslas l'invite à quitter Prague. Ses collègues renchérissent. Sa communauté de même. Car tant qu'il est présent dans la ville, les sacrements ne peuvent y être distribués. Il s'en va donc, seul...

L'exil

La campagne l'accueille. Dans un château, en pleine forêt, il écrit *De Ecclesia*, s'inspirant de Wyclif. Il aspire à ce « bond en avant » que serait un retour au christianisme primitif et à la Bible, à la simplicité d'une société fraternelle où la mise en commun des biens lutterait contre le luxe et le gaspillage...

Il prêche dans les granges, sur le pré, chez tel seigneur. Et c'est là où il cherche à convaincre le simple fidèle, dans un constant souci de pédagogie, que se lèveront ses plus fervents disciples après sa mort.

Il n'a pas baissé les bras. Il se défend par des lettres, des tracts, pour se justifier auprès de la cour, de l'Université... et tout à coup le roi désigne une commission qui convoque partisans et adversaires du prédicant. Elle décide que les deux maîtres devenus ses ennemis mortels proclameront jusqu'à Rome qu'aucun hérétique ne hante la Bohême. C'était une grande victoire. Ils refusèrent. Mais la formule de conciliation dans la vision d'une Église où pape et cardinaux constituent la seule autorité paraît à Hus inacceptable. Dès lors, il ne pourra plus se montrer dans Prague.

Sigismond, fils de Charles IV, comme Venceslas, s'affirme empereur. Par un concile plus décisif que celui de Pise, il entend mettre fin au schisme qui ravage l'Église. Il aura lieu à Constance, et pour que du même coup la situation se stabilise en Bohême, il désire que Jan Hus s'y présente et lui offre un sauf-conduit. L'excommunié, convié dans l'immense château du conseiller baron de Lefl, où il ne cesse d'écrire et de prêcher la Parole de Dieu, comme toujours, accepte, en dépit de mises en garde sévères, la proposition du prince. Ce dernier a su faire

vibrer en lui la fibre patriotique. Surtout, il a touché le cœur la vocation la plus profonde : rendre témoignage à la vérité dans le monde entier. Où le pourrait-il mieux que dans le concile où tout ce qui porte un nom dans la chrétienté occidentale se trouvera rassemblé ?

Constance

Pour l'empereur, la réunion des pères conciliaires constituait un succès personnel. Il avait voyagé en Italie, en Europe pour la préparer. Sa diplomatie et sa bravoure avaient fait merveille.

Jan Hus, quand il se met en route, accompagné d'une importante escorte, n'a pas encore le sauf-conduit. Mais la parole de Sigismond, par écrit et par ses émissaires, le rassure donc sans crainte, en poche de nombreuses autorités, d'orthodoxie, passées devant notaire, et tout un arsenal d'arguments. Qu'importent par conséquent les menaces de ses ennemis, la froide et lucide détermination de son maître, d'Ailly ou d'un Jean Gerson, de Paris, pour qui il ne s'agit tout simplement « une perturbation de l'ordre majeur des choses » à écarter ! Ces nominalistes brillants qui se perdent totalement les problèmes de foi, qu'on ne saurait leur faire de discussion, des sciences profanes à soumettre au libre arbitre de l'intelligence, n'hésitent pas à apporter à Constance des cartes astrologiques. Mais Jan a la Parole de Dieu, et il est soutenu par les plus sages des hommes.

Son voyage de banni l'émerveille. Alors qu'il est craint en Allemagne, partout on le reçoit avec honneur. Il expose sa cause devant tous, il prêche et gagne la foule. Il se rend compte qu'il eût été plus prudent de rejoindre l'empereur à Mayence, son entrée avec lui dans la ville — c'est du moins ce qu'il avait promis à Sigismond, de promesse facile mais de parole moins facile à tenir. Il marche directement sur Constance, saisi par une fièvre d'euphorie qui lui fait envisager ce qui l'attend comme une libre joute pour la vérité devant les chefs de ce monde.

Il arrive dans la cité le 3 novembre 1414. L'accueil est froid. Jean XXIII vient de faire son entrée avec une suite nombreuse. Sa voiture a versé dans l'Arlberg enneigé...

Trois semaines, il loge à la Paulsgasse. Il célèbre l'office dans sa chambre. L'évêque l'avertit. Il continue. Alors les cardinaux le font appeler. Il leur déclare que si on lui démontre qu'il se trompe il se rétractera. Puis un moine mielleux vient s'instruire, dit-il, auprès de lui. Il lui demande si le pain reste pain dans l'eucharistie et comment en Jésus les deux natures, humaine et divine, s'unissent. Deux questions qui pèseront lourd dans sa condamnation.

Pour l'heure, on l'incarcère aux Dominicains, dans une île, au mépris du sauf-conduit. En vain, un chevalier qui l'a accompagné placarde sa colère dans toute la ville. Mais quand Sigismond, aux flambeaux, fait procession jusqu'à la cathédrale, où le pape célèbre une messe solennelle, trois fois de suite — ce seront les dernières — les choses restent en l'état. Il a senti d'où vient le vent. Il laissera faire les cardinaux. Il abandonne Jean XXIII en même temps que Jan Hus...

Le bûcher

Dès lors, le sort en est irrévocablement jeté. Le témoin de la vérité sera condamné. D'abord, on le met dans une cellule un peu meilleure, et non plus au-dessus des fosses d'aisance, où il était tombé gravement malade. Puis on le transfère au château de Gottlieben. Cruellement, au sommet d'une tour, on l'y exposera au froid. Puis ce seront les interrogatoires interminables, pleins de traquenards, de violence...

Quels étaient donc ses crimes ? Il avait refusé de se rendre à Rome, il avait été insoumis, rebelle, il avait mobilisé la rue, menaçant par là l'ordre social. Surtout, il avait accusé le pouvoir, tant spirituel que temporel, d'indignité majeure, adoptant les thèses de Wyclif, un hérétique confirmé. Quant au dogme, traité distraitemment par le concile, celui qu'il professe est travesti comme à plaisir pour qu'il soit classé suspect. On

produit de faux témoins, des dénonciateurs professionnels n'écoute que ses ennemis. Et sa droiture, sa franchise, ses scrupules de conscience le font taxer d'opiniâtre. Ne veut-il en remontrer aux savants docteurs ? Pareille outrecuidance n'en pas douter, mérite la mort.

Beaucoup jugèrent même généreux d'avoir examiné superficiellement quelques-uns des textes originaux de l'accusé. Ses actes n'étaient-ils pas connus, ses condamnations par un clergé corrompu, frivole, et d'une papauté irresponsable, nécessaires au gouvernement de l'Église ? À quoi bon s'en aller plus loin ? Foin des subtilités théologiques ! Le cas était clair.



10. Jan Hus dépouillé par deux évêques de ses habits de prêtre.

Il le devint totalement pour Sigismond lui-même quand Jan Hus déclara qu'il était venu de lui-même à Constance et que s'il l'avait voulu de puissants seigneurs, en Bohême, l'auraient caché longtemps. Le rebelle défiait tout pouvoir, tout ordre ! Et il avait même l'audace de dire que le souverain pontife ne pouvait être considéré comme le représentant du Christ que s'il l'imitait vraiment dans sa vie.

On tentera, dans les quatre semaines qui suivent ses interrogatoires, d'obtenir de lui une rétractation, de grand poids pour l'avenir de la Bohême. Il s'y refuse obstinément. Puis il écrit à ses amis, à ses compagnons, des lettres très simples que fera imprimer Luther, un siècle plus tard. Il les remercie, les exhorte à la fidélité : « Ne vous laissez pas effrayer par le concile. Il ne se transportera pas de Constance à Prague ! Ses membres vont se disperser à travers le monde comme les cigognes et, quand viendra l'hiver, ils connaîtront ce qu'ils ont fait pendant l'été. Rendez-vous compte qu'ils ont condamné pour hérésie leur propre chef » (Jean XXIII)...

Le 6 juillet 1415 — jour proclamé fête nationale par l'État tchécoslovaque après la première guerre mondiale — Jan Hus est solennellement condamné pour hérésie dans la cathédrale de Constance, puis exécuté par le feu, hors les murs, devant toute la ville rassemblée, foule immense contenue par des centaines de soldats. Il marche à la mort, la mitre à diables rouges sur la tête, priant, chantant des cantiques, s'entretenant avec les assistants, confessant sa foi...

Pourquoi le brûlait-on en vérité ? Pourquoi fera-t-on subir le même sort à Jérôme de Prague, un an plus tard — 30 mai 1416 — après de longs mois de torture ? Qu'avait donné Jan Hus à son peuple ? N'était-ce pas la Bible en tchèque, dans une langue à l'orthographe simplifiée, enfin fixée et pure, et populaire ? Il avait voulu, scrupuleusement, selon les lumières qu'il avait reçues, se conformer à la Parole de Dieu, arracher les hommes à la perdition. Et voilà, cruellement, comme Jésus son maître, qu'on le supprimait !

Sa fumée montera vers le ciel, poussée par le vent
vers son pays ; ses cendres jetées dans les eaux
couleront à travers l'Europe, propageant encore leur

La flambée hussite

À Constance, dans l'effervescence d'un concile
6000 habitants que plus de 10 000 visiteurs sub
concile se poursuit jusqu'en 1418. L'unité de l'Église
est rétablie.

En Bohême, au contraire, les oppositions
— Tchèques et Allemands, pauvres et riches, extrémistes — se cristallisent sous la vague d'indignation
soulèvent les bûchers des deux martyrs. On se souvient
Hus. On veut réformer sans violence. Mais de l'autre
delà de la frontière, l'idée de croisade monte. Les
processions populaires s'en vont sur les montagnes
de refuge pour le salut sont désignées. Des églises sont
de leurs ornements pour supprimer les intermédiaires
écran entre Dieu et l'homme. On communie sous
espèces. Une fraternité fervente s'éveille, car le Christ

Le 30 juillet 1419, à l'appel de Jan Zelivsky, une
une foule armée investit l'hôtel de ville de Prague
défenestre quelques conseillers, puis s'empare de
Sigismond tente un siège. Divisés, les hussites s'unissent
leur idéal patriotique et religieux autour de Quatre
1. Liberté de prédication de la Parole
— 2. Communion sous les deux espèces, même a
(= utraquisme), et développement du chant
résonance biblique. — 3. Pouvoir temporel du clergé
l'Église véritable, face à celle de l'Antéchrist romain
des fidèles, des prédestinés. — 4. Réforme morale
peuple en suivant les préceptes de la Bible.

Deux mouvements, toutefois, subsistent au
années suivantes. Le plus radical prône le retour
primitive ; proscriit le purgatoire, le culte des

ornements ; admet la prédication des laïques, hommes et femmes ; et construit à Tabor, dans l'attente du retour de Jésus, une manière de Jérusalem où les inégalités sont abolies, où la piété se marie avec le partage et la joie, et où la sécurité de la communauté s'assure par une division stricte des tâches en cas de danger : militaires et domestiques. Face à ces taborites, les modérés, *utraquistes* ou *calixtins*⁵, gardent les cérémonies traditionnelles, redoutant une rupture avec Rome, et se contentent, dans la sainte-cène, de donner la coupe aux fidèles. Mais la frontière entre les deux groupes n'est pas toujours nette. Sur plus d'un point, la transsubstantiation par exemple, beaucoup des hésitations demeurent.

L'Europe en échec

Empire et papauté, toutefois, ne laissent pas ces problèmes internes se résoudre en toute quiétude. Face à cette révolution, ils lanceront coup sur coup cinq croisades. En vain. L'empereur sera vaincu. Les armées hussites, infanterie et cavalerie légère, protégées par des remparts de voitures, s'imposeront par leur discipline sévère, leur ardeur au combat, la valeur de leurs chefs. Un Jan Ziska, général borgne, triomphe de ses adversaires en même temps qu'il châtie certains groupes de taborites exaltés dont la mystique dégénère en désordre. Mais il meurt en 1424. Quant à Procope-le-Grand, fils d'un riche patricien allemand touché par Jan Hus, il réduit à néant la troisième et la quatrième croisades (1426-1427) et passe à l'offensive. Des raids sont lancés sur l'Autriche, la Silésie, la Saxe, la Thuringe. Partout, on discute des Quatre Articles. Les hussites se sentent porteurs d'un message. Des négociations s'entament. Procope y affirme l'idée que la vérité de Dieu l'emporte. Il invite le roi à y adhérer pour cesser d'être un tyran.

⁵ Ces deux termes désignent les hussites modérés se souvenant de la parole de Jésus disant, lors de l'institution de la Cène : « Buvez en tous », et réclamant par conséquent la coupe pour tous les fidèles. Ils veulent prendre le repas du Seigneur « *sub utraque specie* », c'est-à-dire sous les deux espèces (de là « *utraquistes* ») et prennent pour emblème le calice (du latin « *calix* » : de là « *calixtins* »).

et d'être battu. Mais cette prédication ne plaît guère au monarque et les pourparlers sont rompus. Ils ne reprendront qu'après l'échec catastrophique de la cinquième croisade (1431) par l'entrevue préliminaire de Cheb (mai 1432) qui accepte de débattre des Quatre Articles au Concile de Bâle au nom de la pratique de l'Église de Christ, c'est-à-dire de l'Église primitive. Trois mois durant, en 1433, la délégation hussite défend devant les pères conciliaires la liberté de prédication de la Parole de Dieu, la communion sous les deux espèces, le refus du pouvoir séculier du clergé... Procope, dans son discours final, proteste contre la persécution des hérétiques, la peine de mort, une papauté qui foment des guerres. Un instant, une pensée en avance de plusieurs siècles vole haut, au zénith même de la foi.

BASILEA.



Basel.



12. Bâle, siège du Concile. Document BPU.

Ivraie et bon grain

Une fois de plus, l'habileté diabolique des princes échec aux plus grandes espérances. Le Concile assure hussites qu'il fera tout pour réformer l'Église. Mais dans le même temps il manœuvre pour les diviser, sachant par ailleurs que de mauvaises récoltes dues à la sécheresse, un blocus économique, un conflit de générations entre les militaires, l'apparition d'armées professionnelles vivant de la guerre, tout ce qui s'oppose farouchement Procope, et la rivalité croissante entre taborites et calixtins travaillent pour lui.

Ce calcul se révélera juste. Le 30 mai 1434, l'armée de Procope, après une bataille de plus de vingt-quatre heures, est faite écraser par celle des hussites les plus conservateurs. Le tiers des vaincus tombe avec plus de 10 000 des siens. L'élite est ainsi supprimée. En 1436, on accorde à ceux qui restent, dans le sein de l'Église romaine, le privilège du calice (communion sous les deux espèces). Les taborites sont pourchassés. Pourtant, en 1457, les Frères de Bohême constituent leur union, dont les communautés pacifistes et charitables se multiplient. La spiritualité s'en perpétuera jusqu'à nos jours.

La semence jetée par Jan Hus, dispersée à tout vent par ses adversaires, ne sera pas retournée à la terre sans floraison.

IV

JÉSUS-CHRIST, ROI DE FLORENCE

Un paysage aux lignes frémissantes tout baigné de lumière blonde. Une cité de pierre hérissée de tours à la dent gibeline ou guelfe⁶ qui mord le ciel : aussi fascinante qu'une femme. Des palais d'une grâce énergique et tendue par une volonté ferme et souple. Des églises à colonnes légères arrondissant leurs coupoles tapissées de fresques, de sculptures. Des fabriques de drap, d'étoffes précieuses, d'armes... Des marchands-banquiers tissant leurs réseaux d'affaires de l'Adriatique à la Mer océane. Des artisans qui travaillent en artistes, et des artistes pleins d'érudition qui conversent avec le Prince sous les amandiers, les lauriers et les cyprès de son parc. Et tout à coup, au cœur même de cette idylle, au milieu de cette splendeur et de cette prospérité, mère d'une culture étonnante, une voix qui s'élève et vous appelle, vous retourne sur vous-même et vous prend aux entrailles, ouvrant à vos regards intérieurs des perspectives qui sont autant d'abîmes... Cette province bénie du ciel, c'est la rianta Toscane. Cette Ville des Fleurs auréolée d'or, d'argent et d'œuvres d'art, c'est Florence. Ce prince généreux et lettré qui s'entretient dans son jardin avec des peintres, des humanistes, des poètes, c'est Laurent le Magnifique s'écriant — et toute la nostalgie légère du siècle est dans ces vers :

⁶ La rivalité entre les *Welfs* (ducs de Bavière) et les *Hohenstaufen* (ducs de Souabe) pour le trône impérial se mue, à Florence, en une lutte entre deux factions qui, pour finir, sont l'une pour le pape (les guelfes), l'autre pour l'empereur (les gibelins), toutes deux affichant leur appartenance par une crénelure un peu différente des tours.

« Combien belle la jeunesse
Qui ne dure qu'un matin !
Bois, ô bois son allégresse !
Nul n'est sûr du lendemain. »

18

HIEROSME SAVONAROLE,
ITALIEN NATIF DE FLORENCE,
PRESCHEVR, DE L'ORDRE DE
SAINCT DOMINIQUE.



HIER-

13. Savonarole. Document BPU.

Et cette voix traversée de visions d'Apocalypse, celle de la guerre roulant ses vagues ténébreuses sur le pays, c'est celle du prieur de Saint-Marc Jérôme Savonarole, et elle monte, souveraine, sous les voûtes immenses de la cathédrale Sainte-Marie des Fleurs : « Ô Florence ! il est passé le temps des chants et des danses ! Elle est venue, l'heure de verser sur tes fautes des torrents de larmes ! Tes péchés, ô Florence ! tes péchés, ô Rome ! tes péchés, ô Italie ! sont la cause de ces fléaux... »

Le goût de la vérité

Né à Ferrare le 21 septembre 1452, Jérôme Savonarole tient de son grand-père, médecin du duc Nicolas d'Este et savant professeur, un goût passionné de la vérité et du savoir. Certes, il est laid, d'une laideur agressive et douloureuse : un front bas, des lèvres épaisses, un profil anguleux qu'accentuera bientôt une excessive maigreur. Mais il a dans ses yeux sombres des éclairs soudains. Il a, troisième fils d'un petit bourgeois, cette timidité studieuse qui l'isole des autres et concourt, avec son physique ingrat, à le remplir de réserve envers la société en même temps que d'amour pour la philosophie et la religion. Aussi les études médicales ne lui sourient-elles pas. Une scolastique desséchée et desséchante l'éloigne des auditoires de l'université de Ferrare. Sa mélancolie l'accable. On tente de l'en guérir en le plongeant dans le tourbillon des fêtes incessantes du palais ducal. Mais s'il pince son luth pour se consoler, épris de musique, c'est que son cœur assoiffé d'amour ne peut s'enflammer d'un sentiment de parodie. À la belle adolescente qui par jeu lui sourit, fille naturelle du comte Robert Strozzi, il ose demander tout. On l'éconduit. Alors sa quête choisit une autre pente. « L'irrésistible désir d'une patrie céleste brûlait dans mon âme », écrira-t-il. C'est cela qu'il veut, la paix !

Un jour, un moine augustin clame dans son prêche : « Sors de ton pays, abandonne ta patrie et tout ce que tu as... » Son destin désormais est tracé. Peu après, tandis qu'une fête étourdit la ville, il disparaît...

La soif de paix et d'harmonie

Il entre chez les Dominicains de Bologne. Sur une couche de roseaux, sous une mince couverture de laine, il dort quelques heures par nuit et le jour, émacié par les jeûnes et vêtu de haillons, il accomplit les besognes les plus répugnantes et devient bientôt plus que l'ombre d'un homme. Il vit pourtant se pencher sur l'Écriture sainte et découvrir, dans un tressaillement de joie, la Parole vivante des prophètes. Il prie, s'adresse à Dieu comme s'il était en sa présence. Et sa vocation la plus profonde monte en lui, impérieuse...

À Ferrare, les chefs de son ordre veulent faire de lui un orateur. Ils lui confient une suite de sermons. Hélas ! toute la rhétorique du jeune moine ne suscite qu'ennui et railleries. Ses compatriotes déçus se gaussent. L'éloquence est ailleurs.

Rien de plus vrai. Elle n'est ni dans la sagesse des raisonnements, ni dans la subtilité du langage, ni dans le raffinement de la forme ou la hardiesse des invectives. Elle est dans cette conviction qui remplit soudain la parole humaine d'une voix qui vient d'ailleurs et vous touche au cœur. Elle est dans cette présence en vous d'un autre qui vous permet de rencontrer les hommes au niveau même de leurs angoisses et de devenir pour eux un évangile vivant.

Un jour, sur une péniche voyageant en direction de Mantoue, il se trouve en compagnie de soldats buvant, jure-sacrant et chantant à tue-tête sans se soucier du petit moine qui prie dans un coin du bateau. Alors soudain Jérôme se lève et parle. Sa voix, tour à tour sévère et chaleureuse, réduit la troupe au silence. Bientôt, onze de ces soudards endurcis tombent à genoux en implorant miséricorde. Le repentant est peint sur leurs visages rudes. L'épée de la Parole divine a pénétré jusqu'aux moelles.

L'ardeur d'un témoignage sans compromis

Quatre années durant, nommé lecteur des novices

couvent de Saint-Marc, à Florence, Jérôme Savonarole s'adonne assidûment à l'étude de la Bible. Dans la cité qu'illustrent les Pic de la Mirandole et les Marsile Ficin, à l'heure aussi où dans la chaire chrétienne on célèbre volontiers, avec Jésus-Christ ou sans lui, les « dieux immortels » de l'Antiquité, il instruit les jeunes qui lui sont confiés de la seule Parole qui ne passera pas. Un jour de 1482, on l'appelle à prêcher à San Lorenzo, vaste nef dans laquelle sa voix rocailleuse heurte les oreilles délicates d'auditeurs habitués aux périodes amples des prédicateurs mondains. À nouveau, c'est l'échec. La foule, à la nue vérité, préfère les flatteries de prêtres sans vocation. Mais l'heure de Savonarole approche...

Une rencontre étonnante la prépare. Lors d'un chapitre de l'ordre, il dénonce avec vigueur la corruption du clergé. Les religieux du temps, prêtres et moines, nombreux comme une armée, un bon quart de la population quelquefois, vivent dans un désordre incroyable. Il en est qui tiennent des boucheries, des cabarets, des lupanars. Les couvents se transforment en mauvais lieux. Dans un édit, le pape humaniste et poète Pie II interdit aux prêtres « de tenir des maisons de prostitution ou de se faire pour de l'argent entremetteurs de courtisanes ». L'Église, qui devait être l'arche du salut, est devenue une maison de perdition. « Entrent en religion, dit Savonarole, ceux-là seuls que séduisent le bien-être, les bénéfices ou l'influence politique (...) Oui, si la foi se meurt, c'est que l'Église l'a tuée... »

Un lettré, le plus brillant, le plus connu, Pic de la Mirandole lui-même, assiste, bien que laïque, au colloque des moines. Il est frappé par la conviction de Jérôme. Il l'appuie. Le Dominicain reprend courage. Plein d'un zèle nouveau, il s'en va de ville en ville, prédicateur ambulant partout reçu par des églises où la foule se presse. Trois ans il poursuit cet apostolat. Puis il rentre à Florence.

Face au Prince

À la tombée du jour, dans le jardin du couvent, les novices

se rassemblent autour de lui. Ils ne sont plus seuls, l'espace s'élargit. Bientôt l'espace manque, et on le presse de l'église. Il hésite. Il craint un nouvel échec. Son expérience le rend sage. Mais quelle est la volonté de Dieu ?

Une nuit de prière l'éclaire. « Je prêche maintenant, répond-il, et non seulement demain, mais pendant des années ». Fondé sur l'Apocalypse et les prophètes du Nouveau Testament qu'il actualise de telle manière qu'on le reconnaît lui-même pour un nouvel Élie, il entend développer trois propositions : « La rénovation de l'Église aura lieu à la fin des temps ; Dieu, auparavant, frappera l'Italie d'un grand fléau ; ces deux choses arriveront promptement ».

Jamais Florence n'a entendu pareille prédication. Simple, inspirée, sans ornement, elle va droit au but, et chaque mot porte la voix même de Dieu qui l'apostrophe et l'invite. Une foule avide de vérité envahit Saint-Marc jusqu'à ses derniers recoins. L'année suivante, c'est la nef de la



14. Florence : Sainte-Marie des Fleurs, où monta la voix insensée de Frère Jérôme. Document Cabinet des Estampes, Genève

qui s'ouvre au peuple qui vient écouter, dans un silence entrecoupé de soupirs et de sanglots, le Dominicain qui lui révèle la Bible et le fait entrer dans le monde à la fois terrible et merveilleux de ses visions...

Laurent le Magnifique, humaniste généreux, a beau se dire le premier citoyen de la Ville des Fleurs ; il en est aussi le tyran. Les familles rivales sous sa lourde main s'effondrent. Il contrôle tous leurs mariages. Quant aux pauvres, écrasés d'impôts, ils ne peuvent que gémir.

Savonarole intervient avec une vigueur prophétique. Les mécontents l'approuvent. Jeu dangereux ! Laurent jusqu'à ce jour l'a protégé. La vie du moine devenu prieur de son couvent l'intrigue. Un jour, espérant une rencontre, il se promène dans le jardin de Saint-Marc. Jérôme ne paraît pas. Ni les dons, ni les menaces ne le fléchissent. Il a prédit la mort du Prince et déjà elle s'annonce. Laurent, sentant sa fin venir, le fait appeler.

— Les conditions de mon pardon ?

— Croire à la miséricorde de Dieu d'abord.

Le Magnifique acquiesce.

« Restituer les richesses mal acquises. »

D'un signe le moribond exprime son accord.

« Enfin rendre au peuple de Florence sa liberté. »

Cette fois, le Prince lui tourne le dos.

Et cette même nuit, celle du 8 avril 1492, il rend le dernier soupir.

Face au Roi

Prieur, Savonarole entreprend la réforme de Saint-Marc. Il fait vendre ses biens, prescrit le silence, la contemplation, la simplicité, le travail. Lui-même montre l'exemple. La Bible est l'objet de ses conversations, le chant célèbre le Sauveur, on danse à sa gloire et se promène paisiblement dans la campagne. Rien de plus équilibré ! N'est-ce pas là la ferveur des premiers chrétiens ?

L'histoire du monde n'est pas une idylle. Sur l'anarchique de la fin du XV^e siècle, l'habile négociateur que le Magnifique une fois descendu au tombeau, la vague guerre déferle. En 1494, le roi de France Charles VIII traîne les Alpes avec une puissante armée. Le successeur de Laurent s'est enfui. On supplie le prieur d'accompagner la délégation à la cité. À Lucques, il parle en envoyé, non de sa mission seulement, mais de Dieu : « Roi très chrétien, écoute mes paroles et grave-les dans ton cœur : tu es un instrument dans les mains de Dieu pour soulager les misères de l'Italie (...) Tu es pour réformer l'Église qui est prosternée dans la poussière. Mais si tu n'es pas juste et clément, si tu ne respectes pas Florence, ses femmes, ses citoyens, ses libertés, si tu oublies la mission pour laquelle Dieu t'envoie, il en choisira un autre pour la remplir... »

Le roi entre à Florence. On le salue comme un libérateur. On faillit en venir aux mains avec ses mercenaires. Mais il va vers Rome et Naples, laissant à la cité le soin de s'habiller de nouveau en République...

Devant sa conscience et devant Dieu

Le parti populaire fait appel au prieur de Saint-Marc. Mieux que lui pourrait restaurer le sens civique des citoyens. Dans la cathédrale, la foule est si dense qu'on en éloigne les femmes. Certains jours, ce sont treize ou quatorze mille hommes qui se pressent au pied de sa chaire. La lutte, au dehors contre les ennemis de la République, Médicis en tête, au dedans contre les factions, les ordres religieux, les jaloux de tout pouvoir, les « enragés » réactionnaires, les libertins, semble surhumain. Pourtant, Jérôme la mène. Jamais peut-être la politique n'a été plus profondément influencée par la foi communicative d'un homme. La réforme des mœurs en offre l'exemple. Ce que les édits des magistrats et les exhortations des prêtres n'avaient obtenu, une seule voix, par sa force de persuasion, le réalisa en quelques jours. Au temps du carnaval, les fêtes de quadrilles tournaient à la saturnale. Des bandes de jeunes gens envahissant les rues se livraient aux pires excès. Jeux, feu,

joie, danses obscènes, beuveries, passants molestés et pour finir rixes et morts d'hommes, tout semblait permis. D'un mot, en 1496, Savonarole y met fin. Son désaveu, doublé d'un enrôlement de la jeunesse, non à son propre service, celui de son plaisir, mais à celui de Jésus-Christ et de la cité, suffit pour que tout change...

Jésus ou Barabbas

Qui est roi de Florence ?

Dans chaque quartier, des compagnies d'enfants s'organisent, élisent leur capitaine, dressent aux coins des rues des autels où l'on quête pour les pauvres. L'enthousiasme pour le bien remplace le laisser-aller. Le dernier jour du carnaval, un cortège de plus de dix mille enfants, aux sons du tambour, de la cornemuse et de la trompette, traverse la ville aux acclamations de la foule. En juin, ce sont des milliers d'adolescentes vêtues de blanc qui se rendent au Dôme. Une nouvelle jeunesse se lève. Mais ses escouades, désormais, diversifient leur action. Des correcteurs poursuivent les abus. Des quêteurs demandent l'aumône pour les pauvres honteux. Des nettoyeurs passent à la chaux les murs souillés. Des pacificateurs s'en vont réconcilier les frères ennemis. On exhorte à la simplicité. On fait la chasse, dans les maisons, aux cartes, aux dés, aux parfums, aux masques, aux miroirs et autres superfluités. Et au carnaval de l'année suivante, Jérôme fait collecter les statues païennes, les bustes, les parures, toutes ces « frivolités » que garde encore un peuple avide de plaisir, pour en faire un gigantesque autodafé à la gloire de Jésus-Christ. Dans cette Florence légère, cultivée, amie des arts et corrompue on peut voir brûler, dans une flamme purificatrice, avec le multiple attirail de douteuses mascarades, les poètes licencieux de l'Antiquité et de nombreuses toiles jugées trop osées par les jeunes censeurs.

Les artistes ne s'en scandalisent pas. Les frères Della Robbia, incomparables céramistes, se font dominicains. Botticelli, maître d'un pinceau délicat, et révélateur d'un monde à sa fin, plein de mélancolie désabusée, change sa



BOTTICELLI (1444/45 - 1510). Um 1476. Ausschnitt aus der "Anbetung der Könige", Florenz,

15. Botticelli. Photo Deike.

manière sous l'influence du prieur. Qui sait si le jeune Buonarroti n'en a pas reçu la forte inspiration qui produira la Sixtine ? Il lit encore, dans sa vieillesse, ses sermons. Quant aux humanistes, plus d'un l'écoutent...

Ces flammes hautes, il faut les contempler. Les jeunes ont quêté tout ce qu'elles consomment au nom de Jésus-Christ, le roi de Florence. Mais déjà un autre bûcher est à l'horizon. Contre l'homme au cœur pur qui a mis dans cette affaire toute sa personne les puissants se dressent. Au pape Alexandre VI qui fait du Vatican lui-même un lieu de perdition et offre au prieur de Saint-Marc le chapeau de cardinal, il répond dans l'un de ses prêches : « Je ne veux ni chapeau ni mitres grandes ou petites ; je veux, Seigneur, ce que tu as donné à tes saints, la mort. Un chapeau de sang... »

Ce que n'ont pu la flatterie et les honneurs, l'arme dite spirituelle, l'excommunication, l'obtiendra. Jointe aux intrigues de la politique, aux calomnies des envieux, à toutes les menées obscures. Savonarole ne fuira pas les coups. Au contraire. Sans cesse, il dénoncera la corruption des prêtres de Rome. « Leurs maisons, dit-il, sont pleines de tapis, de soieries, de parfums, de valets. Leur orgueil éclate partout (...) Ils font tout pour de l'argent... Ils vendent les bénéfices, vendent les messes de mariage, vendent tout (...) »

Face à cette mise au ban de l'Église les faux amis du prieur s'effacent, les vrais se serrent autour de lui. Et l'été 1497 tend sa sinistre toile de fond : disette, peste. Rome se montre inflexible à toutes les ambassades, à toutes les pétitions. Aussi l'excommunié, à la Noël, cède-t-il à la prière des siens : il célèbre la communion. Le 11 février suivant, il gravit à nouveau les marches de la chaire du Dôme : « Ô Seigneur, tu m'as lancé sur une mer orageuse et je ne puis ni ne veux retourner en arrière (...) » On l'écoute comme par le passé, on est prêt à le suivre, car on sait qu'il dit vrai. Mais que faire devant la terrible menace d'excommunication collective, d'interdit, privant la population entière de tous « les secours de la religion » ? Elle s'élève, énorme, contre la ville, et Florence

hésite, craint, se divise. En mars 1498, les partisans de J... sont mis en minorité à la Seigneurie. On lui ferme le D... se réfugie à Saint-Marc. La foule le suit. Mais il faut é... cette voix. On lui interdit de prêcher. Une dernière fois mars, il s'adresse au peuple : « Si je me trompe, ô Christ que tu m'as trompé ! »

Au pape, il écrit : « Saint-Père, j'ai toujours cru qu'... du devoir d'un bon chrétien de défendre la foi et de corri... mœurs, mais dans ce labeur je n'ai encouru qu'épreu... tribulations : nul n'a voulu m'aider ; j'ai espéré en... Sainteté, mais elle a préféré se joindre à mes enne... permettre à des loups féroces de me persécuter cruellement. Il faut donc m'en remettre à Celui qui choisit les choses du monde pour confondre les lions méchants... »

La montée au calvaire

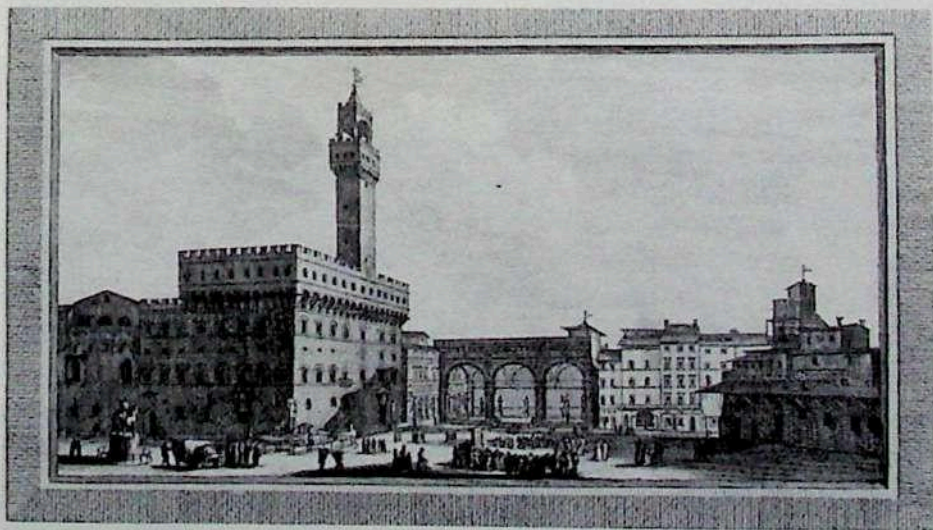
Tel est bien son seul recours. On préfère Barabbas. C... les Franciscains, en controverse avec les Dominicains, rivaux, leur proposent l'épreuve du feu, Dieu devant... moyen désigner l'innocent, que la flamme ne brûlera... Savonarole, réticent à ce moyen de superstition plus que... mais déjà engagé par un des frères de son ordre, ne se c... pas⁷. Toute la communauté se rend en procession sur la... chantant. Les Franciscains hésitent. On intrigue dans le... Soudain, une pluie torrentielle s'abat sur la foule immense. La Seigneurie, après d'interminables discussions, contren... l'épreuve. Déçue, frustrée, la populace se retire. Elle a l... de vengeance. Il lui faudra une victime. Pourquoi pas le p... que seule une minorité encore soutient ?

Le dimanche 8 mai, elle se jette sur Saint-Marc. Les moines veulent se défendre. Savonarole s'y oppose. C'est

⁷ L'épreuve du feu (ordalie, ou jugement de Dieu) consistait par exemple à passer une barre de fer chauffée à blanc sans être brûlé. Ici, à entrer impunément dans les flammes. Méthode païenne plus que chrétienne, c'était moins appeler un miracle que tenter Dieu !

sa vie, le dernier tournant. Les autorités le veulent hors de Florence. Il pourrait se retirer dans la solitude et vivre. Mais le berger ne doit-il pas donner sa vie, insinue un frère ?

Savonarole le serre dans ses bras. C'est comme un trait de lumière. Plus d'hésitation désormais. Il prend congé. Il sort. La foule en délire le happe, le violente de toutes manières, l'emmène devant ses juges pour un simulacre de procès. La torture lui arrache des aveux qu'aussitôt après il rétracte. Dans sa cellule, tout en haut du beffroi du palais de la Seigneurie, qu'il doit regagner après chaque interrogatoire par trois cents marches d'un escalier étroit, il est abandonné trente jours et trente nuits dans le froid, le bras cassé, et si faible qu'il ne peut plus manger seul. Écrasé par la souffrance, il a reconnu qu'il n'a eu pour guide que la raison naturelle, et pour motif premier sa propre gloire. Pourtant, penché sur le Psaume 51, il le commente encore d'une main ferme. Il le murmure dans sa détresse : « Ô Dieu, aie pitié de moi dans ta bonté (...) Mes



16. Florence : c'est au sommet de la tour du palais de la Seigneurie que Savonarole fut emprisonné. Document Cabinet des Estampes, Genève.

frères me renient, mes fils me maudissent, je n'ai que
secours que toi. Ne me rejette pas loin de ta face
souvenir de ses combats l'accable. « La tristesse m'entour
m'assiège de sa vaste et puissante armée (...), elle ne
lever contre moi ses clameurs (...) Mes amis ont passé
camp, ils sont devenus mes ennemis. Tout ce que je
ce que j'entends m'arrive sous la bannière de la tristesse

Ni la foi, pourtant, ni l'espérance ne sont mortes.
l'heure même où il écrit : « Ma plus grande tribulation
mes péchés (...) », il entend la voix du Seigneur lui dire
jour où le pécheur se repentira, de toutes les transgressions
aura commises je ne me souviendrai plus (...) » Il est
consolé, réconcilié, affermi. Il chante. « Quand ils dressent
contre moi leurs camps, mon cœur ne serait pas ébranlé
es ma force et mon refuge (...) »

Les envoyés de Rome sont arrivés. La foule les accueille
avec une joie féroce. Elle veut son supplice et elle le veut
nouveau sous la torture, le frère avouera, puis se repentira.
Mais rien ne sortira de cet inique procès, aucune
condamnation comme hérétiques, schismatiques, apostats,
contempteurs de la sainte Église, de Jérôme et de ses
compagnons, Sylvestre et Dominique. Ils n'ont plus, ils ne
tandis que sur la place le bûcher se dresse, qu'à attendre
dans la prière, puis à s'avancer, au milieu d'une foule
soudain les vociférations s'éteignent, vers un autel
juché sur le perron. La blanche robe des Dominicains
ôtée. Et, face à Savonarole, un évêque mandé tout exprès
pape déclare solennellement : « Je te sépare de ta
militante et triomphante. »

Alors le **Frate**, de cette voix puissante que tout le monde
retrouve : « De l'Église militante, soit ; mais de l'Église
triomphante, non : tu n'en as pas le pouvoir... »

Les trois frères, Sylvestre épouvanté, Dominique
martyre et chantant, Jérôme enfin, ferme et silencieux



17. Savonarole. Monument de la Réformation, à Worms. (Photo G.M.)

livrés au bras séculier pour être pendus, puis
cendres sont jetées dans l'Arno. Il faut essayer d
jusqu'au souvenir...

Ainsi Alexandre VI Borgia, en ce 23
trouve-t-il débarrassé d'un gêneur. Son po
pense-t-il, n'en sera que plus grand. Mais bientôt
plus générale montera sur la chrétienté déca
lumière de la Réforme, et Luther, et Calvin, e
d'autres avec eux élèveront la voix. Le super
l'Église romaine tremblera sur ses assises. Et b
tard, reconnaissance implicite de son erreur,
réclamer, pour Jan Hus à Constance, pour
Florence, le titre de bienheureux, voire de saint.
que les noms que l'on veut effacer du livre de l'hi
se mettent à briller, de par la volonté même du S
éclat pareil à celui des étoiles.



18. Worms : le dôme. (Photo G.M.)

I

LUTHER

« Je ne puis autrement. Que Dieu me soit en aide ! »

Cette parole du moine augustin Martin Luther, prononcée le 18 avril 1521 à la Diète de Worms devant l'empereur Charles-Quint, l'homme le plus puissant d'Europe, devant les envoyés du pape et des rois, devant les princes et les seigneurs de l'Empire, en un mot devant tout ce qu'il y a d'important dans le monde et, par delà les siècles, devant toute la chrétienté, cette parole audacieuse et simple d'une conscience qu'on ne peut acheter nous fait entrer avec celui qui la dit de tout son être dans un jour nouveau.

Le récit latin que Luther lui-même a fait de l'événement ne transcrit pas exactement, mot à mot, la première de ces phrases. Mais on la trouve dès 1521 dans les éditions allemandes publiées à Wittenberg et augmentées de détails nouveaux grâce aux déclarations de témoins oculaires de la scène. Elle peut donc être tenue pour historique. D'ailleurs, peu importe qu'elle ait été dite comme cela ou un peu différemment. Toute l'attitude de Luther au cours de ces années décisives qui constituent l'aube éclatante de la Réforme, le bruissement vainqueur de l'Esprit qui fait irruption dans l'histoire, la prononce avec une conviction qui ne laisse aucun doute. Littéralement terrassé par la Parole de Dieu, il ne peut faire autre chose que ce qu'il fait, sa conscience liée à la volonté même de Jésus-Christ son Seigneur ne le lui permet pas.

Que de richesses, que de promesses dans la personne de cet homme seul qui se dresse devant le monde au nom d'un autre !

Avec lui, on entre dans un réveil qui n'a pas fini de répandre la joie au milieu des peuples et que lui, Luther, son instrument, n'a même pas cherché. Car lui, ce qu'il veut, c'est Dieu, c'est la certitude de son destin, c'est la lumière qui vous pénètre jusqu'au fond, vous dévoile à vous-même et vous libère, et il porte sur son écume avec la toute-puissance de l'océan...

Luther, c'est bien cela. Le réveil qui couve dans les âmes comme une attente, comme un cri vers le ciel obscur, c'est lui qui s'empare de cet homme solitaire et le jette au large, dans la foule. La tempête le prend dans ses labyrinthes. Le vent hurle, secoue ses voiles jusqu'à les arracher. Sa douleur gémit, son angoisse grince dans les ténèbres. Et pourtant, c'est dans cet aggrès, un peu de calme revenu, que le chant vainqueur de la paix murmure...

Première rencontre avec la Bible

Hans Luther, père de Martin, d'une souche paysanne appauvrie, s'établit dans la petite ville de Mansfeld et conquiert, dans les mines, à force de travail, une situation aisée et le respect de ses concitoyens. En 1491 déjà, il est un des quatre surveillants de l'administration municipale. On comprend son ambition pour son fils une position plus relevée encore. Il destine, lui qui n'a pu bénéficier d'aucune étude, son fils aux meilleures écoles du pays. Celle de Mansfeld, vouée à l'enseignement du « trivium », celui des trois branches fondamentales que sont la grammaire, la rhétorique et la dialectique, ne se distingue pas, semble-t-il, par son efficacité. Sans parler des coups que le jeune Martin y reçoit, usage tout fait courant à l'époque — il se plaint d'avoir été battu quatorze fois en une matinée sans l'avoir mérité — le fait que le père retire assez rapidement ne parle pas en sa faveur.

La deuxième étape scolaire du futur réformateur, à Magdebourg, pèse davantage dans sa vie. L'école de la cathédrale où il est placé le met en contact avec des maîtres appartenant aux « Frères de la vie commune ». Ce mouvement qui porte en lui la soif spirituelle du siècle, ce désir profond

monte au cœur de l'homme que des rites mécaniques ne satisfont pas, cherche avant tout à communiquer aux élèves qui lui sont confiés une vie intérieure et une piété authentiques. Leur pédagogie d'avant-garde — la division des écoles en classes — future inspiratrice des collèges de Strasbourg, de Guyenne, de Genève, y contribue largement. Martin Luther, dans ce milieu privilégié, entre en contact avec la Bible. Il y découvre un jour le récit de la jeunesse de Samuel. Un émerveillement profond le saisit. Posséder ce livre, pense-t-il, le lire tout entier, l'étudier !...

Un cœur pétri d'angoisse

L'enfance de Luther, si elle ressemble à celle de milliers d'autres, n'en est pas moins austère et dure. Ses parents, s'ils sont vertueux et bons, se montrent sévères. Le régime de l'école ne l'est pas moins. Aussi le jeune garçon est-il bien heureux, dans la ville d'Eisenach dont il fréquente le collège, membre de la maîtrise des petits chanteurs qui se produisent dans les rues et mendient des croûtes de pain, d'être chaudement accueilli par une famille patricienne qui a remarqué son recueillement pendant les offices.

En 1501, son père, ambitieux pour lui, l'envoie à l'université d'Erfurt. Il y étudie le droit. Une carrière de juriste au service du comte de Mansfeld doit lui donner, avec le savoir, l'aisance, la considération, peut-être la fortune... Dieu en décide autrement.

Rien, chez le jeune Martin, du révolté, du contestataire, du révolutionnaire. Écolier obéissant, docile, étudiant studieux, il parcourt avec diligence les étapes de sa scolarité. Maître ès arts en 1505, reçu deuxième sur dix-sept candidats, preuve, s'il en faut, d'un comportement correct — car la conduite compte dans le classement — il commence ses études de droit tout en donnant des cours. Son chemin semble tout tracé. Au cours de ces années d'université, il a dédaigné pour se livrer au travail les pratiques dépravées de beaucoup de ses camarades. L'avenir d'un brillant professeur lui sourit. Mais encore une fois, Dieu en décide autrement.

Le labeur intellectuel, pour lui, n'est pas tout. Cal-
sérieux — on le surnomme le « philosophe » — son éduca-
sévère l'a marqué. Dieu se présente à lui, non comme un
miséricordieux qui va jusqu'à donner son Fils pour le salut
monde, mais comme un juge impitoyable qui ne tiendra pa-
coupable pour innocent. Le Christ lui-même lui appa-
davantage sous ce jour-là que sous l'aspect du maître dou-
humble de cœur qui se penche sur la souffrance des hom-
L'Église, avec son insistance à réclamer des fidèles
pénitence et des mérites suffisants pour éloigner les pe-
terribles qu'elle fait peindre sur les murs de ses sanctuai-
contribue par son enseignement à fortifier en lui c-
redoutable vision. Aussi n'est-il pas étonnant, face à la m-
qui se dresse constamment dans l'esprit des gens hantés par
images de guerre, de peste, de maladies inguérissables,
démons et de sorcières, qu'il soit fréquemment saisi d'angoi-
N'a-t-il pas perdu un petit frère sous l'effet, affirme sa mère,
sortilèges d'une voisine malveillante ? Ne s'est-il pas lui-mê-
sur la route de Mansfeld, deux ans avant d'être reçu maître
arts, maladroitement blessé avec son épée, à tel point qu'
failli mourir ? La mort subite d'un ami le bouleverse. L-
juillet 1505, au retour d'une visite chez ses parents, par
temps d'orage, presque foudroyé par un éclair, il ente-
terrassé par la peur, la voix du ciel qui l'appelle à se prépar-
comparaître devant son juge.

Moine exemplaire

Martin Luther n'hésite pas. Plus qu'une carrière flatter-
ce qu'il cherche, c'est le salut de son âme. Les abus d'une Ég-
décadente ne le préoccupent pas. En est-il même conscient ?
qui l'inquiète jusqu'à la terreur, c'est lui-même, c'est le de-
qui l'attend, c'est Dieu. Qu'il s'enferme donc avec ce s-
problème ! Qu'il entre au couvent pour faire son sal-
Qu'importe l'opinion de son entourage et même de son p-
qu'il a toujours craint ! De qui s'agit-il, sinon de lui ? Il a
frappé par la consécration, à Magdebourg, des Frères de la
commune. Il a rencontré, à Erfurt, de jeunes moi-
ressemblant à des vieillards, usés par les jeûnes, les veilles,



19. Le moine Martin Luther, par Hans Baldung. Cabinet des Estampes, Bâle.

macérations, les prières. Qu'il soit donc l'un d'eux et s'occupe des choses essentielles ! Qu'il entre dans la communauté des hommes qui cherchent passionnément la vérité et qu'il trouve la paix !

Le drame entoure cette décision. Le père, furieux, rejette cette nouvelle voie que son fils regarde désormais comme communisienne. Hélas ! c'est bien durement que Hans Luther se voit contraint de donner son consentement. La mort subite, par la peste, de deux de ses enfants, le lui arrachera. Le 17 juillet, soir, enfin sûr de la résignation des siens, Martin réunit ses amis dans sa chambre pour se réjouir une dernière fois avec eux au son du luth, autour d'une table bien garnie. Puis, en distribuant les quelques objets qu'il possède, il leur dit : « Aujourd'hui, vous me voyez encore ; vous ne me verrez plus. »

Le lendemain matin, il sonne à la porte du couvent des Augustins.

« Quand je suis entré au monastère, dira Luther, je voulais parler directement à Dieu... Une fois que j'ai été là, tout s'est desséché. »

Pourtant, c'est bien de tout son cœur qu'il s'adonne aux exercices que lui prescrit la règle. Un jeûne régulier l'oblige pendant la moitié de l'année, à ne faire qu'un repas par jour sans viande, ni fromage, ni beurre, ni œufs. Les cellules ne sont pas chauffées. L'office réveille tout le monde au milieu de la nuit. Des travaux pénibles occupent les journées. Ou bien, il envoie les frères mendier dans les rues... « J'ai été un moine pieux, confesse-t-il, et j'ai observé la règle si sévèrement qu'il ne puis dire : Si jamais un moine est parvenu au ciel par la monierie, j'y serais bien arrivé aussi. Tous mes compagnons du cloître qui m'ont connu peuvent l'attester. »

Aucun doute, en vérité, n'est possible. Luther entre dans la religion avec un zèle dévorant. Il franchit comme en se jouant les étapes de sa nouvelle carrière. Rapidement admis

noviciat par la prise d'habit solennelle — « Que le Seigneur te revête de l'homme nouveau créé selon Dieu dans la justice et la sainteté que produit la vérité » — il prononce ses vœux définitifs en septembre 1506, est ordonné prêtre peu avant Pâques 1507 et dit sa première messe le 2 mai de cette année, dans une angoisse indicible. Alors que la joie de la foi devrait le remplir d'un chant de louange, il est saisi d'une terreur telle qu'il songe à s'enfuir de l'autel. Pourquoi ?

La paix qu'il recherche, la paix avec Dieu son juge, non, il ne la trouve pas dans sa maison de prière. Au contraire ! Face à son moi haïssable qui ne sait faire autre chose que s'aimer soi-même, comment pourrait-il, de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force, aimer ce Dieu terrible qui le condamne ? Car s'il est facile de surmonter la convoitise de la chair, comme il le dit lui-même, « ce qui est plus difficile à vaincre, c'est l'orgueil, car il s'alimente même de la victoire sur les mauvais penchants. » « J'ai été souvent effrayé par le nom de Jésus, écrit-il, et quand je regardais sur la croix, je croyais qu'il était pour moi comme la foudre... Je croyais qu'il me fallait faire des bonnes œuvres jusqu'à ce que le Christ me fût par elles rendu favorable. Au couvent, je ne songeais ni à l'argent, ni aux biens de ce monde, ni aux femmes, mais mon cœur tremblait et s'agitait en songeant comment il pourrait se rendre Dieu favorable. »

Ses supérieurs l'orientent vers les études. Mais que peut lui donner la théologie ? Selon celle de Guillaume Occam qu'on enseigne à Erfurt, « le mode le plus parfait de faire ce que l'on peut pour s'approcher de Dieu et pour se convertir à lui est l'amour désintéressé. Aucune disposition plus parfaite à la grâce n'est possible à l'homme. » L'initiative, dans une telle vue des choses, revient au pénitent. Qu'il s'efforce donc d'aimer Dieu. Qu'il accumule les jeûnes, les renoncements, les humiliations, les veilles,... les mérites. Jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus et qu'on le trouve évanoui sur les dalles de sa cellule. Jusqu'à ce que, du fond de son désespoir sans mesure, il crie vers le ciel éternellement fermé : « J'aimerais qu'il n'y eût point de Dieu. »

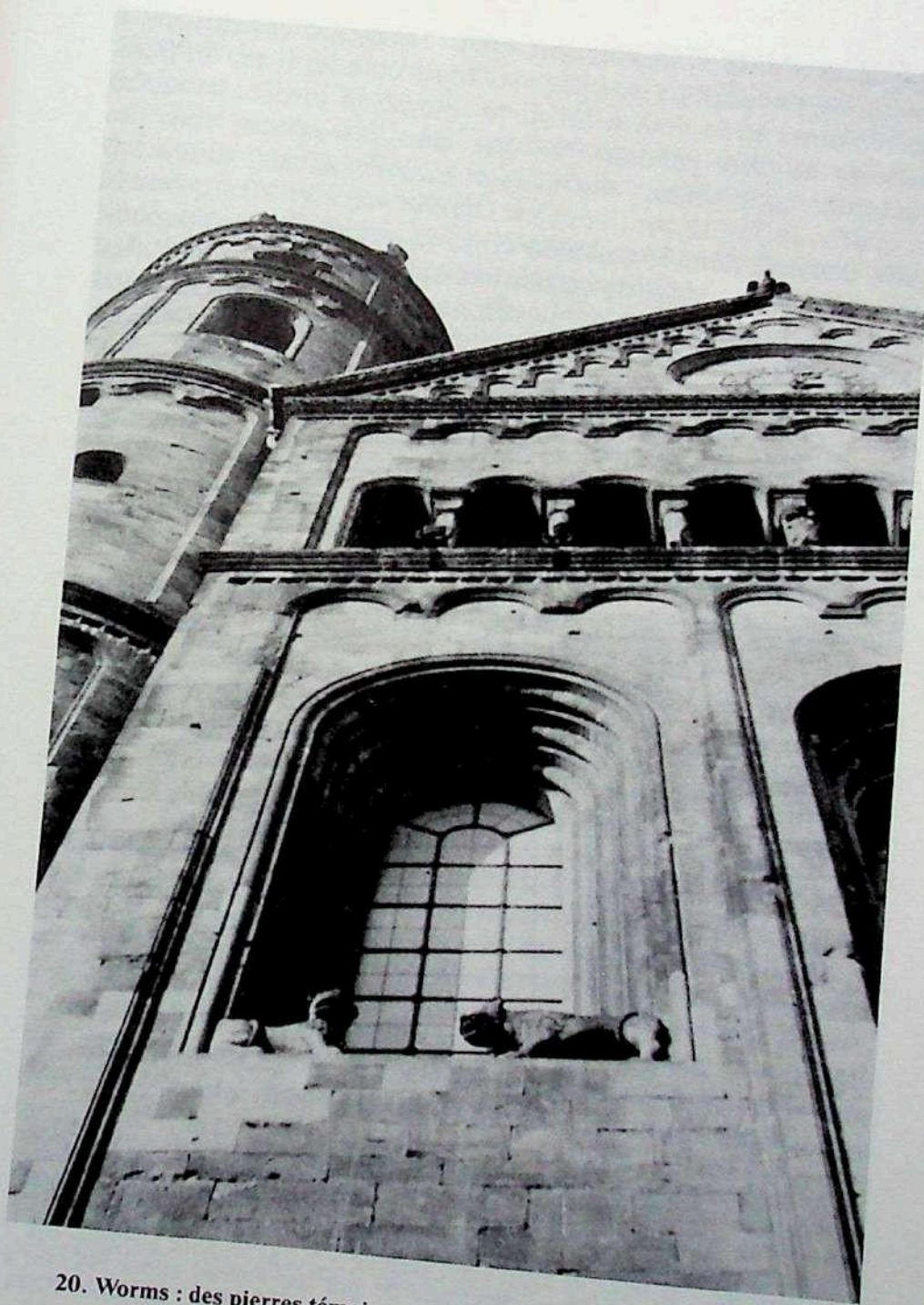
À cette heure-là, Luther touche le fond. Il se heurte à un mur infranchissable. « Nul remède, confesse-t-il plus tard, mon conseil ne m'aurait aidé, si le Christ n'était pas venu et n'avait pas ouvert la Bible, et n'était pas devenu ainsi par sa Parole mon conseil et ma consolation. »

Le pardon : un cadeau

Un homme, sur le dur chemin de Martin Luther, apparaît providentiellement comme un conducteur doux et ferme. Johannes Staupitz, vicaire général de l'ordre en Allemagne, le pousse à la lecture de la Bible, lui confie un enseignement à l'université de Wittenberg, lui demande de passer son baccalauréat en théologie, puis sa licence. « Dieu, lui dit-il, a besoin de vous dans son conseil ». Le 19 octobre 1512, il est promu docteur. « J'ai dû, écrit-il, accepter le doctorat, et jurer et promettre devant ma très chère Écriture sainte de la prêcher fidèlement et purement. »

Le jeune docteur — il a 29 ans — n'est pourtant pas débarrassé de ses peines. Quand bien même des éclairs sillonnent son temps à autre l'horreur de son ciel noir — des paroles de frères ou de maîtres anciens : « Ne sais-tu pas que Dieu lui-même nous a ordonné d'espérer ? » « Il faut les encourager (les désespérés) à prendre confiance en leur propre salut, à croire que le salut leur est destiné personnellement » — il ne parvient pas à sortir du système dans lequel il est enfermé. Quand il retourne à Rome, en 1510, auprès du général de l'ordre, il court de temple en temple, de sacristie en sacristie, de chapelle en chapelle, d'églises pour accumuler des mérites. Il gravit à genoux la « Scala sancta » pour délivrer du purgatoire l'âme de son grand-père.

Docteur, Staupitz lui confie des cours bibliques à Wittenberg. Il se met au travail. Il se plonge dans les Écritures fraîches de l'Écriture. Successivement, il va commenter pour ses étudiants, mais bien davantage encore pour lui-même, les Psaumes, les Romains, les Galates, les Hébreux. Ce contact direct, constant, approfondi avec la Parole de Dieu lui procure l'effet d'un bain de jouvence, d'une extraordinaire libération. Il comprend enfin l'Évangile, la Bonne Nouvelle de la déchéance absolue de l'homme et du salut total de Dieu. Aucune acti-



20. Worms : des pierres témoins ; un regard vers le ciel. (Photo G.M.)

humaine n'a de valeur devant Dieu. Dieu, par conséquent, ne peut raisonnablement condamner sa créature. Mais comme il est un Père qui l'aime et la veut à lui, il lui donne sa justice, il lui fait un cadeau de son pardon. Ce que tous les efforts, tous les renoncements, toutes les veilles et tous les jeûnes ne peuvent acquérir, la foi, la confiance en Dieu le reçoivent. Et quand la paix descend dans le cœur du croyant, quand l'âme s'épanouit au soleil de la grâce, de ce pardon qui est un don et qu'il faut simplement saisir, non par la volonté, ni par la raison, mais par la foi, la vie d'obéissance à Dieu en découle tout naturellement. Les œuvres, littéralement, suivent. « Tu ne dois absolument pas compter sur ton propre zèle et ta propre intelligence, écrit Luther à son ami Spalatin le 18 janvier 1520, mais fonder uniquement ta confiance sur l'action de l'Esprit. Crois-en un homme qui en a fait l'expérience. »

Le combat : une obéissance

Luther, désormais, a quelque chose à dire. La miséricorde du Seigneur l'a vaincu. Il est libre. Il peut chanter sa délivrance. Il ne se laissera pas remettre sous le joug du salut par les efforts, par les œuvres de piété ou de charité. Les eaux pures de l'Évangile ont coulé dans son âme. Il est prêt — sauveur transformé, ressuscité — à témoigner pour la vérité. Il ne pourra faire autrement. Car il ne s'appartient plus.

L'occasion, au cœur d'une Europe bouillonnante, ne tarde pas. Les abus d'une Église qui fait du pardon de Christ un objet de spéculation financière le jette en pleine mêlée. Sans savoir. Car qui peut penser que l'affichage de 95 thèses latines sur l'usage des lettrés pour que le nom du Sauveur ne soit pas blasphémé par ceux qui le prêchent, jettera l'Allemagne toute la chrétienté dans l'effervescence ? Luther, face au scandale des indulgences⁸, ne peut se taire :

⁸ L'indulgence, accordée, après repentir, et confession — éléments souvent négligés dans la pratique — contre des offrandes en faveur de Saint Pierre de Rome au tarif de 1 florin pour les artisans (de quoi vivre pendant une semaine) et de 25 florins pour les évêques, les princes, les rois, est scandaleuse à la fois d'un point de vue moral et théologique. Elle est contraire à la doctrine de la gratuité de la grâce — son principe — la grâce de Dieu étant gratuite — et par les abus auxquels elle a donné lieu à l'époque. Il est significatif de voir que l'année sainte 1983 lui a fourni l'occasion de refleurir.

« En disant 'Faites pénitence'..., notre Seigneur et Maître Jésus-Christ a voulu que toute la vie des fidèles soit une pénitence.

« Ils errent donc, les prédicateurs des indulgences qui disent que par les indulgences du pape, l'homme est quitte de toute peine et qu'il est sauvé.

« Ils seront damnés pour l'éternité avec leurs maîtres, ceux qui croient, par des lettres d'indulgences, être sûrs de leur salut.

« Il faut apprendre aux chrétiens que celui qui voit un pauvre et, sans lui prêter attention, donne pour les indulgences, appelle sur lui-même non les indulgences du pape, mais la colère de Dieu.

« Il faut apprendre aux chrétiens que si le pape connaissait les exactions des prédicateurs d'indulgences, il préférerait que la basilique de St-Pierre s'en aille en cendres plutôt que de la voir édifiée avec la peau, la chair et les os de ses brebis. »

Comment l'homme qui n'a trouvé la paix qu'après dix ans de luttes et de souffrance, pourrait-il laisser passer l'occasion de dénoncer le système qui l'a maintenu si longtemps dans la désespérance et la terreur ? À travers lui, la voix du Libérateur des hommes retentit. À l'archevêque Albert de Mayence, qui prête son nom à l'entreprise et participe aux bénéfices, il écrit en lui envoyant ses thèses, le même jour de leur affichage (31 octobre 1517) : « De plus, cette grâce attachée aux indulgences serait telle, disent leurs prédicateurs, que tout péché, si grand soit-il, pourrait être absout, même si quelqu'un (ce sont leurs propres paroles) avait violé la mère de Dieu... Ah ! mon Dieu, c'est ainsi que les âmes confiées à vos soins, excellent père, apprennent à marcher vers la mort. »

Dès lors, Luther n'a plus de repos. Accusé, il se défend, répond, dispute avec les théologiens, rédige des traités, des appels, des manifestes, le tout avec une vigueur incroyable. En 1520, coup sur coup, il publie *À la noblesse chrétienne de la nation allemande*, *Prélude de la captivité babylonienne de l'Église*, *Traité de la liberté chrétienne*, trois grands écrits réformateurs qui mettent en question, avec une clarté sans repentance, les dogmes traditionnels de l'Église et la

conception fondamentale de sa mission. À l'heure où le pape fulmine l'excommunication contre le petit moine saxon auquel il avait à peine prêté l'attention d'une phrase ironique en 1520, le Docteur Martin Luther, fort de cette certitude qu'il a trouvé dans la Bible, expose à son peuple tout entier ce qui remplit son cœur d'une paix et d'une fermeté surnaturelles au milieu des plus redoutables combats. Le premier de ces textes, le plus retentissant, dénonce les abus de la papauté, exhorte les princes à protéger le peuple contre les exactions romaines, déclare les prêtres tous les fidèles, destine l'Écriture sainte à tous, admet le mariage des ecclésiastiques, fait la guerre au luxe, à l'usure, à la banque, au commerce des épices, source d'énormes profits, à l'ivrognerie, à la mendicité... Luther dresse un programme d'assistance, réclame une école pour les jeunes filles dans chaque ville... Tout, dans la société, ou presque, se voit censuré, repris, remis en quelque sorte sur le métier et réformé entre les mains pures d'un artisan, d'un homme qui dit sans détours ce qu'il a vécu et ce qu'il pense, naïf et sommaire sur quelques points, prophète en avance de deux ou trois siècles sur d'autres, mais toujours sincère, toujours virulent et sûr de sa foi, de son expérience, de cette libération qui a fait de lui un homme nouveau. Car le juste, il le sait désormais, vit par la foi. Et la foi, il en est non moins certain, est chose absolument libre. Nul ne peut, nul n'a le droit d'exiger d'une conscience d'homme une soumission aveugle. Elle est devant Dieu qui lui parle par sa Parole et personne, sinon Dieu seul, ne peut imprimer en elle cette Parole vivante. Tout s'effondre désormais, tout ce qui n'est pas la foi, ce contact intime de l'âme misérable avec la sainteté de Dieu. Tous, devant Dieu, sont donc égaux, peuvent librement user du monde, dans la reconnaissance, dans le détachement (comme n'en usant pas), dans la joie d'un cœur de louange constamment renouvelé.

Une conscience libre

Luther, menacé, attaqué, ne bouge pas. Il écrit. Il parle à son peuple et sa voix, soutenue par une conviction sans faille, porte loin, plus loin qu'il ne l'imagine ; comme si par elle, vérité, Dieu lui-même parlait. Son manifeste « À la noble

chrétienne... » se répand avec rapidité : 4000 exemplaires en six jours ! Mais à l'heure même où le vent de la Réforme, par cet écrit tout vibrant de jeunesse, se lève sur l'Allemagne, les adversaires de Luther se déchaînent. Le 15 juin, la bulle du pape « Exurge domine » (Dresse-toi, Seigneur, défends ta cause : Ps. 74.22) le menace d'excommunication s'il ne rétracte ses hérésies dans les soixante jours. D'un coup, à cette nouvelle, la chrétienté se fend par le milieu. Comment, en effet, celui qui a marché longtemps sans rien voir pour déboucher soudain, dans un cri d'émerveillement, sur la lumière, reculerait-il pour s'enfoncer à nouveau dans les ténèbres ? Le trésor qu'il a découvert, il le gardera, il le fera connaître. Que Rome fasse ce qu'elle veut. « Je méprise les fureurs et les faveurs de Rome, écrit-il le 10 juillet à son ami Spalatin... Je ne veux plus rien avoir de commun avec eux pour l'éternité. Qu'ils condamnent et brûlent mes livres ; moi, en revanche, je condamnerai et brûlerai publiquement tout le droit pontifical... » Il le fera. La Bulle est envoyée à Wittenberg le 3 octobre. Peu après, Luther, « accablé par l'énormité des blasphèmes proférés dans ce texte », publie son pamphlet « Contre la Bulle de l'Antichrist ». Le 10 décembre, au milieu des étudiants, il jette solennellement au feu, avec la fameuse Bulle, une série d'ouvrages de droit canonique, d'Eck, théologien chargé de promulguer la Bulle en Allemagne, et d'Emser. Les ponts semblent coupés. Entre le Christ et l'Antichrist, entre Dieu et Satan, aucune communion n'est possible. Il faut choisir entre le pape et Luther, entre l'Église de Rome et l'Évangile.

Que fera le jeune empereur récemment élu, Charles-Quint ? Il a dix-neuf ans. Il est plus Flamand qu'Allemand. Aux Pays-Bas, il a laissé brûler les livres de Luther. Va-t-il, au risque d'une guerre civile, déchaîner la répression ? À son entrée en Allemagne, on l'exhorte à la prudence. Il décide, avant de rendre exécutoire l'excommunication du pape par la mise au ban de l'Empire de celui qu'on accuse d'hérésie, de l'entendre lui-même. Il en avertit l'Électeur de Saxe, protecteur de Luther, le 28 novembre 1520. Le 3 janvier 1521, Léon X promulgue une nouvelle bulle lançant l'anathème, définitivement cette fois, contre le petit moine qui n'a que trop fait parler de lui. À la diète

de l'Empire qui s'ouvre à Worms, son représentant, le no Aléandre, demande contre les écrits de Luther des mesures rigueur. Les délégués des États et des Villes n'entrent pas d ces vues. À leur avis, il faut d'abord donner à leur auteur possibilité de s'expliquer, de se justifier, de se rétracter.

Le sort en est jeté. Le 26 mars, avec un sauf-cond Luther reçoit la convocation de l'Empereur. Ira-t-il ? La par de Charles-Quint vaut-elle mieux que celle de Sigismond d dans de mêmes circonstances, fit brûler Jan Hus ? Ses ar craignent pour lui. Ses ennemis tremblent et se démènent. L demeure calme et rejette toute dérobade. « Même s allumaient un feu qui montât jusqu'au ciel entre Wittenberg Worms, j'irais... et je comparais au nom du Seigneur ; marcherais dans la gueule de Béhemoth, entre ses gran dents, je confesserais Jésus et le laisserais régner... On a brûler Jan Hus ; on n'a pas pu brûler la vérité ! »

Le 16 avril, Luther, que la foule a sans cesse acclar averti, menacé tout au long de son voyage, fait son entré Worms. Un cortège de deux mille hommes se for spontanément. Le réformateur est amaigri, pâle. Pourtant, s regard net brille d'une pleine assurance. Dieu l'a appelé, il l'abandonnera pas. À Erfurt, quand il a prêché, il a parlé de grâce de Dieu, très peu des événements. La paix qui rempliss son cœur quand il envoyait au pape son « Traité de la libe chrétienne », l'inonde. Le courage qui lui permettait d'écri dans la lettre qui l'accompagnait : « Garde-toi donc, ô Léo mon Père, de prêter l'oreille à ces sirènes qui font de quelque chose de plus qu'un homme ordinaire : presque dieu, qui puisse tout ordonner et tout exiger... » lui sera enc donné. Ne sait-il pas, comme il le dit dans le Traité, que chrétien, tout en étant le plus serviable des serviteurs, est même temps l'homme le plus libre, maître de toutes choses ?

Le lendemain, dans la grande salle du palais épiscopal comparait devant la diète. Quelques livres sont posés sur u table. On lui demande s'il les reconnaît pour siens. Les titres

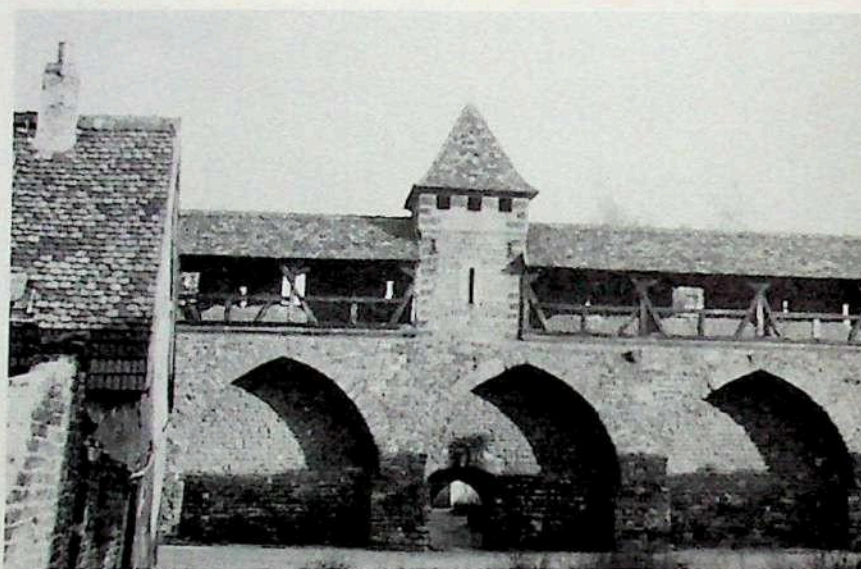


21. Luther à la Diète de Worms (Photo Kulturinstitute Worms).

ayant été lus, il acquiesce. On le prie ensuite de les rétracter. Il requiert un temps de réflexion. L'Empereur, déçu, lui accorde vingt-quatre heures.

Le 18 avril, à six heures du soir, Luther, qui a beaucoup prié depuis la veille, est à nouveau introduit dans l'assemblée. Après deux heures d'attente, les mêmes questions lui sont faites que le jour précédent. Cette fois, nulle hésitation dans ses propos. Les ouvrages qu'il a écrits, il ne veut ni ne peut les rétracter. S'il s'est trompé, qu'on lui prouve par l'Écriture qu'il en est ainsi. Alors il reconnaîtra ses erreurs, quelles qu'elles soient.

Mais le légat du pape n'entend pas entamer une controverse devant la diète. Ce qu'il réclame, c'est une réponse claire, un oui ou un non. « Parce qu'on m'en demande une simple, rétorque Luther, j'en donnerai une qui n'a ni cornes ni dents. Si l'on ne me convainc pas par le témoignage de l'Écriture ou par des raisons décisives, je ne puis me rétracter. Car je ne crois ni à l'infailibilité du pape ni à celle des conciles,



22. C'est par cette petite porte que Luther quitta Worms. (Photo G.M.)

parce qu'il est manifeste qu'ils se sont souvent trompés contredits. J'ai été vaincu par les arguments bibliques que j'ai cités, et ma conscience est liée à la Parole de Dieu. Je ne puis rien révoquer, car il est dangereux et il n'est pas digne d'agir contre sa conscience. Que Dieu me soit en aide ! »

L'official de l'évêque de Trèves, qui dirige les débats, ne croit pas ses oreilles. Dans le tumulte général, quand l'Empereur lève la séance, il crie encore : « Abandonne ta conscience, Frère Martin ! La seule chose exempte de danger est de se soumettre à l'autorité établie. » Luther, enfin soulagé, tandis qu'au dehors les soldats espagnols réclament sa mort, simplement, joyeusement, en fidèle témoin qu'il a été : « J'ai traversé la fournaise. »

Il est huit heures quand il regagne sa chambre. La conjuration des puissants se trame. Bientôt, mis au ban de l'Empire, chacun sera censé faire une bonne action en le tuant. Plus jamais, il ne jouira de la liberté de mouvement que dés



23. Page titre du Nouveau Testament de Luther, chez Adam Petri, à Bâle, 1523.
Les apôtres Pierre et Paul. Cabinet des Estampes, Bâle.

tout homme. Mais qu'importe ! son âme, en Christ, n'est pas libre et bienheureuse ? ne possède-t-elle pas tout ce que Christ possède ? Dieu le conduit et le conduira encore donnera, par lui, la Bible au peuple allemand. Il plantera son témoignage, la vérité dans d'innombrables cœurs. Il p s'en remettre à lui. Sa grâce l'a touché. C'est pourquoi il o de tout son être. Et c'est aussi pourquoi il chante l'expérience qu'il a faite de l'amour et de la puissance du Seigneur :

C'est un rempart que notre Dieu,
Une invincible armure.

*

Le réformateur de l'Allemagne dresse devant nos yeux un paradoxe perpétuel. Insoumis à l'Église dans laquelle il est n l'empereur qui l'a mis au ban de l'Empire, il prêche la soumission presque inconditionnelle à l'autorité tempore même injuste. Lui qui n'a pas craint de dénoncer, dans ses grands écrits de 1520 — *À la noblesse chrétienne de la nation allemande, De la captivité babylonienne de l'Église, Le traité de la liberté chrétienne* — les tares de la société de son temps n'a pas honte non plus de déclarer que la sédition lui est un horreur. Dieu est un Dieu d'ordre. Les hiérarchies ont leur raisons. Même si, l'exception ici confirmant la règle, les pouvoirs n'ont pas à intervenir dans la vie des gens en matière de foi. Car entre le Seigneur et l'homme, Luther ne veut pas d'intermédiaires. Les âmes sont à Dieu. Le clergé a eu tort de se rendre indispensable. Les fidèles sont prêtres, tous.

Les trois piliers de la société moderne

C'est bien dans cette tension, en 1522, après son retour définitif du château de la Wartbourg où l'Électeur de Saxe l'aurait lendemain de Worms, l'avait mis à l'abri, que le moine augustin, qui a remis son froc pour prêcher, affronte les dangers de l'heure. Tant de gens, saisis par sa Parole, ont vu l'esprit se bondir au milieu d'eux. Les chevaliers, cette petite noblesse devenue misérable par la dépréciation des revenus, ne son-

pas en train, dans une révolte subite, rapidement réprimée, de faire une guerre dont ses ennemis le rendront volontiers responsable ? D'autant plus que ses chefs, Sickingen et Hutten, se proclament ses amis ! Tout le désordre qui peut naître dans un pays pris entre les armées du Turc et de la France — voire de l'Espagne, souvent moins alliée qu'occupante pour les Allemands — n'est-ce pas le révolté, l'hérétique, qui en est la cause ? Demain, les paysans se soulèveront, se réclamant de lui. Et il faudra qu'il clame, le cœur déchiré, à l'heure où les événements se précipitent, qu'il n'est hélas que juste, pour les ramener à la raison, de les écraser par les armes.

Voilà pourquoi, avant la défaite tragique, à Frankenhäusen, le 15 mai 1525, de l'insurrection campagnarde aveuglée par sa propre violence, et par l'exaltation pseudo-prophétique de Thomas Müntzer, Luther rédige une série de traités destinés à éclairer le peuple chrétien sur les problèmes controversés de l'heure. Ainsi à la Noël de 1522, *De l'autorité temporelle, et des limites de l'obéissance qu'on lui doit*. Ainsi, peu de temps auparavant sans doute, au moment où il rentrait d'une tournée de prédications dans le pays, *De la vie conjugale*. Ainsi enfin, en 1524, *Requête aux magistrats des villes d'Allemagne pour l'établissement des écoles*. L'État, la famille, l'instruction, les trois piliers de la société moderne. Une autorité ayant barre sur les corps et les biens, à l'exclusion des âmes. Un foyer solidement bâti sur le mariage. Des établissements scolaires partout pour que les garçons, et aussi les filles, soient capables de lire, d'écrire, de connaître la Bible, de développer leurs facultés...

Provoquant, et pourtant raisonnable

Luther le démontre dans l'un des textes cités. À ses yeux, l'état de mariage, pour un ecclésiastique, est parfaitement licite. Rien ne s'oppose, par conséquent, à ce que l'un ou l'autre de ses collègues se marie. Il en est quelques-uns qui le font. Quant à lui, perpétuellement sous la menace de mort qui pèse sur les hérétiques — il l'écrit encore le 30 novembre 1524 — il ne peut sérieusement s'y décider.

Pourtant, moins d'un mois après la bataille de Frankenhausen, fiancé le 13 juin 1525 à Catherine de Bore, l'épouse le 14. Le pasteur Bugenhagen préside à la cérémonie. Il a 42 ans, elle 26. L'un et l'autre ont été dans les ordres.

Cette décision brusque, en pleine tourmente, étonne. À l'heure où les clameurs montent contre lui, il s'installe fermement que par le passé dans la vie et confirme avec passion sa rupture avec Rome. Quelques-uns le jugent sévèrement. Melanchthon refuse d'assister aux noces. Mais beaucoup, fait, sont impressionnés par son énergie, par son audace.



24. Luther, par Lukas Cranach l'Ancien, 1525. Musée de Bâle.

Certes, sa démarche, aux antipodes d'un coup de tête, constitue un acte raisonné pleinement humain et merveilleusement spirituel. Il s'agit de montrer que le mariage d'amour est la volonté générale de Dieu pour l'homme — et pour tous les hommes : que c'est l'état le plus universel, le plus noble, le plus élevé ; qu'il a le pas sur tous les autres ; et que la vie conjugale, comme il l'écrit dans son *Grand Catéchisme* (Le sixième commandement), n'est « ni un badinage ni une curiosité, mais une chose excellente et d'une divine gravité ». Il va mettre en évidence, dans la perspective de son témoignage spécifique de réformateur, à quel point, dans ce cas tout à fait concret, le Seigneur est bon.



25. Catherine de Bora, épouse de Luther, 1525, par Lukas Cranach l'Ancien.
Musée de Bâle.



26. Philippe Melanchthon refuse d'assister aux noces de Luther.
Portrait par Albrecht Dürer, 1526. Cabinet des Estampes, Bâle.

Une vie de famille tonique et douce

Quand Luther convole en justes noces, il est certes vieux garçon. Sa Catherine aura quelque mal à remettre de l'ordre dans un ménage qui en manque un peu. Ne dit-on pas qu'au moment du mariage son lit n'avait pas été fait depuis un an ? Harcelé comme il l'est à cette époque par la contestation paysanne, on peut le comprendre. Mais son épouse, une maîtresse femme, s'entendra à redresser, à corriger, à suppléer. Son prodigue de mari, qui raccommode lui-même ses vieux vêtements, refuse de toucher ses droits d'auteur à succès — ses livres sont des « best sellers » — et dispense volontiers tel ou tel des hôtes, que sa femme prend pour que la maison tourne, du paiement de sa pension. Qu'importe ! Elle sait améliorer l'ordinaire en jardinant, en élevant une basse-cour, des porcs, des poissons...

Le couple, dans le couvent de Wittenberg que l'Électeur de Saxe a mis à sa disposition, se montre merveilleusement hospitalier. Il a, à sa table, douze neveux et nièces orphelins, une tante et une grand-tante, des pasteurs persécutés, des passants de qualité, quelquefois des princes. C'est là, s'il n'impose pas, comme c'est le cas de temps à autre, le silence pendant le repas, que jaillissent les « propos de table » que recueilleront des étudiants...

L'exigence majeure, à ses yeux, pour que règne l'harmonie, dans le respect mutuel, c'est bien que l'homme et la femme vivent dans l'amour et la concorde, « qu'ils s'aiment l'un l'autre de tout leur cœur avec une entière fidélité ».

Le bonheur et les enfants

Le 17 juin 1526, Martin Luther écrit : « Je te remercie dans le Seigneur, mon cher Spalatin, toi qui m'as félicité du fond du cœur pour le bonheur que mon mariage m'a apporté, et qui sera parfait si Dieu continue à le bénir : en effet, mon excellente épouse et très aimable femme m'a donné (...) un fils, Hänschen Luther, et je suis devenu père par la merveilleuse

grâce de Dieu. Je forme des vœux et des prières pour que ton bonheur te soit départi, et que tu sois même bénédiction pour moi davantage, parce que tu es meilleur que moi (...) »

Le réformateur aura six enfants. Le second, Émile, mourra à huit mois. Le troisième, Madeleine, à 13 ans, sera préparé à la mort. Quant aux autres dont deux, Marguerite, auront une descendance, nombreuse aujourd'hui encore, mais non dans la lignée mâle, éteinte en 1750. Elle élèvera sévèrement, les instruira, écrivant pour eux des lettres qu'elle leur chérira. L'amour sera toujours dans la maison. « J'aime Catherine, je l'aime plus que moi-même (...) » Les sentiments familiaux les plus forts trouvent leur unité dans son foyer paternel, si vigoureux dans sa fraîcheur, rejoint au fond du cœur le filial, si longtemps mûri par l'épreuve. On sait que le père s'était opposé à son entrée au couvent... Cependant, toutefois il se réjouit quand il apprend le mariage de son fils. Le 15 février 1530, ce dernier lui écrit :

« Quelle joie vous me causeriez si vous vouliez venir conduire à Wittenberg avec ma mère ! Ma chère Katharine, je conjure, les larmes aux yeux, et nous tous le souhaitons ardemment. J'espère que vous trouverez au sein de ma famille tous les soins que votre état exige (...) » (il était grandement malade)...

Ainsi la foi se vit-elle dans la maison. Ainsi le réformateur, soigneusement tenu, par son atmosphère qui permet la liberté, le jeu, la musique, libère-t-elle l'esprit du réformateur pour les soucis plus importants. Son bonheur, avec la bénédiction de Dieu, renouvelle ses forces.

Aussi peut-il bien donner un jour, à ses commentateurs, un précieux conseil : « Quand j'ai voulu prendre ma Katharine, j'ai prié sérieusement. Faites-le aussi : vous n'avez pas encore prié sérieusement à ce sujet. »

Christ et son Église

Dans une prédication de mariage qu'il prononce le

1536, Luther, commentant le chapitre 5 des Éphésiens, compare l'amour conjugal à celui qui unit Jésus-Christ et son Église. « Mon mari, se dit la femme, est une image du véritable et suprême chef, Christ, et à cause de Lui je veux le respecter et faire ce qui lui est agréable. » Quant à l'homme, dans la contemplation de son Seigneur, qui s'est donné pour lui : « Ni moi ni aucun autre n'a rien fait de semblable ; c'est pourquoi je veux, suivant cet exemple, me comporter de la même manière à l'égard de ma femme. »

*

Jusqu'à son dernier jour, Martin Luther, pasteur et professeur, continuera, patiemment, à expliquer la Bible, à en revoir la traduction, à rédiger des traités, des catéchismes, et aussi, mettant en valeur les dons d'expression, en musique



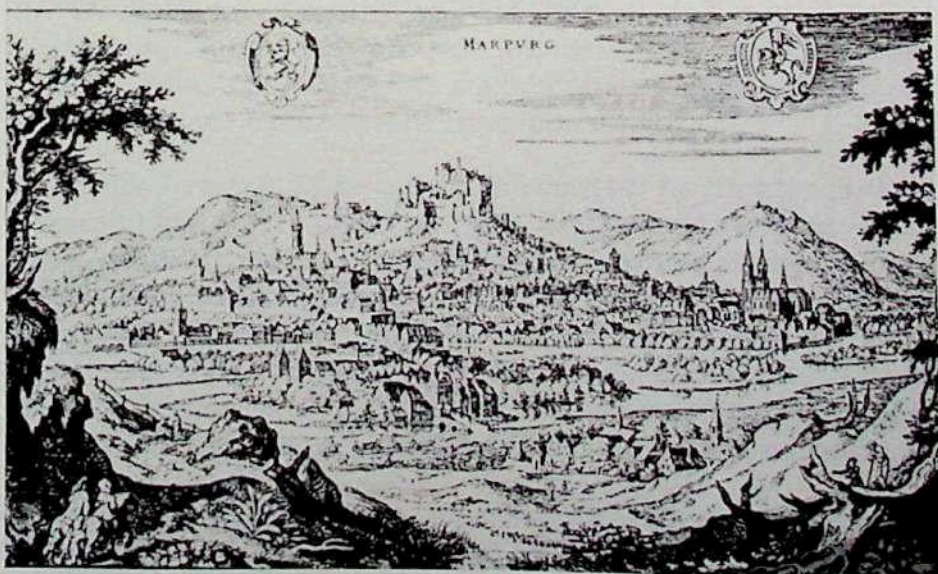
27. La traduction de la Bible, par Labouchère. Document La Cause.

comme en poésie, qui le feront appeler par le poète Hans S.
« le rossignol de Wittenberg », ces cantiques aimés qu'un
peuple chantera...

L'organisation des églises lui causera bien des soucis.
de ce sens législatif aigu qu'avait Calvin, docteur en théologie
d'ailleurs et non juriste, il compte sur la libre prédication
Parole de Dieu pour former la communauté. Il poursuit
inlassablement. C'est sa plus grande joie.

Quant à l'unité de la Réforme, son demi-échec.
Colloque de Marbourg, en 1529, a des conséquences graves.
Luther en porte sa part de responsabilité. Son obstination
réduit à néant le grand dessein de ces têtes politiques que
Zwingli et le margrave Philippe de Hesse, face aux menaces
l'Empereur, pour une Europe évangélique. Sans
mésentente sur un point de doctrine concernant la sainte-
un seul, alors que les quatre théologiens — Luther, Zw
Melanchthon, Œcolampade — se déclarent d'accord sur
les autres, qui sait si on n'eût pas évité la seconde guerre
Kappel, et par conséquent la mort prématurée, en 1531,
réformateur de Zurich ? On voudrait parfois refaire l'histoire
en va de même pour la malheureuse guerre des paysans
1525. Elle a fait un tort incalculable tant à la population r
elle-même qu'à la Réforme et au progrès social. Elle a ar
en plus d'un lieu, la prédication de l'Évangile. Des pasteurs
été exécutés. Le paysan est resté sous le joug. La Réforme
moins populaire, et Luther souvent mal jugé. Qua
l'avènement d'une justice plus grande à l'endroit des sujets
des déshérités, il a été retardé de plusieurs siècles...

Le réformateur de Wittenberg, avant tout, cultive, pour
et pour les autres, une amitié constante avec la Parole de Dieu.
Il la lit, il la médite, il l'annonce sans cesse. Car elle seule,
l'homme, dans sa destinée présente et éternelle, est
secours véritable. Quatre jours avant sa mort, le dimanche
janvier 1546, dans l'église Saint-André d'Eisleben, il
interrompt son sermon sur Matthieu 11 après avoir
« Fermons les yeux à toute sagesse humaine. Tenons-nous



28. Le Landgrave Philippe de Hesse, protecteur de la Réforme, fonde une université à Marbourg, en 1527.

Parole de Christ. Allons à lui, car il nous appelle, et disons
Tu es mon Seigneur, mon Maître, et moi je suis ton disciple.

Sans doute était-ce bien là une fin conforme à toute sa
Telle que dès longtemps il avait pu la désirer. Et tout à fait
harmonie avec ce qu'il avait écrit un jour, avec sa verve
clairs éclats : « Ne croyez pas à Luther, mais à Christ s
Luther, laissez-le courir, qu'il soit un vaurien ou un saint
ne connais pas Luther et ne veux pas le connaître. Ce q
prêche n'est pas de lui, mais de Christ. Le Diable em
Luther s'il le peut : qu'il nous laisse le Christ et sa joie ! »

*

II

LES « TROIS SUISSES »

Ils sont trois. Le bras levé. Figures de légende et pourtant d'histoire. Un d'Uri, un de Schwytz, un d'Unterwald. Avec les trois doigts du serment tendus vers le ciel pour le prendre à témoin, le clapotement du lac à leurs côtés et le reflet des pentes et des rochers dans son miroir. Trois. Le dernier avec les deux premiers dressés. Forts. Décidés. Prêts à s'assister mutuellement dans les mauvais jours au nom du Tout-Puissant comme le confirme en 1291, en latin, le fameux Pacte qu'on considère comme le commencement de la Suisse⁹.

Deux siècles plus tard, en 1484, ils sont trois aussi à naître pour un service semblable. Non moins patriotes. Non moins fervents. Mais de biographie singulièrement plus connue. Et forts aussi d'une décision sans repentance.

Trois. Pris par Dieu comme ils étaient. Le montagnard du Toggenbourg, futur traducteur de la Bible en alémanique, prêté aux Zwingli comme cadeau de Nouvel-An, tout aussi bien que l'humaniste poète lauréat et recteur de l'Université de Vienne, et de plus médecin — Joachim de Watt, dit Vadian — qui ne voit le jour qu'après Noël, le 28 décembre. Tandis que Nicolas Manuel, le peintre et l'écrivain, naît en cette année 1484 on ne sait trop bien quand, au printemps peut-être, porté par quelque

⁹ Les silhouettes de Walter Fürst, de Werner Stauffacher et d'Arnold de Melchthal sur la prairie du Grütli, au bord du lac des Quatre-Cantons, président dans l'imagination populaire à la naissance de la Suisse. Elles rappellent que le mouvement communal du Moyen Âge, si florissant dans tant de villes d'Italie, des Flandres ou d'ailleurs, ne s'est perpétué jusqu'à nos jours que dans cette aire étroite du cœur de l'Europe.

ferveur sauvage. Trois. Tous attentifs au salut de leur c
premier comme prédicateur, les deux autres comme mag
Tous ayant sensible en eux la fibre du citoyen respon
Zwingli élevant sans doute plus haut, avec un génie po
sans compromis, la vision lumineuse d'une Suisse évang
libérée des superstitions romaines et de l'emprise étra
Certain, comme ses deux collègues, de la capacité persua
la Parole de Dieu.

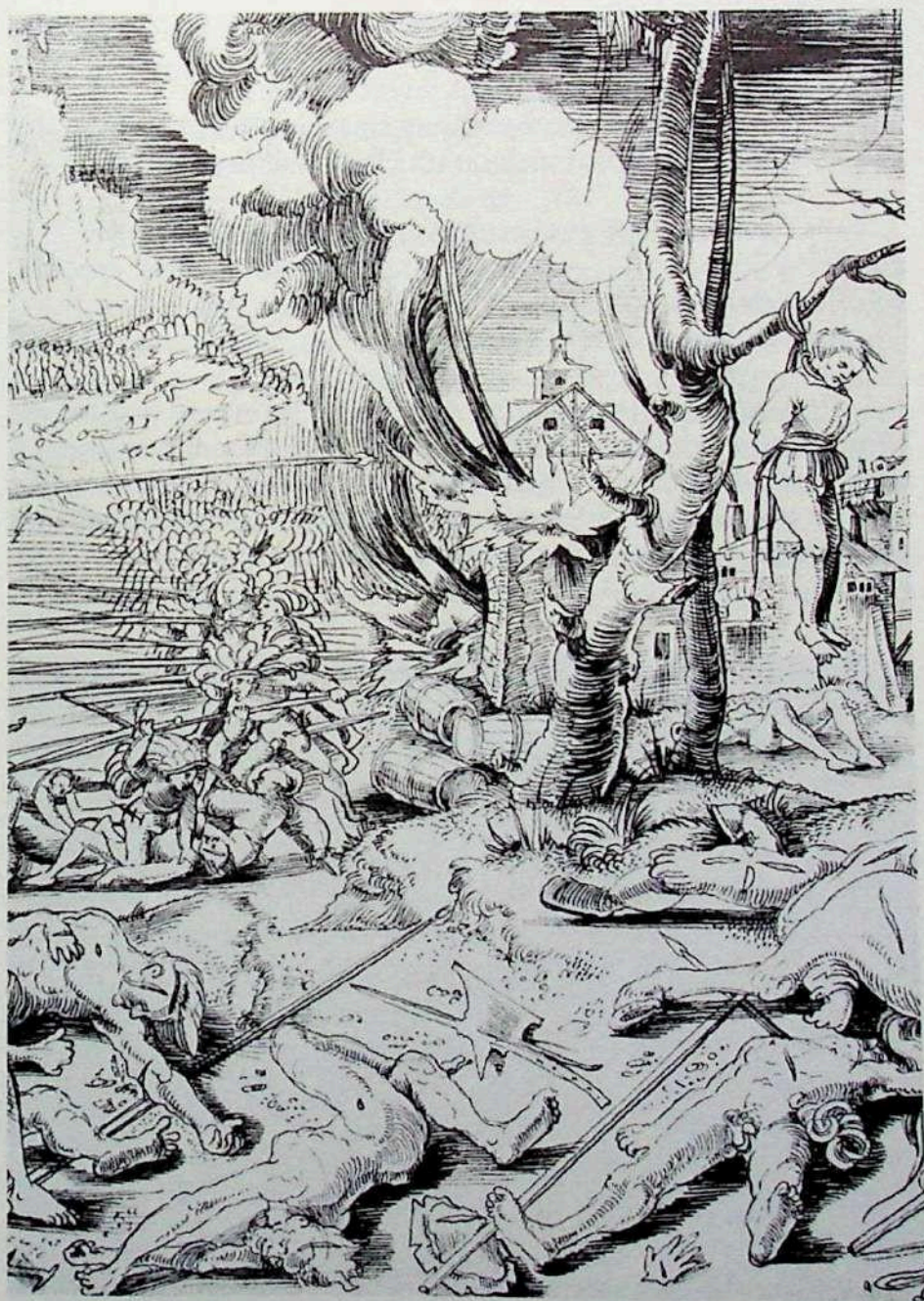
1. Nicolas Manuel

*« Niemand kann alles wi
(Nul ne peut tou*

Un témoin de son temps. Guerrier. Peintre. Éc
Homme d'État. Et pour finir, la voix des profondeurs se f
un chemin à travers le cliquetis des armes et l'admiration
foules, réformateur saisi par la Parole de Dieu.

Le guerrier

Comme des milliers de Français, de Suisses, d'Allen
il s'engage sur les champs de bataille d'Italie où tant d'ho
jeunes que la mort épouvante, animés d'une inextinguib
de vivre, pourriront sans sépulture face aux étoiles
Confédérés, en avril 1516, sept mois après leur défaite, pas
Marignan et dévisagent les cadavres de leurs camarades
sont ni enterrés, ni décomposés. Brutalement, le sort q
attend les interroge. L'horreur. Une réalité cruelle que
les danses des morts, dans leurs cortèges prograr
n'approchent que de loin. Mais que les str
d'accompagnement qui commentent l'une d'entre elles, ce
Nicolas Manuel précisément, en contraste avec tant d'att
désinvoltés, ou fières, serrent souvent de plus près :



29. Urs Graf : Champ de bataille. Cabinet des Estampes, Bâle.

« Fille, voici déjà ton heure, »
souffle la mort, la pressant dans ses bras,
« Pâles sont maintenant tes lèvres rouges ;
Ton corps et tes cheveux, ton frais visage,
Bientôt ne seront plus qu'un charroi d'immondices

O mort, qu'affreuse est ton étreinte ! »
gémît la jeune fille — deux mains, de leurs doigts cr
fouillant dans sa poitrine —
« Mon cœur de mon corps s'en va... »

Puissants ou serviteurs, riches ou pauvres, princ
l'Église ou chevaliers, tous sont logés à la même enseig
compagne redoutée les hèle d'une grimace au moment
où elle les saisit pour les entraîner dans sa maison. De se
plus longs que toutes les fuites et non sans grâce. Au s



30. Nicolas Manuel : La Danse des Morts. La veuve et la jeune fille (cit
dans le texte). Musée historique de Berne.

violon... Ainsi du pape dont elle arrache la triple tiare et qui répond :

« Ma sainteté paraît si grande sur la terre
Qu'un monde délirant devant moi se prosterne,
M'imaginant maître des cieux...
Mais me voici comme eux tous un cadavre. »

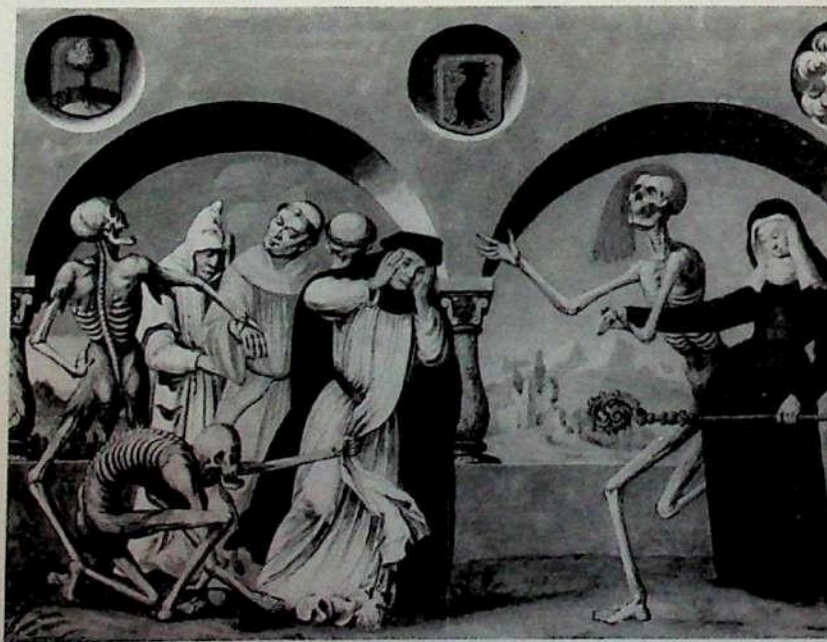
Le mendiant, si miséreux qu'il soit, n'appelle pas la mort. Il ne la sent pas comme une délivrance. Plutôt souffrir la faim ! L'astrologue, dans ses prétentions de percer l'avenir, ignore cependant son heure. Toute la hiérarchie subordonnée au pape n'est pas mieux lotie. L'indésirable amie la surprend à l'aube des plus grands honneurs. Et le chevalier teutonique, intrépide défenseur de la chrétienté, lui aussi doit s'avouer vaincu. Quant au guerrier jamais en fuite devant l'ennemi, avec quelle hâte, devant elle, s'il était possible, prendrait-il les jambes à son cou !



31. Nicolas Manuel : La Danse des Morts. Le pape et le cardinal (citation dans le texte). Musée historique de Berne.

Le peintre

Nicolas Manuel exécute sa *Danse des morts* entre 1519 sur le mur long de cent mètres du cimetière dominicains de Berne. Il sera malheureusement détruit en 1660. Toutefois, une copie à l'aquarelle, en 1649, mais consciencieuse, en aura été faite par Albrecht Kauw. On peut donc, si possible, les strophes en ayant été relevées au XVI^e siècle déjà par le maître d'école Hans Kiener, de mesurer aujourd'hui encore l'impact de ce film singulier. La splendeur des vêtements, même chez les plus humbles, fait oublier les hiérarchies et presque la mort. Une égalité fondamentale s'affirme. Et si l'adieu à beaucoup de personnages peut paraître déchirant, c'est de la société féodale du Moyen Âge plus que d'eux tous qu'on prend congé.



32. Nicolas Manuel : La Danse des Morts. Moines et abbess.

L'abbesse répond : « Lire et chanter jour et nuit
M'a rendue à peu près sourde
Et je n'en ai rien compris.
Mort, ta faux précoce est lourde ! »

Musée historique de Berne.

Reste, au ruissellement exultant des rires et des danses, cette omniprésence de la mort dont les servants, à travers la guerre, et plus encore les épidémies, quand ce n'est pas la faim, président aux pompes officielles. Les esprits en sont pleins. L'empereur Maximilien, qui meurt dans le temps où Nicolas Manuel travaille à sa *Danse des morts*, voyage toujours avec son cercueil. Tout, semble-t-il, doit rappeler sans cesse à l'homme, au cours de son passage, que son existence ici-bas, aussi brève qu'un songe, avant demain peut-être s'achèvera.

« Pensez, murmure-t-on tout bas, que humaine nature
Ce n'est fors que viande à vers. »

C'est pourquoi notre peintre, quand il fait jaillir du long mur du couvent ses personnages, se campe lui-même avec une élégance de gentilhomme tout à la fin du cortège, un squelette agenouillé derrière lui s'agrippant à son appui-main pour le retenir. Alors de sa détresse la prière monte :

« O secours-moi, Sauveur, je t'en conjure !
Le trépas m'ôte la parole... »

La peinture de Manuel marie dans ses thèmes la cruauté du supplice à la richesse, la précarité de la destinée humaine au luxe et à la beauté ; dans ses formes le graphisme germanique rigoureux — Albrecht Durer, lui aussi saisi par l'Évangile, le porte à sa perfection — a la grâce colorée et pleine de chaleur de l'Italie. L'illustrent dans sa force telle étude de vierge folle, tel athlétique guerrier, telle scène de l'Évangile ou de l'histoire de l'Église, le martyr des dix mille soldats de la Légion thébaine qu'on précipite du haut des rochers sur une forêt d'épines géantes incarnant avec le plus d'intensité l'incroyable ardeur de l'homme, ici dans la nature sauvage de la montagne, à verser le sang de ses frères. Thème qu'on retrouve dans le massacre de sainte Ursule et de ses dix mille compagnes sur le Rhin, en vue de Cologne, dans la pensée que chaque chevalier martyrisé rencontrera, dans l'au-delà, sa fiancée céleste. Mais ces images de batailles, de violences, de sang, mêlées à celles d'une piété superstitieuse en même temps que sensuelle, à

celles du sacrifice aussi, et des plus hautes vertus, choisies pour décors des paysages accidentés où le lyrisme personnel du peintre, avec bonheur, participe à la tension dramatique de la scène. Manière de faire coutumière à l'époque où les forêts, les montagnes, de châteaux, de villes fabuleuses abondent, comme le luxe, le goût des vêtements somptueux, ou encore les motifs renaissance sur des monuments gothiques caractéristiques à Berne, mais que Manuel, porté d'une sensibilité propre par son expérience de la guerre et de la civilisation plus raffinée de l'Italie, traduit pour ses compatriotes avec des accents contrastés qui ne trompent pas. Si bien qu'en contemplant telle de ses toiles on pourrait entendre la foule gronder à l'arrivée de l'or français dans la ville sur un cortège de chars de l'hôpital — ô vanité de la richesse — regard des êtres chers qui ne sont plus ! — : « Voilà nos frères de Milan ! »

L'écrivain

En 1522, après le désastre de la bataille de La Bicoque menée par les Suisses du commandant bernois Albrecht Dürer — une de ses victimes — Nicolas Manuel, son secrétaire, pose l'épée et prend la plume. Dans un ample poème, *Le poème de la source*, il cherche la source de tant de maux. Il interroge le pape, le cardinal, Tous, d'une voix, désignent le même chapeau rouge cardinal, Mathieu Schiner, évêque de Sion, recruteur infatigable autant qu'habile pour le pape et pour l'empereur. N'est-ce pas lui, à Marignan, qui pour entraîner les Suisses dans une folle action, fait courir le bruit (faux) que l'avant-garde a été attaquée ? Le poète accuse. Il met dans la bouche des veuves : « Seigneur Dieu (...) protège-nous contre cette bête féroce qui lève toujours des soudards ! Ce n'est pas vain qu'il porte un chapeau rouge. Pourrait-il le tenir autrement que dans le sang de nos pères, morts par sa faute ? Comment pourrions-nous vivre, sans une miette de pain ?.. »

Les grandes puissances jouent du pion suisse sans scrupule. Le mercenaire le comprend-il ? Sa solde améliorée demeure modeste. Dans le même temps, son capital

s'enrichit. Sans parler des magistrats qu'achètent de généreuses pensions... Qu'est-ce donc que ce grand jeu entre la France et l'Espagne, le pape et Venise, l'Empire... se demande le peuple. Souvent, il a écouté Schiner dénonçant François 1^{er} allié au Turc comme un suppôt de Satan. La figure douteuse de l'entreprenant cardinal se confond avec celle du pape guerrier Jules II, ou de son diplomate retors de successeur Léon X.

Dans une vision, le poète le distingue mort, mal reçu par saint Pierre, incapable d'entrer au Paradis avec ses fameuses clefs qui s'adaptent pourtant parfaitement à la porte de l'enfer, où sa présence soulève l'enthousiasme. Quant aux fidèles qui viennent avec des lettres d'indulgences, ils sont simplement renvoyés.

« Vous avez vécu comme des païens, dit le Seigneur ; voilà pourquoi tant de maux vous accablent. »

Le Rêve s'achève par une prière :

« Ah ! si le Tout-Puissant m'avait accepté dans sa grâce, je serais délivré du tourment d'affronter la mort (...) »

Seigneur Jésus-Christ, je t'implore, toi qui daignes nous consoler tous ! Si tu n'avais ouvert le ciel pour nous, mon affaire serait mal en point. Aide-nous, Seigneur, que nous ne voyions pas le ciel en rêve seulement, mais que tous, en chœur, nous chantions éternellement ta gloire ! (...) »

Non imprimé, ce texte, comme beaucoup d'autres, circule au lendemain de La Bicoque. Le public en subit un choc. C'est un tournant. À Berne, dans un deuil accablant — cinquante membres du Grand Conseil sont tombés — les idées nouvelles montent. Le Bavaïois Georges Brunner, dans un sermon, traite le pape d'Antichrist. Le doyen l'accuse. Le Petit Conseil, au lieu de l'envoyer devant l'évêque, confie son jugement à un tribunal de laïques. Le prédicateur, disent-ils, s'est fondé sur la Bible. Qu'il continue dans cette voie !

Il le fait. Il proclame sa foi. « Nous avons un seul Dieu, un seul évêque, Christ (...) » Les soldats que recrutait Soliman écoutent. Le pape est bien ce loup vorace de leur chair et de leur sang, leur décrit, aux yeux phosphorescents...

Nicolas Manuel écrit maintenant pour l'homme de la ville une farce : *Les mangeurs de cadavres*. Un riche est mort, la hiérarchie ecclésiastique s'en réjouit. Elle compte les pécunies qu'elle en retirera. Un peu plus d'or va ruisseler dans ses caisses déjà pleines. Car le simple chrétien est exploité. Le clergé vit dans l'opulence. Exactement comme si Jésus et ses apôtres n'avaient pas été pauvres. Pourtant, c'est aux bergers d'annoncer à leurs paysans, qu'on a annoncé sa naissance...

La défaite de Pavie, le 24 février 1525, où la témérité du roi de France coûte quatre mille hommes aux Suisses, et plus grandes encore les oreilles d'une population ulcérée. Six mois plus tard, les *Douze Articles de la paysannerie suisse* commencent à répandre leur espoir d'un changement. Dans le Seeland bernois, ceux d'Anet leur font écho. Une réforme sociale s'annonce. Nicolas Manuel, dans son *Marcus* ou *d'indulgences*, dénonce une religion faite pour les riches...

La dispute de Baden, en 1526, convoquée par la Diète de la Confédération dans des conditions de discrimination flagrantes — la prédication évangélique y est interdite et Zwingli reste à l'écart — oppose l'arrogant et habile champion de la tradition romaine et de la théologie scolastique Jean Eck, le doux réformateur de Bâle Jean Œcolampade. Le premier l'emporte dans les débats par sa faconde, le second, bien qu'enseveli sous les arguments de son adversaire, par son attitude modeste et sa vie sainte. Son comportement frappe tous les assistants. Mais, comme l'assemblée, où nul n'est autorisé à prendre des notes, sinon les secrétaires officiels, se mue en tribunal fédéral romain sous emprise étrangère — c'est pourquoi Zwingli n'est pas venu — le résultat en faveur des catholiques est négatif. Le réformateur de Zurich est excommunié et mis au ban de l'Empire, la Réforme condamnée. En un mot, on veut faire de Baden contre lui ce que cinq ans plus tôt on a fait à Worms contre Luther. Mais la Suisse n'est pas l'Allemagne. Depuis



33. Nicolas Manuel : Vierge folle. Cabinet des Estampes, Bâle.

guerre de Souabe contre Maximilien, les Confédérés vainqueurs, ne se considèrent plus comme membre de l'Empire. L'alignement sur la politique de Charles-Cinq auquel se rangent les cantons catholiques constitue donc un retour en arrière, voire une trahison. Toutefois, comme les décisions de la Diète ne sont contraignantes que prises à l'unanimité, les cantons souverains continuent de s'estimer en droit d'agir en matière de religion comme bon leur semble. Ceux qui inclinent à la Réforme ne l'abandonnent pas. Mais n'en sentent pas moins le raidissement des partisans de l'ancienne foi.

Nicolas Manuel, dans son souci de la cause évangélique, met à profit les six mois qu'on prend pour adopter la résolution finale de Baden pour écrire une chanson où il se moque des soi-disant vainqueurs qui n'osent — semble-t-il — publier les actes de leur victoire. Ainsi le débat, lancé dans l'assemblée, permet-il d'aborder publiquement les problèmes religieux de l'heure : la sainte-cène, le mariage des prêtres, la vie monastique... Un dialogue, *Bärbeli*, met en scène une mère pour épargner à sa fille la tâche ingrate d'élever non seulement d'enfants, la destine au couvent. La demoiselle, toute jeune, n'entend pas être régentée. Elle achète le Nouveau Testament, un étudiant, le lit avec passion, éblouit sa famille par ses connaissances, réduit trois moines au silence dans une controverse, terrasse un prêtre à coups de citations bibliques, convertit un savant docteur. Le poème, de mille quatre-vingt vers, connaît huit éditions successives. Le public s'en délasse. Avec l'auteur, il admet volontiers que les monastères sont de véritables îlots de parasitisme et que la société nouvelle, rompant avec la division traditionnelle des activités entre la guerre (la noblesse), la prière (le clergé) et le travail (le tiers-état), pourrait honorer un principe formulé par l'apôtre Paul dans sa seconde épitre aux Thessaloniens (3.10) : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, il ne doit pas non plus manger ». *Bärbeli*, partant de l'existence la plus quotidienne, fait l'éloge de la maternité et du labeur de la femme en faveur des siens. Elle parle avec hardiesse et douceur à la fois, abandonnant la violence du curé...



34. Nicolas Manuel : Christophe. Les saints ne peuvent porter Jésus-Christ.
Cabinet des Estampes, Bâle.

À Berne, tandis que de tels libelles circulent, la lutte plus âpre entre l'aristocratie conservatrice et le courant démocratique qui pousse à la Réforme et finit par l'empire. Une nouvelle dispute, pour effacer celle de Baden, où Luther trop habilement réussi à faire passer Luther et Zwingli ennemis, est convoquée dans la cité de l'Ours. Ouverte le 6 janvier 1528 par Vadian, de Saint-Gall, en présence de Zwingli, d'Æcolampade, des réformateurs de Strasbourg et Capiton, de Blarer de Constance, de Farel, et de plus de centaines d'ecclésiastiques, les évêques invités s'étant tous refusés, elle est présidée par Nicolas Manuel qui vient de publier un nouveau pamphlet, *La maladie de la messe*, où la messe voit se mourir en dépit des soins les plus éclairés. Pour le voyage curatif de Baden a été vain. Le Dr Eck, appelé à chevet, s'est révélé impuissant. Quant à aller chercher dans l'armoire du saint sacrement ? il n'y est pas ; il est ressuscité. Et à quoi bon les luminaires qu'on allume dans les églises pour attester sa présence ! Auprès du Seigneur lui-même règne une lumière éternelle.

Dix thèses, préparées par Berchtold Haller et Franz I, sont défendues avec brio par Zwingli et ses collègues au cours de quatre semaines de débats. La victoire acquise par le réformateur de Zurich, sous bonne escorte, s'en retourne à lui. Car sa vie de mis au ban de l'Empire est en danger. Pour l'aller, il a failli être tué par un coup de feu.

La Dispute n'est pas finie que le peintre lance dans le public son *Testament de la messe*. La mourante, enfin lue, demande à être enterrée sous les yeux de tous les prêtres : faut-il pas, dit-elle, « que leurs larmes arrosent sans cesse sa tombe » ? Au Dr Eck, elle lègue l'huile des lampes pour qu'il s'en badigeonne la gorge. Principale coupable, elle se dévoue prête à mourir avec tous les fruits qu'elle a portés pour qu'ils soient plantés l'honneur de Dieu et l'utilité commune.

Le 26 janvier, Berchtold Haller prononce son discours final. Le 27, ordre est donné de dépouiller les églises de leurs images dans les huit jours. Le 2 février, les citoyens pri-

serment. Le 7 enfin, l'Édit de Réformation proclame les dix thèses et rejette le joug épiscopal. En une semaine, le changement est prodigieux. Un édifice millénaire s'écroule.

L'homme d'État

Porté au Petit Conseil, Nicolas Manuel, de l'équipe dirigeante désormais, consacre toutes ses forces à la consolidation de la Réforme. Il pacifie l'Oberland révolté, représente la République à Bâle, à Zurich, à Saint-Gall, à Strasbourg..., s'occupe des hôpitaux, de l'assistance publique, d'une nouvelle législation matrimoniale, des problèmes épineux du service mercenaire. Son activité est débordante. Rien de ce qui concerne l'État ne lui est étranger. Aussi peut-on bien penser que son séjour aux bains de Baden, en août 1529, est dû à un surcroît de travail. Sa santé est chancelante. Mais cela ne l'empêche pas, tant sa confiance est forte, de lire ses écrits à ses compagnons de cure et d'évangéliser les moines de Wettingen.

Au cours de cette période, plus brève qu'on ne pouvait le penser, la politique de paix de Manuel, face aux poussées belliqueuses qui menacent partout, peut sembler discutable. Il est vrai que le peuple bernois, pas plus que ses dirigeants, ne sont à ce moment-là prêts à une guerre religieuse. C'est pourquoi la déconcertante autant qu'admirable « soupe au lait de Kappel »¹⁰, résolution pacifique d'un dangereux face à face des troupes protestantes et catholiques, est particulièrement bien ressentie dans leur camp.

Cette joie, malheureusement, ne dure pas. L'arbitrage de Glaris n'est qu'une fausse paix. On ne respecte, du côté de l'ancienne foi, ni la libre prédication de l'Évangile dans les bailliages communs, ni la rupture de l'alliance autrichienne. Une telle attitude ne justifierait-elle pas une intervention

¹⁰ Les troupes des cantons montagnards ayant posé sur la frontière une cuve pleine de lait, protestants et catholiques y trempèrent ensemble le pain apporté par les Zurichois.

militaire résolue ? Berne y répugne. Zurich, divisée, acquiesce contre l'avis de Zwingli, au blocus économique proposé par l'alliée. C'est alors que le réformateur prophétise, le dimanche de Pentecôte 1531, au Grossmünster :

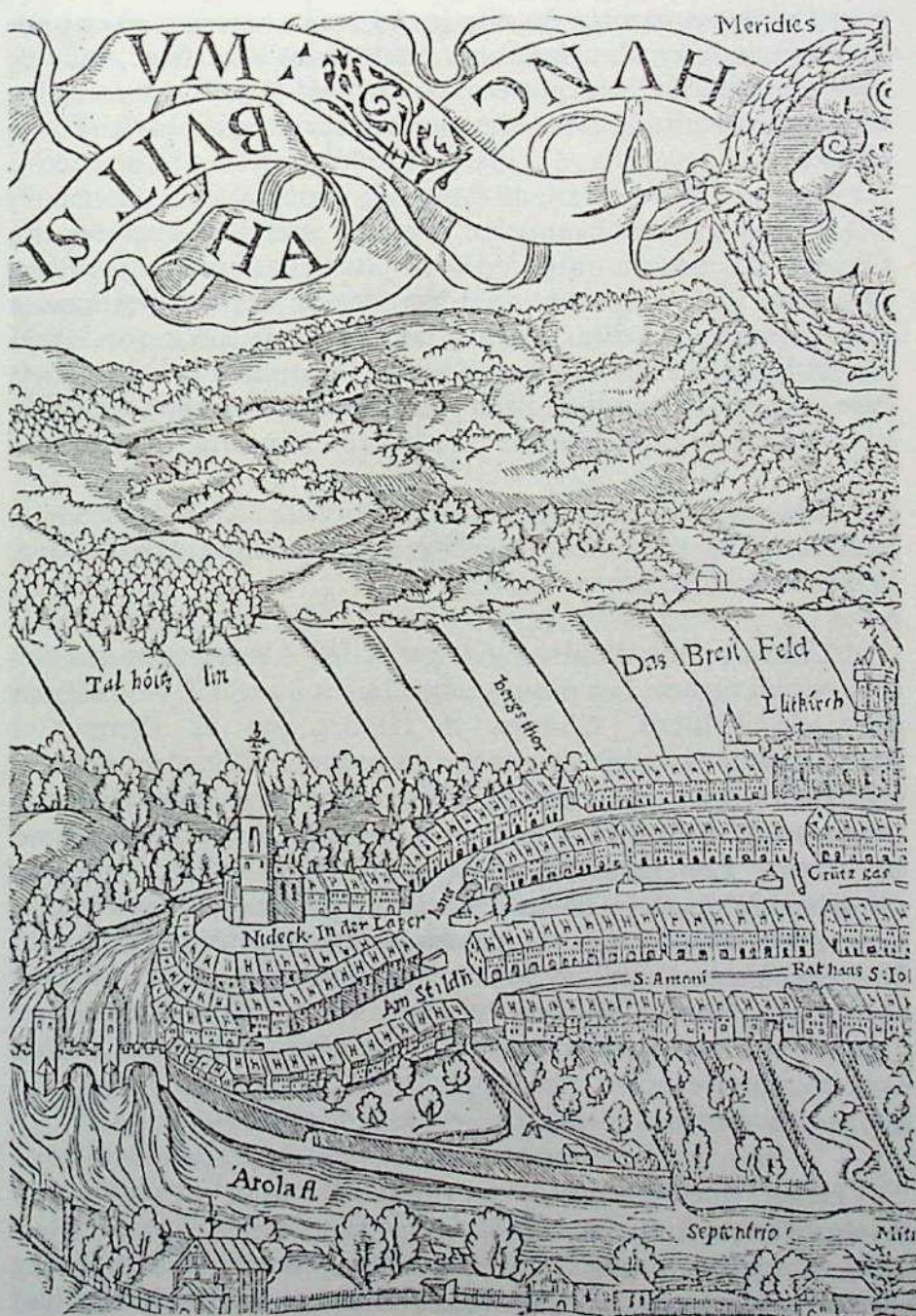
« Zürichois, vous coupez les vivres aux cinq cantons comme à des malfaiteurs ; vous devez donc aussi frapper, et ne pas affamer des innocents ; mais restez tranquillement assis à vos places (...) En bloquant vos adversaires, vous les obligez à vous punir. Ce qui manquera pas d'arriver. »

Le prédicateur avait vu juste. Le 11 octobre, au moment où d'une armée rapidement rassemblée et dix fois inférieure en nombre à son ennemie, il tombera lui-même avec les siens, il mourra courageusement. Quant à Nicolas Manuel, qui avait assisté à la personne, deux ans auparavant, le 24 juin 1529, à la signature de la paix mensongère de Kappel, il n'aura pas le temps de constater les résultats désastreux — plus ou moins imprévisibles — de sa politique. La mort l'atteindra entre les 29 avril 1530.

Non sans toutefois lui laisser le temps de murmurer à lui-même ce qui pourrait être sa confession dernière :

« Je ne parle pas pour me justifier. Un seul — Dieu — pardonne — le peut. Grâce à lui, je regarde mon passé l'année dernière en paix. »

Ma famille a ses titres de gloire : mon grand-père maternel fut secrétaire de la ville de Berne pendant plus de quarante ans. Septante-cinq volumes des registres du Conseil sont de sa main. Quarante fois il fut député à la Diète, trois fois ambassadeur auprès du pape, à Rome, et deux fois auprès de l'empereur Maximilien ; remarié à plus de quatre-vingts ans, il fut encore été comblé de deux enfants. Mon père fut marchand d'épices, d'une famille piémontaise, et le père de ma femme bailli et membre du Petit Conseil.



35. Berne. Document BPU.

J'ai donc, comme on dit, de qui tenir ; mais je ne veux y attacher trop d'importance. Je pourrais être fier ; mais ce serait vanité bien mal placée. Car ce que j'ai, je l'ai reçu. Je demanderai plutôt si de ces dons généreux j'ai su faire usage.

Comme mon beau-père, j'ai été bailli et membre du Conseil. Comme mon grand-père plusieurs fois ambassadeur. De plus, j'ai été banneret, l'un des capitaines des quatre quartiers de la ville. J'avais en mains la politique de la République. J'étais juge au tribunal. Je commandais la marine. Non pas seul toutefois : car nous n'avons jamais voulu un gouvernement d'une coterie : nous avons consulté le peuple.

J'ai cherché la vérité dans la peinture. Dans la bataille. Mais la vérité, c'est aussi la réalité. C'est aussi la guerre, la souffrance, la mort.

Comme tant d'autres, j'ai passé les Alpes au milieu des troupes en armes. Les piques scintillaient au soleil. Nous étions sûrs de vaincre. Charles de Bourgogne et l'empereur Maximilien, les plus puissants monarques d'Europe, avaient été battus par nos pères. J'allais me mesurer avec eux. Mais les lansquenets ! Nous crevions tous d'envie de danser avec eux sur un terrain égal. Mais là n'était pas ton plan. Tu t'entourais comme blaireaux et marmottes derrière tes retranchements pour nous recevoir à coups de canon. Ça t'a plutôt mal réussi à Novare. Nous avons sauté sur tes canons pour les tourner contre toi. Ce fut un beau carnage. Nous sommes rentrés vainqueurs. Non sans avoir laissé beaucoup des nôtres... avec tout notre butin, nos trophées, et avec cet ours que nous avons mis dans nos fossés...

Hélas ! que ne nous sommes-nous arrêtés là ! Les soldats du roi de France, nous les avons taillés en pièces à Novare. Et dans le même temps, le vaincu nous faisait plus de mal que de blessure avec son or. Que de malheureuses expéditions ont suivi ! Que de corps étendus sur la plaine, sans sépulture, et de sang et de larmes à Marignan, et à cette déplorable bataille de...

de La Bicoque où l'imprévoyance des Français que nous servions, la rouerie des Italiens, et la furieuse impatience de nos soldats nous firent courir à la mort. Combien d'entre nous mordirent la poussière dans cette charge folle que tout déconseillait : 3000 ? 4000 ?... Nous nous étions rongés dans l'inaction, sous la pluie, des jours et des jours. Le lansquenet s'esquivait. Il fallait se battre ou rentrer chez soi, désertier. On se jeta, non sur les canons, trop bien retranchés, mais sur la mitraille. Les chefs aussi tombèrent. Ce n'était plus comme à Novare ou à Marignan : ils devaient marcher avec nous, nous entraîner. Albrecht vom Stein, le mien, ne revint pas. J'étais son secrétaire. Ses héritiers me feront attendre mon dû des années.

La revanche ? Le lansquenet se terrait dans son trou. Les Alpes neigeuses nous appelaient. L'honneur sauf, et l'amertume au cœur, nous prîmes le chemin du retour. Humblement, j'écrivis à Berne pour solliciter un emploi. Je ne voulais plus servir les princes. Je voulais servir ma cité, mon peuple.

C'est alors que je devins bailli. Mes deux enfants — trois autres devaient venir — auraient du pain. Je serais à l'abri du besoin. Je pourrais réfléchir et m'exprimer. Écrire. Car un vent nouveau soufflait. L'Europe se penchait sur ses sources et voyait son visage plus beau. La Rome antique ressuscitait. L'architecture de nos cités semblait barbare. L'Italie trouvait des formes plus équilibrées, plus douces. Sa peinture chantait la joie païenne de vivre. L'homme triomphait. Il fallait chanter sa gloire.

À quoi bon ! Le peuple y gagnait-il quelque chose ? Il demeurerait esclave, écrasé par les princes et par l'Église.

Il y avait moins de dix ans qu'Érasme de Rotterdam avait publié son Nouveau Testament grec. Une autre source allait jaillir, fraîche, abondante. De la Bible retrouvée, traduite, répandue, un chant allait monter, promesse d'un matin nouveau...

J'ai entendu ce chant. J'ai vu mon peuple libre. Alors j'ai pris la plume. J'ai lancé sur le marché quelques caricatures bien dessinées que chacun a pu reconnaître : le prêtre qui s'enrichit sur le dos de ses fidèles ; le pape guerrier ; le vendeur d'indulgences ; tous en quête d'argent ! Et en face d'eux, Christ, le pauvre, qui donne sa vie. Le peuple devait choisir entre eux : qui voulait-il pour maître ?...

Pour moi, je découvrais enfin la vérité. Je devais consacrer le reste de ma vie. J'eus l'honneur de présider une dispute de religion où notre conviction s'imposa. Un changement ! Dans les églises, plus d'images ! La simplicité de la parole que chacun comprend parce qu'elle est dite dans la langue de tous les jours. Plus de prêtre aux habits magnifiques. Des pasteurs simplement vêtus.

J'avais travaillé pour que les églises soient belles. Des chœurs, sur les volets des retables, des saints, des maris trônaient. Tout cela, désormais, devait être ôté. Je ne regrettais pas. Mon œuvre n'était pas mon idole. Car j'avais appris que l'image de Dieu, on la porte en soi, dans son cœur.

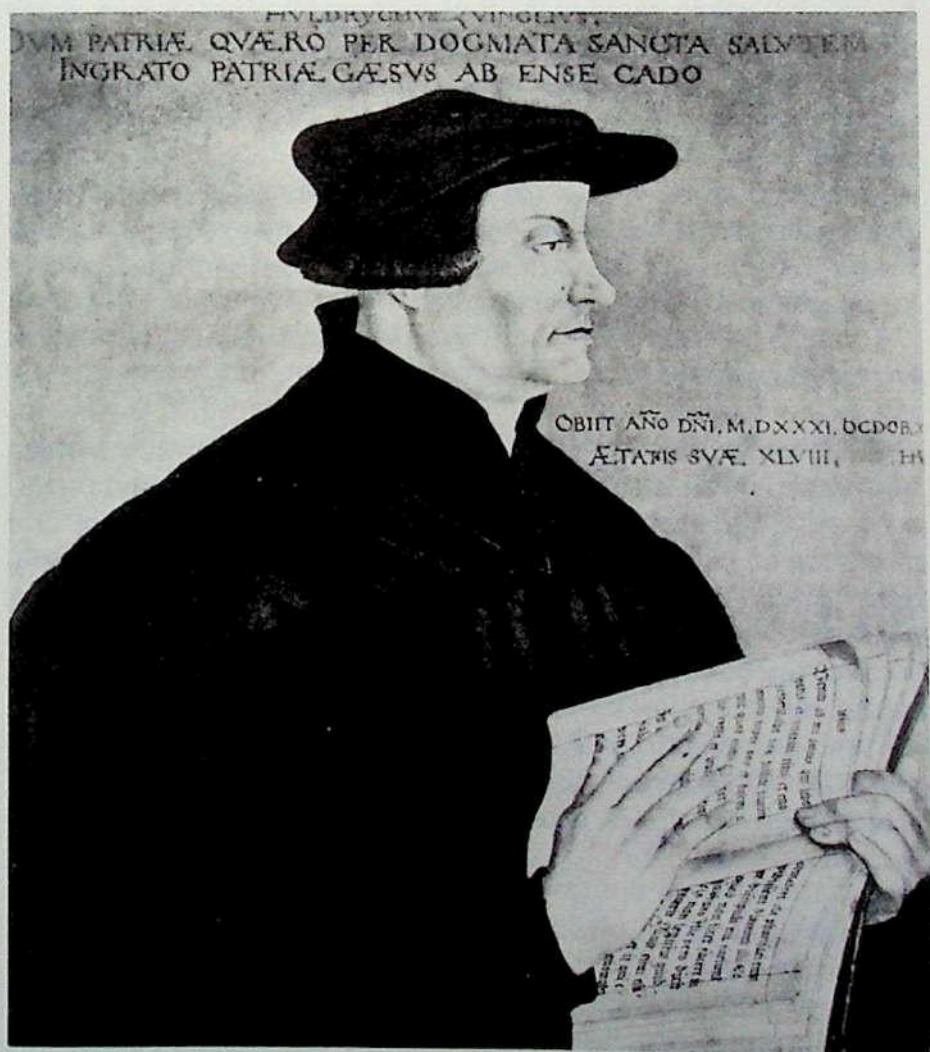
*

2. Zwingli

Louange face à la

« La tempête ne me fait pas peur ; j'y suis habitué ; merci, je suis sur un rocher qui ne chancelle pas et ne laissera pas emporter par le vent. »

L'homme qui témoigne d'une telle assurance, Huldrych Zwingli, a pourtant connu un destin tumultueux. Mort à 47 ans sur le champ de bataille, victime de l'imprévoyance de la cité qu'il avait appelée au renouveau de la foi, il sera sa vie durant le héraut de la Parole, le prophète d'un engagement chrétien lucide et courageux, le prédicateur de la liberté.



36. Zwingli. Bibliothèque centrale de Zurich.

Le message de la Réforme

Pour lui, homme pécheur et faillible, ce ne sont pas nos vertus qui nous sauvent ; c'est la pure grâce de Dieu. Ce ne sont pas nos mérites qui nous assurent la vie éternelle ; c'est la miséricorde jour après jour renouvelée. Ce ne sont pas nos œuvres, qu'elles soient de piété (prières, participation à la vie de la communauté, pèlerinages...) ou de charité (donner, faire des biens, de notre temps, de nous-même...) qui fondent notre assurance ; c'est le pardon gratuit du Seigneur tout-puissant. C'est Jésus-Christ son Fils, qui nous libère de notre passé, et qui nous permet de recommencer à neuf ; de telle sorte que désormais, selon l'apôtre Pierre, nous sommes une « race élue », une « nation sainte » ; tous appelés à être prêtres en Jésus, puisque Jésus, notre seul grand-prêtre, est l'unique médiateur entre Dieu et nous, le seul intermédiaire qui fonde le fondement de notre liberté.

Un intérêt passionné

Le temps est aux découvertes : celle du Nouveau Monde, celle du pourvoyeur d'or et de connaissances, celle de terres nouvelles, ouvertes à l'aventure, à la curiosité, celle d'une Antiquité jusque-là plus figée et morte, mais vive, dynamique et joyeuse. C'est une rénovation de l'art et de la science, et qui se réveille et se dépoussièrent, non seulement les textes des auteurs anciens, mais qu'elle retrouve dans sa fraîcheur originelle, mais le même Dieu, la Bible. Et l'on entend monter de partout, comme un chœur plein d'espérance, cette exclamation du chevalier Ulrich von Hutten : « Quel plaisir de vivre ! Les études fleurissent, les esprits s'éveillent, la barbarie prend fin, le chemin de l'exil !... »

Huldrych Zwingli, pour ses parents, est un cadet de la région du Nouvel-An. Il naît en effet le 1^{er} janvier 1484, le troisième enfant d'une nombreuse famille qui en comptera onze. « Je suis un Wildhaus, le village le plus élevé du Haut-Toggenbourg », dit-il, « je suis paysan, dira-t-il souvent, et je le suis totalement. » C'est un vrai. Rude et fin à la fois, un terrien au langage simple, c'est

dru. La Bible qu'il traduira en alémanique, la langue de son peuple, rugueuse et rocailleuse, a quelque chose de savoureux, de fort. Elle va droit au cœur du montagnard qui y sent comme la fraîcheur de l'alpe. Elle lui parle avec ses mots, ceux de la vie de tous les jours.

À six ans, il se rend déjà à Weesen, chez un oncle, pour y commencer ses études. À dix ans, on l'envoie à l'école Saint-Théodore de Bâle, où il se familiarise avec la dialectique et le latin. À douze, il est à Berne. Précocement, il se montre extraordinairement doué pour la musique et joue du luth, de la harpe, de la viole, de la flûte, du tympanon, du cor. Puis il passe à Vienne, à l'Université, où le puissant courant de l'humanisme l'entraîne. En 1502, il rentre à Bâle et y devient bachelier et maître ès arts. Au cours de sa dernière année d'études, en 1505, il a pour maître Thomas Wytttenbach. Rencontre décisive : les leçons de cet humaniste chrétien, et singulièrement son cours sur l'épître aux Romains, orientent le jeune homme sur une nouvelle voie : les Pères de l'Église, la théologie, la Bible. Surtout, l'idée que le prix du pardon des péchés est payé par la seule mort du Christ est jetée dans son âme.

Humaniste et patriote

Prêtre, nommé à Glaris, il remplit consciencieusement son ministère. Au rez-de-chaussée de son presbytère, il reçoit ses paroissiens. Au premier étage, il écoute le frémissement de vie nouvelle qui traverse l'Europe et se penche, émerveillé, sur les textes anciens. Il prépare aussi, bon maître, des jeunes gens qui se destinent à l'Université.

Zwingli, toutefois, n'est pas qu'homme de cabinet. La vie publique le happe. Aumônier des troupes glaronnaises, il les suit, quand sonne l'heure des guerres d'Italie, sur les champs de bataille de Novare, de Marignan. Il mesure alors la sottise, pour son pays, de ces entreprises guerrières à l'étranger. Car si elles ramènent de l'or dans les campagnes dont les cultures, souvent, sont délaissées, combien d'hommes n'en reviennent pas ? Et

quelle corruption, quel luxe, quelle débauche et quelle en découlent ! Zwingli s'engage. Il dit non au profit im qui compromet l'avenir et se paie avec le sang de ses frèr

Cette courageuse prise de position lui coûte sa Quelque temps, il réside à Einsiedeln, se plonge dans l'é l'humanisme, rencontre Érasme... Fin 1518, il est r prédicateur de l'église principale de Zurich, ville, al 7000 habitants. Il décide d'y enseigner la Bible, et elle L'été suivant, une épreuve décisive le forge pour cette m

Bains et peste

Éprouvé dans sa santé, Zwingli se rend pour se re Pfäffers, siège d'un très ancien couvent, qui domine les de la Tamina, où jaillissent des eaux thermales. À cette é les installations sont plus que rudimentaires. Le r



37. Zurich. Document BPU.

attaché à une corde, est tout simplement plongé, du haut d'un rocher, dans la rivière.

Tandis qu'il s'adonne à cette cure, il apprend soudain que la peste, qui ravage le pays, vient d'atteindre Zurich. Sans retard, conformément aux devoirs de sa charge, il rejoint son poste et visite ses paroissiens pour leur apporter le réconfort, la consolation dont ils ont besoin. La mort fauche sans répit, d'un geste immense. Le tiers de la population, peut-être la moitié, passe de vie à trépas. En septembre, Zwingli, qui s'est dépensé sans compter, s'alite à son tour. La mort rôde dans sa chambre. Alors il prie :

« À l'aide, Seigneur, à l'aide,
Dans cette détresse !
La mort, je crois,
Est à la porte.
Tiens-toi là pour moi, Christ,
Toi qui l'as vaincue !
Je crie à toi.
Arrache, si c'est ta volonté,
Cette flèche
Qui me blesse !
Qui ne me laisse
Ni repos, ni répit (pas une heure) !
Si tu me veux mort tout de suite
Au milieu de mes jours,
Ma volonté suivra la tienne.
Fais de moi, ton argile, ce que tu veux... »

L'état du fidèle pasteur ne s'améliore pas. Cerné par un adversaire impitoyable, il continue, dans sa faiblesse, d'implorer son défenseur :

« Console, Seigneur, console !
Le mal fait rage.
La douleur et l'angoisse me saisissent,
Corps et âme.
Fais descendre sur moi

Quelque consolation
Par ta grâce
Qui certainement délivre
Quiconque met en toi
Son espérance,
Tout le désir de son cœur
Indifférent aux profits comme aux dommages
Du temps.
Maintenant, c'est fini.
Ma langue s'attache à mon palais.
Mes sens se dessèchent.
Je ne suis pas fort
À faire résistance,
Courageusement
À la main criminelle du Diable.
Mène donc mon effort toi-même,
Que je demeure sans cesse auprès de toi,
Tandis qu'il se déchaîne. »

Le Seigneur intervient. Il rétablit son serviteur. U
de louange monte sous sa plume :

« Guéri, Seigneur, guéri !
Déjà, de là-bas, je reviens.
Il te plaît que l'étincelle du péché
Plus ne me brûle sur cette terre.
Aussi ma bouche sans cesse
Publiera-t-elle ta louange,
Plus que jamais,
Et quand bien même je doive un jour
Payer à la mort son tribut,
Dans de plus grandes angoisses peut-être,
Je veux, Seigneur, quoi qu'il arrive,
Une clarté céleste dans les yeux,
Tout affronter sur mon chemin avec ton aide,
Puisque sans elle rien ne s'accomplit. »

Réformateur

La fin du poème constitue tout un programme. Désormais, Zwingli voit sur son chemin une clarté nouvelle. La Parole de Dieu qu'il continue de prêcher l'entraîne. Il monte en chaire presque chaque jour pour expliquer le Nouveau Testament (Matthieu, les Actes des Apôtres, les épîtres...), et l'Évangile est lu, honoré, vécu. Alors les mentalités peu à peu changent et l'Église change aussi, et la société... C'est la naissance d'une cité nouvelle, d'une ville réformée dans sa foi, dans ses institutions, dans ses mœurs.

Zwingli, dans son souci constant du salut de chacun de ses compatriotes, se dit toujours à nouveau : « Que dois-je faire pour que mon peuple soit sauvé ? » C'est pourquoi ce qu'il réclame jusqu'à la fin, jusqu'à la mort, c'est la libre prédication de l'Évangile dans tout le pays. Et le peuple jugera. Car, comme le dit le grand apôtre : « Comment croiront-ils en celui dont ils n'ont pas entendu parler ? » (Romains 10.14)

Le réformateur prêche, et réclame pour cette Parole divine la liberté.

Il donnera sa vie pour elle.

« Lorsque nous recevons une lettre d'un ami très cher, écrivait-il, nous la portons toujours sur nous et nous la montrons à tout le monde... Pourquoi n'agirions-nous pas ainsi avec l'Écriture sainte ? Elle nous vient du Père céleste qui nous l'a envoyée du ciel par son Fils. »

3. Joachim de Watt

Quand des laïques font la réforme

Né la même année que Zwingli, en 1484, mort vingt ans plus tard, en 1551, Joachim de Watt, dit Vadian, d'une famille

IOACHIM VADIAN,
SAINCT GAL EN SVISSE, ET C
SVL DE LA MESME VILLE.



38. Vadian. Document BPU.

bourgeoise de Saint-Gall dès le XIV^e siècle, sera le grand homme de sa cité. Écolier à Vienne dès 1501 et maître ès arts en 1508 après avoir été temporairement instituteur à Villach pour fuir la peste et montrer qu'il est capable de gagner sa vie, il entre en médecine en 1512, est couronné poète lauréat en 1514, à Linz, par l'empereur Maximilien, professe la poétique à l'université et, en 1516, pour un semestre, en devient le recteur. Elle compte alors 6000 étudiants.

Docteur le 15 novembre 1517, savant humaniste fort attaché à son pays bien que depuis bientôt dix-sept ans sur les bords du Danube, il décide soudain, en juin 1518, mais sans liquider ses affaires à Vienne, de rentrer à Saint-Gall. La ville l'accueille à bras ouverts, l'exempte d'impôts, et lui alloue 50 florins de traitement sans autre obligation, semble-t-il — mais peut-être parle-t-on à demi-mot ? — que de remplir son devoir de citoyen.

Un vent nouveau sur la science

Ce voyage, Vadian l'a fait avec un de ses élèves, Conrad Grebel, de Zurich, futur anabaptiste dont il épousera la sœur à Wädenswil, le 18 août 1519, dans la chapelle du château.

Dès son retour, et avant même que le Conseil ne lui fasse part de ses faveurs, il se rend à Lucerne, en quête de relations « humanistes » à travers la Suisse, et visite en compagnie d'Oswald Myconius, dès ce jour son ami, le lac du Pilate entouré de roseaux, de rochers, de forêts, et d'un noir luisant comme un feu souterrain. Une légende soutenant que si l'on touchait l'eau une catastrophe en résultait travaille si fort le berger qui les conduit qu'ils se rendent à ses supplications et se contentent de contempler.

La géographie passionnait Vadian. Il avait publié, encore à Vienne, ses notes et remarques sur *Pomponius Mela*, géographe du premier siècle, et il en assortira la seconde édition des récits de son excursion au Pilate et d'une visite à une mine de sel de la région de Cracovie, témoignant par là d'un état d'esprit qui

se distance de l'humanisme pour rejoindre la science n
par le biais de l'observation directe de la nature sans ré
aux Anciens.

Certes, ce vent nouveau, cette curiosité devant l'œ
Dieu, insatiable, mais respectueuse, se révèle encore
L'univers demeure mystérieux et toutes puissantes ses
Face à la peste par exemple, la médecine capitule. Or
quand elle éclate à Saint-Gall, en 1519, au moment du
de Vadian, et que le jeune docteur, qui relève de r
attend la fin du fléau pour rentrer dans la cité. N
scrupules. Tout à son honneur d'ailleurs. Car il song
compatriotes. Et il faut bien dire que le médecin,
époque, qui n'a d'autres moyens d'intervention que d'is
pestiférés et d'envoyer à l'extérieur les bien-portan
même pas tenu, contrairement à ce qu'on exi
conducteurs spirituels, d'y rester lui-même. On con
dans ces conditions, que le jeune marié, dont on espér
quelque service, ne se soit pas décidé de rentrer a
printemps de 1520, quelque six mois avant la mort de s
Il en ira autrement quand, nommé conseiller con
dernier, puis bourgmestre, il sera le médecin officiel de
Jamais, quelle que soit alors la gravité d'une épidémie,
quittera. Même quand il prend la précaution de m
sécurité les siens.

Un vent joyeux sur l'Église

Après une réflexion prolongée, tant à Wädensv
Saint-Gall, Vadian ajoute à la liberté du savant c
chrétien. Il a collaboré, à la demande de son ami Myc
la réédition du panégyrique composé par Glarean à la g
la Suisse grande puissance une dizaine d'années aup
Un humanisme national va-t-il naître?... Cette loua
pays des guerriers qu'ont visité les muses ne dure que l
d'un rêve. Les idées de Luther traversent l'Europe.
prêche à Zurich. Vadian lit les grands textes de l
réformateur de Wittenberg. Il examine ses raisons
compare à celles de ses adversaires. Il en juge dans un e

recherche qui veut l'homme dans un rapport juste avec Dieu et avec la nature. Déjà il a critiqué les superstitions et la manie de certains auteurs de ne citer que les scolastiques à l'exclusion des Pères de l'Église ou d'Érasme. Aussi loue-t-il Zwingli de prêcher la voie du salut par la seule Parole de Dieu. Car ce qui est vrai, dans la perspective humaniste, pour la langue, pour la poésie, pour l'histoire, pour la science, est vrai aussi pour la foi, enchâssée par l'Église dans les ornements trompeurs de sa tradition. Il faut, tout en posant l'orgueil du savant qui se coupe du peuple par sa prétention au monopole du savoir et son aristocratie, garder du mouvement prodigieux des esprits la soif de découverte, de vérité, qui permet tous les espoirs.

Vadian, longtemps, s'enferme dans son débat intérieur. Mais en même temps qu'il se dégage d'un humanisme sclérosé ou patriotique, une conviction nouvelle, joyeuse, pas à pas s'assure dans son cœur. Il écrit. Des masses de notes. Non pour le public. Mais pour lui-même. Pour qu'il puisse se décider. Et il voit que Luther a raison, que le pape a tort, et que l'Église de Rome, loin d'être infaillible, a besoin d'être renouvelée, transformée. Profondément.

Un vent de réforme sur la cité

Saint-Gall, ville d'Empire libérée du couvent qu'elle garde dans ses murs et qui demeure seigneur temporel des villages voisins, se pose en face de lui comme une autorité rivale. Toute controverse entre les deux pouvoirs, dans un cadre si restreint, ne peut devenir que conflit.

Vadian en est conscient. Mais pour lui, le couvent incarne tout ce qui doit faire place à un édifice spirituel nouveau. Il n'hésite donc pas.

À l'automne de 1522, il assiste à un colloque de prêtres dont les opinions, quant à la prédication de l'Évangile, se révèlent diverses. Il ne prend pas la parole. Mais peu après, à propos du Symbole des Apôtres, il se met à écrire. Ce texte vénérable est-il la vérité ? Dans toutes ses parties ? Même dans la fameuse déclaration : « Il est descendu aux enfers » ?



39. Saint-Gall. Document BPU.

Toute confession de foi, affirme Vadian, doit être sur la Parole de Dieu. Article après article, il démontre paisiblement, les Pères de l'Église à l'appui, et fort à l'appui le sujet grâce à sa science de philologue, que le *Symbolum* entier est fidèle à la Bible. Il n'attaque ni n'inquiète. Il rassure, console, affermir. Mais un principe est le principe réformateur par excellence : l'autorité des Écritures.

Le 10 janvier 1523, sa conviction désormais bien établie inaugure un cours de plusieurs semaines sur les Actes des Apôtres, en latin, pour un cercle restreint d'ecclésiastiques et de gens cultivés. Médecin, il ne se juge pas responsable du corps seulement, mais aussi des âmes. On le compare à l'Évangéliste. On savourera ses explications qu'une perspective géographique et historique, ainsi que la connaissance de commentaires anciens et de précieuses notes d'Érasme merveilleusement fouillées. Il ne prêche pas. Il enseigne.

faire comprendre la Bible. Et devant les yeux l'image d'une Église qui se construit, libérée des contraintes des hommes, il entend qu'on y lise avec lui, chapitre après chapitre, la véritable Parole de Dieu. Désormais, « la simple et humble foi en Jésus-Christ suffit au salut », et c'est le Saint-Esprit qui la dispense. L'Esprit, qui est liberté. L'homme est habilité à explorer le monde, sans restriction. Mais tout, tant l'univers que la faculté d'investigation qui en mesure l'infini, est contenu dans la main de Dieu.

Ainsi la cité commence-t-elle sa Réforme. Vadian, l'un des président de la Dispute de Zurich, la seconde, qui consacre le triomphe de Zwingli, du 26 au 28 octobre 1523, pousse le Conseil à une décision ferme. Le 4 avril 1524, les prêtres de l'église de Saint-Laurent reçoivent l'ordre de prêcher selon l'Évangile. Un étudiant frais émoulu de Wittenberg en a déjà montré l'exemple, Jean Kessler. Ayant ouvert une boutique de sellier, il y explique la Bible au peuple. Une foule de plus en plus dense s'y presse. Le mouvement est en marche...

Trois ans plus tard, la cène est célébrée sous les deux espèces et la messe abolie. Alors l'heure du couvent sonne. Le 23 février 1529, l'abbatiale est purifiée de ses images. Le 7 mars, le premier culte évangélique s'y tient devant 4000 fidèles. La ville achète pour 11 000 florins les bâtiments conventuels. L'abbé va-t-il céder la place et le pur Évangile se substituer à la superstition ? La première guerre de Kappel, celle de la trompeuse soupe au lait, permet d'abord de le supposer. Mais la seconde, dans laquelle Zwingli trouve la mort, renverse tous les beaux plans de conquête spirituelle. L'abbaye se reconstitue. Les territoires des environs qui avaient passé à la Réforme sont ramenés de force au catholicisme. À Saint-Gall même, les partisans de l'ancienne foi s'agitent. Vadian les tient en respect par sa fermeté et fait de la ville un foyer ardent de protestantisme. Toutefois, cernée par des forces hostiles — une muraille désormais la sépare du couvent — elle s'enferme dans son particularisme tout en maintenant au loin, par le dynamisme de son industrie de la toile, un réseau serré de relations commerciales et intellectuelles. Ainsi bien des

Saint-Gallois se montreront-ils actifs — par exemple — à Marseille...

Un homme au service des hommes

Le grand espoir d'un rayonnement spirituel sur le pays éteint par les jeux cruels de la politique et de la guerre, Vadian, vingt ans durant, tient entre ses mains les destinées de la cité. Sa constance la sauve du pire. Sa force de caractère, son entière au service de Dieu, fait de lui un magistrat intègre, un médecin infiniment soucieux des hommes ses frères. Mesuré, il se garde de toute spéculation et s'emploie, pour le malade, comme Hippocrate pour modèle, de faire de son action de médecin une aide aux forces de la nature. Le malade lui impose sa maladie. Il se penche sur sa constitution, ses habitudes, sur son milieu. Il lui prescrit des bains, des enveloppements, des régimes... Surtout, il sait s'ouvrir à sa souffrance, compatir à ses souffrances. Il y participe de tout son cœur, de toute sa foi. C'est pourquoi aussi ses patients, même quand leur traitement ne réussit pas, lui gardent intacte leur confiance. Ils sentent que le magistrat qui conduit la cité les enveloppe de son regard d'amour. Ils ont en lui plus qu'un savant, plus qu'un médecin : un berger, un frère. Il n'est donc pas étonnant que, à l'heure de sa mort, toute la population de Saint-Gall ait l'impression de perdre en lui un père.

Aucun de ses enfants, en effet, n'a joué dans son œuvre un tel rôle.

Troisième partie :

Naissance d'une société nouvelle

GVILLAVME FAREL



40. Farel. Document BPU.

I

FAREL

Bouillant et passionné, mais humble.

Quand Calvin s'impose comme le nouveau chef de la Réforme, Farel, qui l'a lui-même appelé à ce ministère, s'efface, bien que de vingt ans son aîné. Qu'importe à ses yeux sa propre personne et le rang qu'il occupe ! Ce qui doit progresser dans l'esprit des gens, ce n'est pas la considération qu'on a pour lui, simple témoin de la vérité, c'est le royaume de Dieu et de son Christ.

Quid volo nisi ut ardeat
Que veux-je sinon qu'il flamboie

Telle est sa devise. Le Seigneur sera le premier servi. Farel l'exprime en dessinant au commencement de cette règle de conduite les trois premières lettres du nom grec de Jésus. Car depuis le temps où ce Maître tout puissant lui est apparu, aussi proche qu'un ami, il se sent habité par lui d'un amour dévorant, source d'un zèle exclusif et sans mesure : « Ne serais-je pas merveilleusement ingrat, écrit-il dans son traité intitulé *Du vrai usage de la croix*, si jour et nuit (...) je ne remerciais Dieu de tout mon cœur, si je ne m'employais à tâcher que tous soient participants de tel et si grand bien en travaillant que le mal, auquel j'ai tant été détenu, soit chassé et que tous en soient délivrés pour louer, servir et invoquer purement Dieu ? »

L'homme

Qui est-il, cet enfant des Alpes, né à Gap en Dauphiné, qui ne connaît dans son engagement ni conditions, ni limites, ni restrictions d'aucune sorte ? Si on rejette la carte, Guillaume Farel nous apparaît comme un homme d'une stature moyenne, trapu, d'apparence délicate et même chétive. Son teint est basané, son front étroit, ridé, et son nez long présente la racine de profonds sillons qui témoignent d'une volonté particulièrement forte, tenace. Ses yeux bruns sont vifs et ardents, terribles à l'occasion, mais bons à l'ordinaire, et doux. La bouche est large, la chevelure foncée, la barbe d'un blond clair. Tout ce visage parle énergie, force, ardeur, et en même temps bonté.

Un homme d'action, donc. Un tempérament méridional, impulsif. Un de ces improvisateurs de talent. L'effort de la lutte rend ingénieux, et parfois prodigieusement efficaces. Aussi ferraille-t-il contre ses adversaires avec enthousiasme. Car il veut les persuader, les transformer, les délivrer de l'esclavage où il se trouvait autrefois lui-même. La parole est sa seule arme. Il convient, par conséquent, d'en utiliser en temps et hors de temps, de ne manquer aucune occasion favorable, et de le faire avec intelligence et conviction. Farel y excelle. Tout, dans sa vie errante, de sa simple élocution qui va droit au but et se grave dans les esprits, prétexte à l'une de ses harangues enflammées. Il a besoin ni d'église ni de chaire si elles lui demeurent fermées. Une place publique et une pierre, une chambre et un esplanade lui suffisent. Ou encore la salle du tribunal. Car il aime le singulier de traiter de larrons les prêtres qui abusent des sacrements afin d'être cités par eux en justice et de pouvoir prêcher la Parole de Dieu, ou encore, dans le même but, d'intenter des procès à ceux qui le frappent ou l'injurient...

L'élus

Tout est grâce. Guillaume Farel en fait l'expérience. D'une pieuse famille de notaires, il ne méprise pas la reli-

ses pères. Bien plutôt cherche-t-il dans ses pratiques la paix de son âme. Mais toutes les dévotions que lui prescrit son Église ne la lui procurent pas. Où trouver ce qu'il cherche ? Ses études à Paris le font entrer en contact avec ce prodigieux réveil de la culture qu'est l'humanisme. Lefèvre d'Étaples, un de ses plus honnêtes représentants, lui conseille de lire la Bible. Stupeur ! Le jeune homme découvre qu'elle contredit sur plusieurs points ce qu'on lui a enseigné. L'homme que ses fautes culpabilisent est libéré de leur insupportable poids, non par le mérite de ses œuvres bonnes, mais par la toute puissante miséricorde de Dieu. Le pardon que le Seigneur accorde à qui se repent de tout son cœur et met sa confiance en lui ne procède pas de savants calculs d'équivalences. Il est grâce. Il est accueil. Il est relation d'amour. Il faut le recevoir la foi au cœur comme un cadeau.

Farel le comprend. La Parole de Dieu, peu à peu, fait son chemin en lui. Il la reçoit avec espérance et joie. Il croit. « J'étais tellement souillé (...), écrit-il, que tout ce qui est au ciel et en la terre ne m'en eût pu retirer si ce bon Dieu et ce doux et aimable Sauveur, Jésus-Christ, de sa grande grâce ne l'eût fait en m'attirant à son Évangile » (*Du vrai usage de la croix*).

Un changement aussi total ne s'opère pas en un jour. Le futur réformateur a de la peine à rompre avec ses habitudes de vie et ses façons de penser. Plusieurs années de tâtonnements, de recherche, de lecture persévérante de l'Écriture sainte lui sont nécessaires pour que la pleine vérité enfin l'illumine. Il découvre alors que l'homme ne saurait être justifié par ses œuvres, si parfaites qu'elles puissent paraître, mais par le don de Dieu. Lefèvre l'exprimait par une image : « Comme la lumière vient du soleil et que nous la recevons dans nos yeux, ainsi la justice descend-elle de Dieu. La lumière n'est pas dans nos yeux, mais dans le soleil. »

Pourquoi, alors, faire de bonnes œuvres, se scandalisaient les théologiens de Paris ?

Lefèvre répondait : « Il est vrai que nous sommes justifiés

sans les œuvres ; nous sommes justifiés avant d'avoir accompli une seule bonne œuvre, et alors que nous n'en avons encore que de mauvaises. Nous sommes justifiés dès le moment que nous croyons en Jésus. Mais comme un miroir tout défectueux reflète la lumière du soleil imparfaitement, même si nous ne sommes pas saints dans notre marche et dans notre conversation, nous ne reflétons que faiblement la lumière de Dieu en lui dans nos âmes de la part de Dieu. Nous devons être de bons miroirs bien polis et bien unis dans lesquels on voit la lumière.

Farel cherche longtemps. Il prie. Il écoute ses compatriotes comme lui en quête de la vérité. Il lit le Nouveau Testament à genoux...

Enfin, au début de 1521 semble-t-il, l'Esprit définitivement l'éclaire. La croix devant lui se dresse. Là, sur le bois, la humanité en Jésus à tout jamais est morte. Et l'homme nouveau peut se lever pour louer Dieu et vivre...

L'évangéliste

Des ténèbres d'une tradition morte à la lumière du Nouveau Évangile, tel est le chemin de croix et de résurrection que parcourt Farel. Il ne gardera pas pour lui seul cette force et cette Parole de Dieu déjà remplit sa bouche. La louange monte de ses lèvres. La conviction brille dans ses yeux, éclate de sa vie. À Paris, à Meaux, puis à Bâle, où son zèle provoque une discussion publique, il ne se donne aucun répit. La Nouvelle doit embraser le monde...

Certes, son verbe imagé, précis, vigoureux, ne déplaît pas sa dialectique sans susciter d'oppositions. Le grand débat intervient contre lui auprès du Conseil de Bâle. Sans doute le langage de Farel lui a-t-il paru quelque peu sommaire et ses sensibilités s'affrontent. Mais deux choix aussi se posent en sa présence. Pour le Dauphinois, comme Luther trois ans plus tôt, lié à sa conscience, la Parole de Dieu domine tout l'horizon. Il ne transigera pas. Pour l'Européen familier des principes

diplomatie et le confort intellectuel pèsent d'un grand poids. Farel doit quitter la place.

Ses pas se dirigent vers Montbéliard. Le seigneur de ce comté, le duc Ulrich de Wurtemberg, qu'une guerre absurde vient de déposséder de son duché, lui fait bon accueil. Il lui



41. Erasme de Rotterdam, par Albrecht Dürer, 1526.
Cabinet des Estampes, Bâle.

donne l'autorisation de prêcher. Parallèlement, le peuple demande. Pour Farel, après celle de Dieu, c'est là sa véritable élection.

La parole du prédicant éveille beaucoup d'échos. Le duc lui a confié la chaire de l'église du château, colosse imposante pleine de reliques : du lait et des cheveux de la Vierge, une pierre sur laquelle Jésus s'était assis, de la terre dont fut formé Adam, du pain de la première Cène... Farel ne ménage rien. La Parole de Dieu souffle sur l'assemblée purificatrice.

Le réformateur de Bâle Œcolampade lui écrit le 2 août 1524 : « Je suis heureux de la façon extraordinaire dont la cause de Christ a progressé par votre moyen. Efforcez-vous, non de rendre les gens savants, mais de les rendre meilleurs (...) Il est facile de faire pénétrer quelques dogmes dans les oreilles de ses auditeurs ; mais c'est une œuvre divine que de changer les cœurs. » Le 3 août, il reprend sa plume. Il craint le zèle ardent de son collègue : « Tu ne dois d'imiter le Christ par votre vie et, j'y insiste, par votre manière d'enseigner. »

Farel, de fait, le dimanche 31 juillet, a été interrompu dans son prêche par un franciscain de Besançon envoyé par l'archevêque de cette ville, puis accusé par lui de propager de fausses doctrines. L'assemblée a protesté. Des serviteurs du duc allés quérir le duc, et le calme s'est rétabli. Mais l'après-midi, dans une autre église, le même moine a déversé contre Farel un torrent d'injures. Le duc l'a alors sommé de démontrer les erreurs du prédicant ou de se rétracter. Il a déclaré du haut de la chaire qu'il se trompait. Le duc l'a encore invité à revenir pour une dispute publique, mais on ne l'a plus revu.

L'Évangile est donc reçu. Si quelques grands personnalités s'y opposent, d'autres, tel le chevalier Nicolas d'Esch, ami du maître-échevin de Metz, l'accueillent avec joie. Un pasteur de langue allemande est donné à Montbéliard, Jean Gaud, chassé du Wurtemberg à cause de la Parole de Dieu. Il dis

la cène sous les deux espèces. Farel, bientôt, bien que non consacré, est appelé à faire de même. Œcolampade l'approuve.

Le Dauphinois est plus orateur qu'écrivain. Pourtant, trois traités complètent son ministère de huit mois dans le pays : l'Oraison dominicale, une liturgie de la cène, du baptême et de la visitation aux malades, enfin le premier exposé en français de la doctrine réformée, *Summaire et briefve déclaration d'aulcuns lieux fort necessaires a ung chascun chrestien*, petit livre plein de fraîcheur, de certitudes.

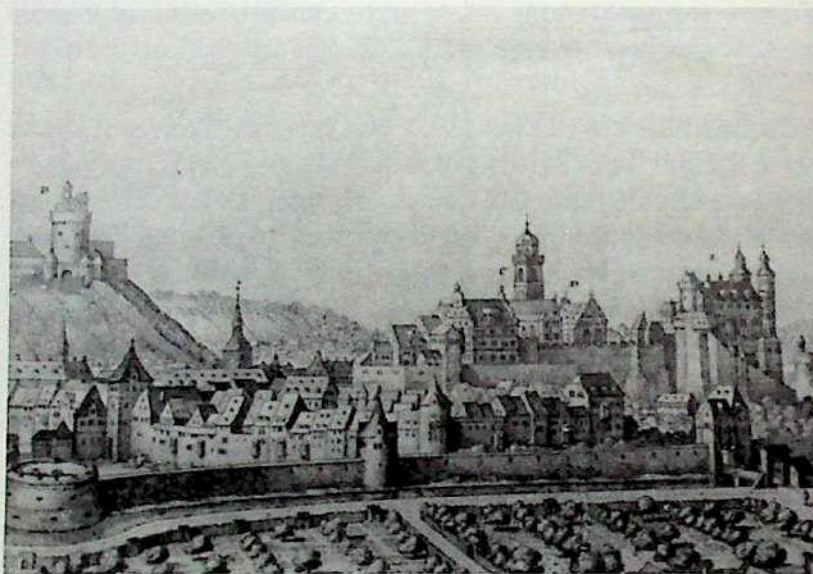
Le voyageur

« Étranger et voyageur », comme le dit l'apôtre, Farel le sera tout au long de son ministère. Soit que son zèle toujours en éveil le pousse à répondre aux appels des foules assoiffées de la Parole de Dieu, soit qu'une opposition triomphante le chasse.

À Montbéliard, c'est l'intervention de ses adversaires qui explique son départ. L'archevêque de Besançon, qui ne peut agir directement sur les terres du comte Ulrich, joue de la diplomatie en faisant pression sur la Diète suisse — elle intime au duc d'expulser les prédicants — puis en usant de l'arme spirituelle : excommunication du prince, interdit jeté sur la ville.

Tous ces moyens finiront par atteindre leur but. Farel, s'il réussit encore à s'opposer au trafic des indulgences, véritable insulte à la miséricorde du Seigneur, n'en quitte pas moins Montbéliard en mars 1525. Ce n'est pas, comme on l'a dit, pour avoir jeté à la rivière une châsse contenant de précieuses reliques. Aucun document ne l'atteste. Mais de part et d'autre du Rhin, la révolte paysanne se levait comme un ouragan...

Le réformateur se retrouve à Bâle. Là, il apprend la mort subite — le jeune homme, ayant très chaud, a bu de l'eau glacée — du chevalier Anémond de Coct, son collaborateur et ami. Ils avaient ensemble tout en commun.



42. Montbéliard. Document BPU.

Cette double épreuve n'abat pas le courage de Farel. Pour Strasbourg pour un temps, il écrit au chevalier Nicolas de Sion qui avait regagné sa ville de Metz : « Que le chrétien ait la Parole de tout son pouvoir et qu'il invite ses frères à la même, car l'usage de la parole ôtera l'infirmité de la loi, nous la faisant mieux connaître, nous poussera à donner comme les apôtres, que Dieu nous l'augmente (...) Que Dieu vous tienne et possède tout votre cœur (...) ».

Quand, plus tard, le 26 juillet 1532, il s'adresse aux pasteurs évangéliques de Genève, il sait de toute certitude de quoi il parle. Il en a fait bien des fois l'expérience : « Ne regardez pas le nombre, ni la multitude des ennemis qui vous entourent ; regardez notre Seigneur, qui est plus fort que tous ; confiez-vous en lui ; en lui soit votre espérance ! »

Le premier réformateur de Genève

Il arrive en octobre, en compagnie d'Olivétan et de Jean Saunier : le clergé ameute le peuple contre eux et ils

contraints de fuir. Il envoie alors dans la cité le jeune pasteur d'Yvonand Antoine Froment, et on voit bientôt en divers points des affiches ainsi libellées : « Il est venu en cette ville un homme qui veut enseigner à lire et à écrire en français dans un mois à tous ceux et celles qui voudront venir (...) » Les évangéliques croient au succès. C'est dans la Bible que le prédicant déguisé en instituteur initie ses élèves à la lecture. Or, ils s'ouvrent tellement à la Parole de Dieu que le 1^{er} janvier 1533 la salle louée à la Croix d'Or se trouve trop petite pour les contenir tous et qu'ils entraînent leur maître au Molard. Il monte sur un banc et prêche. Mais l'autorité intervient. Froment se rend compte de son imprudence. Pour ne pas compromettre ses amis, il préfère quitter la ville.

Les partisans de la Réforme se sentent brimés. Les deux alliés de Genève, Berne et Fribourg, ont une attitude diamétralement opposée : le premier veut la libre prédication de l'Évangile, le second son interdiction absolue. L'évêque Pierre de La Baume, presque toujours non résident, tente alors, par une entrée solennelle dans la cité dont il est le prince, le 1^{er} juillet, de faire pencher la balance de son côté. Mais le 14, voyant que la confusion demeure, et que le ralliement autour de sa personne est plus problématique que jamais, il s'en va sur la pointe des pieds, au petit jour... Il ne reviendra plus.

Farel, lui, ne s'avoue pas battu. Il se retrouve prêchant, fin 1533, en secret, dans la maison d'un notable. Le 4 janvier 1534, avec Pierre Viret cette fois, et en compagnie d'une ambassade bernoise, il fait à nouveau son apparition. Dès lors, inlassablement, et en dépit d'une vive opposition — émeutes, tentative d'empoisonnement, menaces extérieures — les deux réformateurs sont au milieu des Genevois comme des évangiles vivants. Fribourg a beau rompre son alliance et Pierre de La Baume, avec l'aide des troupes savoyardes, essayer de reprendre la cité rebelle. La pure Parole de Dieu, déjà manifestée par des laïques le 10 avril 1533, dans un jardin des Eaux-Vives, au cours d'une célébration de la sainte cène sous les deux espèces, continue au milieu des embûches de se frayer un chemin. La Dispute de Rive, en juin 1535, en assure si bien

le triomphe que le 10 août la messe est suspendue. Enfin le 21 mai 1536, le peuple de Genève, par la voix de son Conseil général, déclare vouloir « vivre en cette sainte loi évangélique et parole de Dieu ». De telle sorte que quand arrive Calvin, la décision est déjà prise et que de plus, grâce à la conquête par le Bernois, en janvier de la même année, du Pays de Vaud, du Pays de Gex, et d'une partie du Chablais, l'ancienne principauté épiscopale née à l'indépendance se trouve désenclavée. Tranquillement, la République et son Église peuvent songer à s'organiser.

Farel, pendant deux ans, y concourra de toutes ses forces. S'effaçant devant celui qu'il estime désormais son maître. Banni comme lui, il s'installera à Neuchâtel.

Le bâtisseur d'Églises

Deux combats, désormais, accaparent le réformateur devenu sédentaire — du moins en apparence !



43. Farel prêche à Genève. Document « Vieux Genève ».

l'affermissement de la communauté qui a fait de lui, unanime, son pasteur ; l'annonce de la Bonne Nouvelle au près et au loin, dans les villages des environs comme dans telle cité d'au delà des monts et des frontières pour que le peuple, égaré par de fausses doctrines et séduit par des prophètes de mensonge, revienne au seul chemin, Jésus...

À Neuchâtel, la lutte, jusqu'au bout, se révèle âpre, semée d'embûches, d'échecs. Pourtant, la vocation que la Vénérable Classe des pasteurs, le Conseil de ville, les bourgeois lui ont adressée est sans équivoque. On le veut sur la colline, à l'ombre de la collégiale, face à l'horizon lumineux du lac. On aime sa voix d'airain, sa parole affilée. Elle a l'accent de la vérité...

N'est-ce d'ailleurs pas lui, en décembre 1529, et plus encore dès juillet 1530, qui le premier a fait retentir, sur la recommandation de MM de Berne, la Parole de Dieu dans les maisons, sur les places, à la chapelle de l'Hôpital, et pour finir, entraîné par la foule, le 23 octobre, sous les voûtes de la grande église où les comtes des siècles passés sont figés dans la pierre ? En vain a-t-on tenté de lui interdire la chaire. Le Seigneur a triomphé. Les cœurs se sont ouverts. Et le 4 novembre on a voté. La ville a basculé dans le camp des évangéliques. On s'en souvient.

Mais l'homme de tous les temps reste l'homme. Il porte en lui le oui et le non, l'aspiration à la vie céleste et l'abandon aux fascinations du monde. De plus, comme partout ailleurs, il est des gens qui s'imaginent que la Réforme va se contenter de les débarrasser du joug pesant des traditions, des superstitions, des rites, des œuvres de charité et de piété, d'un clergé avide d'argent et de pouvoir, sans rien exiger d'autre que la fréquentation passive du prêche.

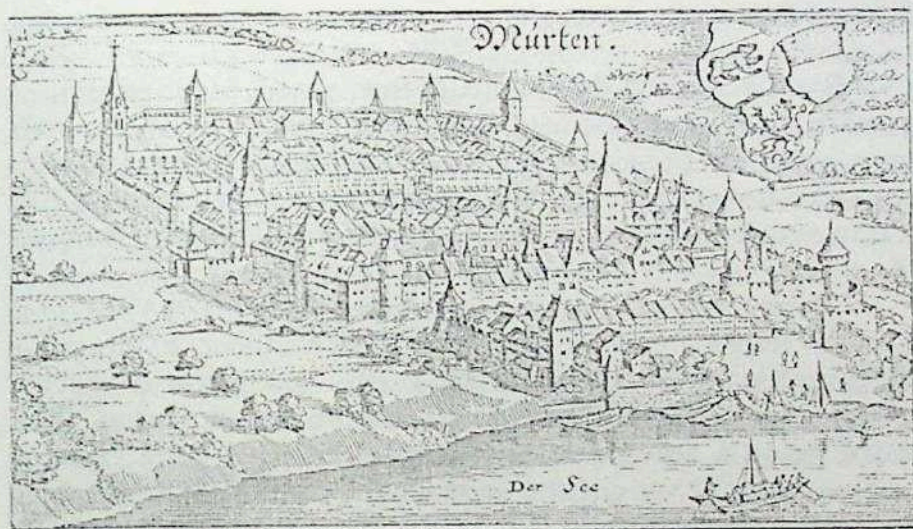
Les fidèles de cette trempe, Farel ne les laisse pas en repos. On le voit bien quand la fille du gouverneur Georges de Rive en personne, Madame du Rosay, quitte son mari pour se réfugier auprès de son père, au château. Le réformateur ne craint pas, dans ses sermons, très allusif d'abord, puis de plus

en plus précis, de dénoncer le mal. Une cabale se monte
lui. Elle intrigue à Berne, la République combourgeoise
protectrice, pour le faire chasser. Mais le serviteur de l'Évangile
ne se laisse pas ébranler. Impulsif certes, voire imprudent
quelquefois maladroit ou impatient, il se tient si ferme
dans le droit fil de son ministère de prédicateur, d'évangéliste
de visiteur dévoué — on le voit bien pendant la peste —
ses adversaires ne trouvent rien de sérieux contre lui. Aussi
on renouvelle « le plus », sous le contrôle de deux eberhard
bernois, les deux tiers des voix sont-ils pour lui.

Homme de multiples combats, Farel voit en Neuchâtel
le centre de rayonnement de la Réforme. Il y veut une
école, un collège, voire une académie. Il a acquis un bon
collaborateur hors pair, Mathurin Cordier, de dix ans son aîné
de foi solide et d'avisé conseil. La cité y gagne quelque chose.
Malheureusement, le régent, si compétent qu'il soit, y est dans
une situation précaire. Pensionnaires et écolages ne suffisent
l'empêchent pas de végéter. Le réformateur cherche une
manière de tenter d'obtenir de la ville, héritière des chanoines, un usage
de ses revenus conforme au bien public. En vain. Bien que sous la
régence de Claude de Guise, adversaire fanatique de la
Réforme, menace même les acquis. Que faire ? Cordier s'en
appelle par Lausanne. Le pasteur de Neuchâtel se résout-il à
quitter son poste ? La vision d'un apôtre secouant de sa
la poussière d'une ville rebelle toujours à nouveau miroir
la nuit de ses découragements. Genève lui offrirait une place.

La tentation est vive. S'il gagnait un remplaçant qui
on le laisserait partir. Mais il n'en trouve point. Il ne décide
donc pas sans assurer l'avenir. Il reste. Il restera. Jusqu'au bout.

Sa tâche certes est lourde. Prêcher, enseigner, visiter
les malades à l'Hôpital ou à domicile, les lépreux à la Maladrerie,
les prisonniers une fois par semaine, les vieillards... Farel
découvre, dit-il, qui ne sont pas sortis de leur maison depuis
cinq ans et dont l'Église ne se soucie pas. Lui s'en occupe.
L'Évangile doit entrer partout.



44. Farel gagne Morat à la Réforme. Document BPU.

Cette attitude d'apôtre résume sa carrière. Dans sa paroisse comme au loin, on voit monter chez lui, jusqu'à la fin, cette flamme ardente. Les menaces n'en ont pas raison. Ni les souffrances. Ni les coups. À Valangin, on le traîne en le battant jusqu'à la chapelle, on le fait agenouiller en lui disant : « Juif, adore ton Dieu... » et en lui frappant la tête contre la pierre... Que ce soit à Bâle ou à Montbéliard, à Aigle ou à Morat, au Vully ou dans la Prévôté, à Tavannes ou à Metz, il fait preuve de la même résolution, de la même hardiesse, du même talent polémique, du même amour. Qu'a-t-il d'ailleurs qu'il n'ait reçu ? Jésus-Christ est son tout. Une piété à couleur biblique et mystique l'habite. Il s'adresse à Dieu comme si on pouvait le voir et le toucher. « Je te salue, Jésus-Christ, roi de miséricorde », écrit-il dans sa *Summaire et briefve declaration* (...) (1525). « Je te salue, notre vie, notre douceur et notre espérance. Nous qui sommes les fils d'Ève, bannis, crions à toi. Nous soupignons, gémissant et pleurant dans cette vallée de misère... O benoît Jésus, montre-nous la face de ton Père après cet exil ! (...) En toute notre tribulation et angoisse, secours-nous ! (...) »

L'humble et vaillant guerrier

Farel a l'oreille du peuple. Même quand, vieillissant, semble à certains plus tout à fait à la hauteur de la tâche, pour ces morts spirituels que les rites et les superstitions romains ont comme ensevelis dans un tombeau, faisant d'une résurrection. Pour eux, la parole qu'elle porte est la vie.

Le réformateur en sait le prix. « Malheur à moi si je n'évangélise ! » lui murmure sans cesse son grand dessein. L'appel est dans son cœur. Il roule comme un torrent. Aussi jusqu'à ses derniers jours démontre-t-il cette conviction qu'il a, pour l'Évangile, de se lancer, à pied ou à cheval, qu'il n'en possède point, sur les chemins. L'exemple de son maître l'illustre.

Il s'y rend trois fois. En juin 1525 il tente de briser l'atmosphère explosive qui suit le massacre, à Saverre, le mépris de la parole donnée, des paysans vaincus par Antoine de Lorraine et son frère Claude de Guise, d'annoncer la libre cité la Parole éternelle de Dieu. Mais il ne peut. Menacé d'arrestation, il se retire à Strasbourg. Pendant ce temps Jean Leclerc, dénonciateur de toute idolâtrie, mort le bûcher en chantant des psaumes. On l'a d'abord cru mort, mutilé. Une nuit répressive tombe sur la ville. Cependant toujours à nouveau, la Parole étouffée, dans des soulèvements soudains, bondit hors des ténèbres...

À l'heure des colloques d'Empire de 1540, les évangélistes messins relèvent la tête. Deux d'entre eux assistent, l'un après l'autre, à la Diète de Ratisbonne. Un moment, Calvin et Farel se rencontrent, songe à s'établir à Metz pour y fonder une Église protestante de langue française. Les appels pressants de son peuple l'en dissuadent.

La conjoncture, en 1542, paraît plus propice encore. Le maître échevin Gaspard de Heu est favorable à la Réforme. Farel, qui se ronge d'impatience depuis plus de deux ans

en août dans la cité, accompagné par son frère Claude. Le 3 septembre, il prêche dans le cimetière des Jacobins. On sonne les cloches pour couvrir sa voix après avoir essayé de le faire taire. Peine perdue ! Il continue son sermon jusqu'au bout, soulevant un grand émoi parmi les bourgeois. Le 2 octobre, 400 protestants s'assemblent. Gaspard de Heu, pour éviter des troubles, les emmène à Montigny, où le culte est autorisé. Ils y retournent le lendemain. Mais cette fois ils doivent y passer la nuit. Les Messins ont fermé les portes derrière eux.

Est-ce à dire qu'ils sont prêts à faire fi de leurs franchises pour sauver la foi romaine ? On en a l'impression. Ils se soumettront à l'empereur. Quant aux villes évangéliques et à la Ligue de Smalkalde¹¹, feront-elles le poids ? Cette dernière abandonnera bientôt le duc Guillaume IV de Clèves et marchera peu à peu à sa plus grande défaite. Le comte de Fürstenberg, que des catholiques avaient insulté lors de son passage à Metz, demande qu'un prédicant y soit installé. Mais Pierre Caroli, ancien pasteur de Lausanne revenu à ce qu'il avait vomi, fanatise la population. Les protestants en souffrent. Quand, le jour de Pâques, en 1543, 200 d'entre eux vont célébrer la cène, interdite dans la cité, à Gorze, Claude de Guise envoie pour les surprendre son fils François, le futur massacreur de Wassy. Le cliquetis des armes effraie l'assemblée. Quelques personnes sont molestées. On compte trois morts. La garnison du château finit par se rendre après trois jours de résistance. Farel s'emploie à consoler, à reconforter les fidèles. Sa tête est mise à prix. Il se cache. On le dissimule sous un déguisement, dans une charrette. Et il parvient à Strasbourg.

On négocie. Il faudrait éloigner Caroli, le confondre dans une dispute publique. Les chefs de file de la Réforme de langue française sont alertés. Calvin se met en route. Le 28 juin, il arrive dans la ville rhénane. Trois jours plus tôt, dans une lettre

¹¹ Jean de Saxe et Philippe de Hesse, pour résister à l'empereur, mettent sur pied, en 1531, une alliance des princes et des villes protestants qui contraindra Charles-Quint, du moins pour un temps, à une certaine tolérance.

à Caroli, Farel avait laissé parler son cœur : « Ainsi, avec de Dieu, conférons ensemble d'une grande affection à prochain, d'un chrétien désir d'aider à l'Église et de prot tous (...) O si sa sainte Église ici était édifiée, j'aimerais mieux être non seulement à la porte pour être portier, pour être serviteur des serviteurs des portiers (...) O Caro nom de notre Seigneur Jésus qui t'a tant de fois appelé e de fois attendu, aie pitié de tant de pauvres âmes chère achetées (...) ne fais et ne dis rien contre ta conscience (...) requérant merci à Dieu de tes fautes passées, tu t'emploies à l'édification de cette Église, le Seigneur tant bénin, pite et miséricordieux Père, te reçoive pour son cher et aimé e (...) ».

Les deux réformateurs, pense-t-on à Strasbourg peuvent se rendre à Metz. À une démarche de la Ligi Smalkalde, son Conseil n'a pas daigné répondre. Décou Calvin s'en retourne à Genève. Farel, un peu plus tard, re Neuchâtel après plus d'un an d'absence. Les M protestants n'ont plus qu'à s'exiler, ou à garder leur foi da tréfonds du cœur, soutenus par les prières de leurs frères Église florissante, pourtant, s'affirmera sous la protection Paix d'Augsbourg de 1555¹², reconnue par les États Gén d'Orléans de 1561. Alors les fidèles, par milliers, affluero culte. Farel, à 76 ans, le verra, pour sa plus grande jo prêchera, « avec une incroyable consolation de l'assemblée », le 13 mai 1565. Entouré de la plus vive atter du plus profond respect. Mais ce voyage lointain aur fatigant pour lui. Rentré à Neuchâtel le 27 mai, il devra b s'aliter. Consolé par ce qu'il avait vu. Reconnaisant.

À aucun moment il n'oublie Genève. Dès que Calvin bonne partie grâce à lui, y opère sa glorieuse rentrée, app l'unanimité, par tous les Conseils, il suit avec passio destinée de la République qui doit devenir bientôt la

¹² Fondée sur le principe « tel prince, telle religion », elle reconnaît la tence, dans l'Empire, des confessions catholique et luthérienne.



45. Monument de la Réformation, Genève. (Photo G.M.)

protestante. Les pièges qu'on tend à son ami ne lui échappent pas. Au moindre signe il accourt. Ainsi en septembre 1541 l'âpre lutte contre Perrin, sa femme, née Favre, et sa coterie de libertins. Quand l'émeute gronde, le 16 décembre, Calvin se précipite au milieu de la foule pour la calmer et l'encourage d'une lettre puis apparaît, au début de janvier, en compagnie de Viret, pour présenter au Conseil, conjointement avec leur ami, de vives remontrances. Il a l'art, bien que bouillant et prompt, de la négociation patiente. Il va beaucoup, en 1549, à Zurich, pour l'adoption du *Confession de Tigurin*¹³. Il écrit à Calvin, après la mort de Bucer, en 1550 : « Ne nous laissons pas briser par les persécutions des méchants, que Dieu qui les tolère saura rendre moins durs. Recherchons, quoi que fasse Satan, le fruit de toute œuvre, et poursuivons la tâche qui nous est imposée. Nous savons pourquoi nous luttons. »

Quand, en 1553, l'affaire Servet secoue les esprits échauffés dans des contradictions extrêmes, c'est lui, dès le 26 octobre, à Genève, qui assiste le condamné, le lendemain, dans ses derniers moments. Le 1^{er} novembre, à la Madeleine, il prononce une vigoureuse adresse à la jeunesse. Les libertins en sont furieux. Ils portent plainte le 3. Farel est déjà parti. Calvin rappelle. Quand il arrive dans la cité, le 9, on sent frémir une vive agitation. Le 13, les deux réformateurs, accompagnés de plusieurs ministres, font dans le Conseil grande impression. Le pasteur de Neuchâtel n'a voulu reprendre, affirme-t-il, que ceux qui ont besoin de se corriger. Il ne doute pas qu'il y en ait dans la République beaucoup de gens de bien. Chacun d'eux, d'ailleurs, à quel point il aime Genève et désire la servir, est prouvé. Aussi les conseillers — on l'apprend dans le registre — reconnaissent-ils pleinement la fidélité de Calvin spirituel qu'il est pour eux. Ils l'invitent à dîner et à prêcher. Chacun d'eux lui serre la main en signe de paix.

¹³ Accord de Zurich entre Calvin et Bullinger qui fonde l'unité des protestants de toute la Suisse (voir chapitre III).

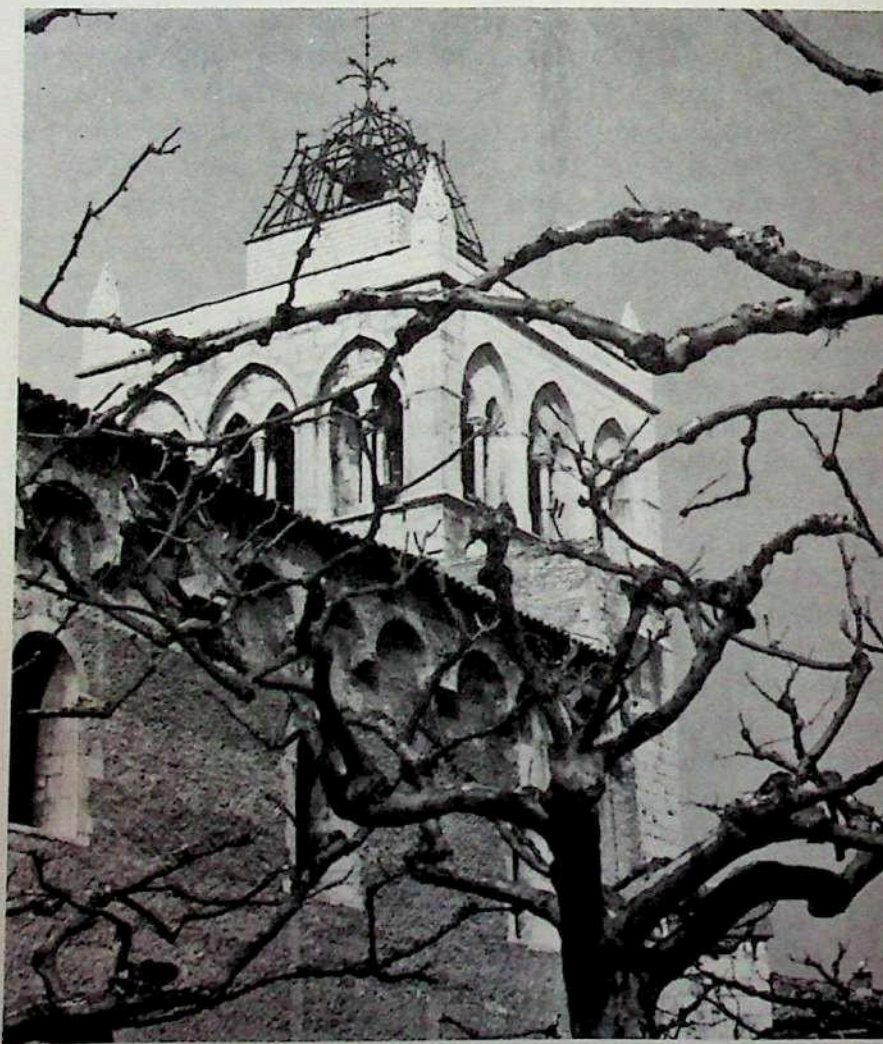
Le conflit au sujet de l'excommunication et de la prédestination, peu après, trouve à nouveau Farel aux côtés de son ami. Pierre Vandiel ayant lu en Petit Conseil un pamphlet contre Calvin, il vient appuyer la défense de ce dernier lors de la séance du 2 juillet 1554. L'année suivante, en juin, il assiste au procès des émeutiers. On pourrait citer bien d'autres cas.

À Ambroise Blaurer, le réformateur chassé de Constance par Charles-Quint, alors pasteur à Bienne, il confesse le 13 avril 1557 : « Jamais je n'ai trouvé autant de plaisir à Genève que dans une visite récente ; je ne pouvais presque pas m'en arracher : non que je désire enseigner dans une assemblée si nombreuse et si zélée, mais j'aimerais y être pour écouter et pour apprendre comme un homme du peuple. »

Ambassadeur des persécutés pour l'Évangile — Vaudois ou Français — pour inciter les princes allemands ou les villes réformées à intervenir par voie diplomatique, c'est à cette époque qu'il s'en va prêcher avec Viret dans le Pays d'En-Haut, à Saignelégier et à Porrentruy avec d'autres. Succès dans le premier cas, échec dans le second. Mais le réformateur ne se laisse pas abattre. Au contraire, il se fait une joie, au cours de ses dernières années, d'étonner encore son monde. Ne se marie-t-il pas, le 20 décembre 1558, à 69 ans, avec la très jeune fille de la veuve d'Alexandre Thorel, de Rouen ? Calvin, plus large d'esprit et plus généreux que les pasteurs de Neuchâtel, qui pensent à faire rompre les fiançailles, leur écrit qu'il tient le fait pour « une maladie incurable, laquelle ne fait que s'aigrir et empirer par les médecines ». « Voilà pourquoi, continue-t-il, après luy avoir faict mes complaints assez piquantes et ameres, je luy dits que je m'abstenoyis de luy en dire plus avant de peur de le mettre du tout en désespoir. » Et il rappelle avec quel zèle, pendant 36 ans, il a servi le Seigneur.

Les remous de ce surprenant mariage ont tôt fait de s'apaiser. On garde au « jeune marié » toute la considération qu'il mérite. Ne demeure-t-il pas après comme avant le pasteur attentif au bien suprême de sa communauté — les ordonnances de 1562-1564 font reposer l'Église de Neuchâtel sur les seuls

principes de l'Écriture — et le prédicant toujours prêt à longue chevauchée pour communiquer à d'autres ce qu'il a reçu ? Ainsi, de l'automne 1561 à la fin du printemps 1562, la demande même des Gapençais, ses compatriotes, il séjourne à Gap, disant et vivant l'Évangile, plus fermement décidé qu'il n'a jamais de souffrir la mort plutôt que de se taire. Une église nombreuse se constitue.



46. Die. Farel prêcha-t-il dans l'église principale de cette antique cité ?
(Photo G.M.)

S'arrête-t-il, au retour, à Grenoble, et aussi à Die, sur la Drôme, où sa parole aurait opéré une conversion quasi générale ? Cela semble probable.

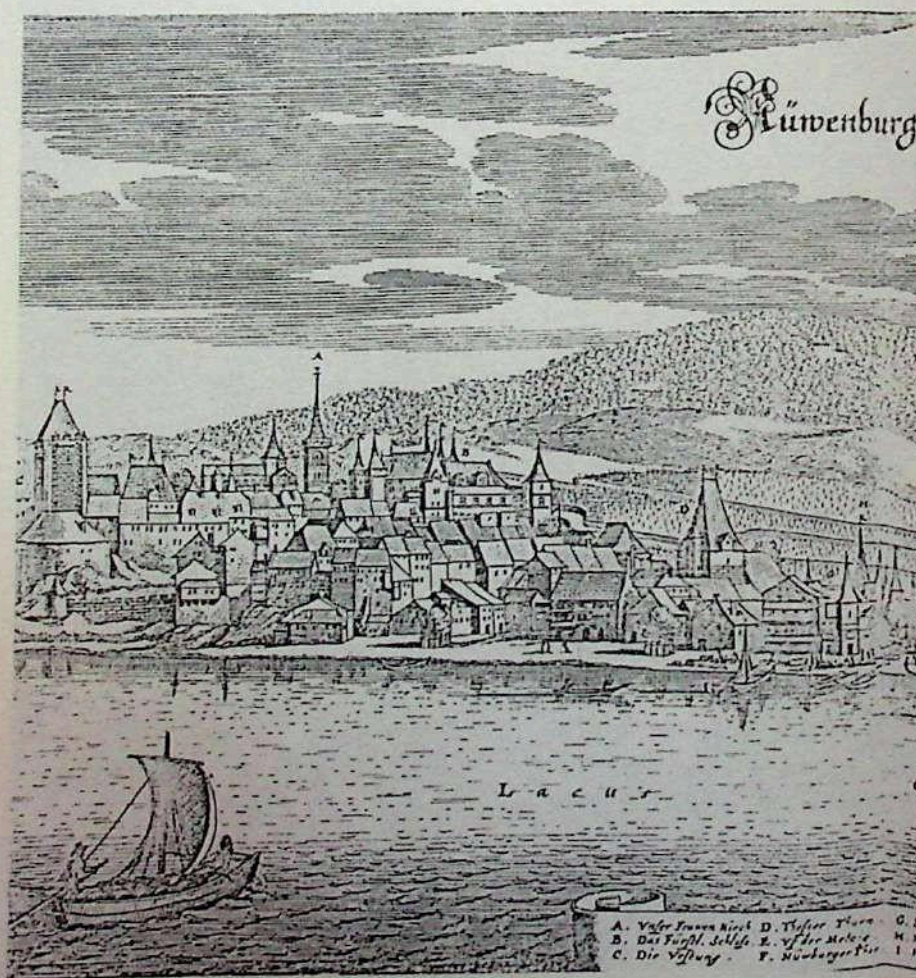
Enfin l'ami. Quand Calvin s'alite, pour ne plus se relever, Farel lui annonce sa visite en dépit de la prière instante du malade de ne point s'exposer, à 75 ans, à cette fatigue. Il fait le voyage, si l'on en croit la tradition, à pied. Pour une ultime entrevue. Pour témoigner, l'un et l'autre au bout de la course, de leur unité dans la foi, dans l'amour, dans l'espérance.

Le pasteur de Neuchâtel, avant de rentrer chez lui, prêche une dernière fois à Genève. Et le 6 juin 1564, à Christophe Fabri, son collègue de 1546 à 1562 — et son successeur de 1565 à 1588 — il confesse à propos de Calvin : « O que ne suis-je en son lieu retiré, et que luy tant utile n'est en santé icy, longuement servant aux Eglises de nostre Seigneur. Lequel soit béni et loué que, de sa grâce, là où je n'y avoie jamais pensé, me l'a faict rencontrer et contre ce qu'il avoit délibéré, l'a faict arrester à Genesve. »

Farel s'éteint peu après, le 13 septembre 1565. Douze ans auparavant, gravement affaibli par une pneumonie, il avait rédigé, en présence de ses plus chers amis, son testament. Calvin, au nombre des témoins, n'avait pas attendu, lui ayant fait ses adieux, le dernier soupir pour s'en retourner à Genève. Il avait pleuré son frère de lutte le plus ancien. Il avait annoncé sa mort. Mais quelques jours plus tard, il avait appris que merveilleusement il était en train de se remettre. Au réel chagrin du malade dont le désir le plus profond était de se trouver éternellement dans la présence de Christ. Alors il lui avait écrit, soudain saisi d'une inspiration prophétique : « Plaise à Dieu, puisque je vous ai enseveli avant le temps, que l'Église vous voie vivre après moi. Et cela en mon propre intérêt aussi bien que dans celui des fidèles : parce qu'ainsi ma course sera plus brève et que je n'aurai pas à pleurer votre mort. Cependant, si Dieu le veut, j'aimerais que votre vie fût assez prolongée pour que j'aie encore devant moi dix ans de labeur (...) »

Dix ans ? Onze lui furent donnés. Dieu écoute ceux qui
font sa volonté. Il les exauce. Et il met un peu de son plaisir
Père à leur révéler quelque chose de ses desseins.

*



47. Neuchâtel. Document BPU.

II

CALVIN

Calvin, ce visage triste, cet homme austère et dur, ce dictateur qui façonna Genève et fit brûler Servet...

La caricature a la vie dure. Hélas ! c'est bien là le portrait type que brossent de lui des écrivains, des historiens, sans l'avoir jamais lu, sur la simple foi d'autres livres, ou tout bonnement de la rumeur publique. Stephan Zweig avant la seconde guerre mondiale, Georges Haldas dans les années septante, ont l'un et l'autre assimilé celui qui ne fut que le premier pasteur de Genève au maître absolu du Troisième Reich ou de toutes les Russies, Hitler ou Staline¹⁴.

Non. Calvin n'a pas été ce misanthrope sombre et glacé, ce chef inhumain qu'on a osé comparer aux pires tyrans de notre siècle. Il n'a pas été non plus le théoricien de la théocratie, ou le fondateur d'un capitalisme dont viendrait tout le mal. Il a été le berger fidèle, l'amateur passionné de la Bible, le héraut clair et puissant toujours à nouveau saisi par son message.

Il a été bon. Il a été pitoyable. Il a été humble. Exigeant parce que serviteur. Ferme parce qu'ayant à rendre compte. Doux. Joyeux... Ceux qui ne le voient pas ainsi s'abusent. Ils se fient aux mensonges des ennemis, aux calomnies épaisses d'un

¹⁴ Pour dénoncer la caricature et rétablir la vérité, j'ai publié en 1979 *L'Obsession calviniste* (Genève, Labor et Fides). Le lecteur soucieux de sonder la controverse s'y référera avec profit.

Bolsec, ou à la malveillance des Galiffe. Délibérément négligent l'homme et l'œuvre.

Échec à la superstition romaine

Noyon. Des maisons serrées entre lesquelles des rues, la cathédrale immense, massive, se fraient un chemin. Une où saint Éloi, au VII^e siècle, fonde son abbaye, où Charlemagne est couronné en 768,... et où Jean Calvin, d'influence décisive, voit le jour le 10 juillet 1509 : fils d'un juriste honnête, d'affaires de la puissante Église, petit-fils de batelier tonnelier...

Le jeune garçon, des bénéfices ecclésiastiques en guise de bourse scolaire, passe à 14 ans d'un collège de sa ville natale — où sévit la peste — à celui de la Marche, à Paris. C'est là qu'il rencontre d'un maître qu'il aime dès le premier jour, Mathieu Cordier. Mais il y reste peu. Il s'inscrit à Montaigne. L'établissement a une réputation sinistre. Est-il vraiment, d'une part à la scolastique la plus étroite, d'autre part à la « *devotio moderna* » mise en honneur par les *Frères de la commune*, le temple de l'anti-nature ? En tout cas, l'ascétisme y fleurit de telle manière que Rabelais, par la bouche de son précepteur de Gargantua, en flétrira vigoureusement la barbarie : « (...) trop mieux sont traités les forçats parmi les Maures et Tartares, les meurtriers de la maison criminelle, voire certes les chiens en votre logis, que ne sont ces malheureux au dit collège ». Érasme est non moins catégorique : « Les études étaient si durs, la nourriture si chétive, les veilles et les études si pénibles que maints jeunes gens de grande espérance, dès la première année de séjour, devenaient fous, aveugles ou lépreux quand ils ne mouraient pas... Les punitions, consistant en coups de fouet, étaient administrées avec toute la rigueur qu'on peut attendre de la main du bourreau... » On comprend, à cette fêrule sévère, que Calvin, dans son zèle ardent, acquiesce en quatre ans, en même temps qu'une solide culture, et des habitudes strictement réglées, un estomac irrémédiablement délabré.

Promu maître ès art, et destiné à la théologie, le brillant étudiant, son père s'étant brouillé avec les chanoines de Noyon, se rend à Orléans pour bifurquer vers le droit. De renommés professeurs, un Pierre de l'Estoile, le « luthérien » Melchior Wolmar, alors précepteur de Théodore de Bèze encore enfant, soulèvent son admiration la plus franche. Quant à l'Italien André Alciat, qui l'attire à Bourges, sur une invitation de Marguerite d'Angoulême, sœur de François 1^{er}, il suscite à la fois son enthousiasme et ses réserves.

Le milieu est stimulant, ouvert, d'intelligence fine et déliée. Calvin s'y sent à l'aise. Même s'il ne verse pas dans le culte de l'homme que l'esprit renaissant trop souvent monte en épingle. On le voit bien, après la mort, à Noyon, de son père excommunié, le 26 mai 1531, quand il rédige son commentaire du *De Clementia* de Sénèque, où le philosophe prêche à Néron la clémence. Déjà la méthode rigoureuse du futur exégète de



48. Olivétan et le jeune Calvin. Estampe de H. van Muyden.

l'Écriture se révèle. Déjà aussi le goût d'une exigeante vérité. S'il ne craint pas, en passant, de critiquer le grand Érasme, met avant tout l'accent sur le contenu moral de l'œuvre. La miséricorde n'est pas faiblesse.

Le jeune lettré, vif, pétillant, mobile et pourtant ferme, que le portrait dit de Hanau le présente, tout frémissant d'une sensibilité joyeuse, ferait plus volontiers figure, comme l'élégant Alciat, d'un humaniste affable et enjoué que d'un grave théologien. Encore qu'entre l'Italien fort libre d'allure et Pierre de l'Etoile il opte pour le second, jurisconsulte éminent d'une stricte orthodoxie.

La « révérence de l'Église », longtemps, le tient éloigné de la Réforme. Dans la préface de son *Commentaire sur le livre des Psaumes*, rappelant la résolution de son père de faire de lui un homme de loi, il écrit : « Dieu toutefois par sa providence secrète me fit finalement tourner bride d'un autre côté. Premièrement, bien que je fusse si obstinément adonné aux superstitions de la papauté qu'il était bien malaisé qu'on ne pût tirer d'un borbier si profond, par une conversion subite, dompta et rangea à docilité mon cœur. »

L'aveu est explicite. Même s'il est difficile, avec précision de situer dans le temps cette intervention du Seigneur dans sa vie. Le jeune homme, déchiré, dans l'ardeur de ses vingt ans entre l'humanisme et la tradition, le rite et la Parole, les bonnes œuvres et la grâce, cela au cœur même d'une répression de plus en plus sauvage, ne trouve de décision finale que dans le souverain baptême de l'Esprit saint. Dieu fait irruption en lui. Et combien même il lui soit dur de confesser qu'il a été jusqu'à ce jour « nourri en erreur et ignorance », il se voit soudain, face au néant qui l'habite, définitivement convaincu. « Car quelle chose convient mieux à la foi, écrira-t-il plus tard, que de nous reconnaître nus de toute vertu, pour être vêtus de Dieu ? vidés de tout bien, pour être emplis de lui ? serfs de péché, pour être délivrés de lui ? aveugles, pour être de lui illuminés ? boiteux, pour être de lui redressés ? débiles, pour être de lui soutenus ? de nous ôter toute matière de gloire, afin que lui seul sois glorifié, et nous en lui ? »

Comme le prophète Jérémie (20.7), il pourrait dire : « Tu m'as persuadé, ô Éternel, et je me suis laissé persuader... » Oui, alors même qu'il se voit tel qu'il est en vérité, la vocation le saisit d'En-haut. Il est vaincu. « Tous les tiens, Seigneur — répondra-t-il au cardinal Jacques Sadolet — étaient tellement égarés que non seulement ils ne pouvaient entendre ce qu'on leur commandait, mais aussi il semblait qu'ils eussent mis en oubli et leur capitaine, et la bataille, et le serment qu'ils avaient fait ». Imagine-t-on négligence plus totale ? Calvin, à peine en a-t-il pris conscience, et à peine aussi a-t-il senti monter en lui, comme d'une source jaillissante, une pleine certitude, qu'il se tourne avec passion du côté de l'Évangile. N'a-t-il pas, l'année précédente, en 1532, acheté la Bible française de Lefèvre d'Étaples ? Il continue, dans sa réponse au savant prélat : « Et moi, pour les retirer d'une telle erreur, n'ai point mis au vent une étrangère enseigne, mais celui tien noble étendard qu'il nous est nécessaire de suivre si nous voulons être au nombre de ton peuple. » Il avouera, dans la préface de son *Commentaire sur le livre des Psaumes*, son émerveillement, à peine enrôlé, d'être combattant, et sitôt qu'instruit, enseignant. « Or je fus tout ébahi que (...) tous ceux qui avaient quelque désir de la pure doctrine se rangeaient à moi pour apprendre, combien je ne fisse que commencer moi-même ». Il a beau tenter de se « retirer des gens ». Ses cachettes lui sont « comme écoles publiques ». Dieu le promène partout, le « fait tourner », le « produit en lumière ». De fait, et la persécution aidant, il passe de Bourges à Orléans, collabore à l'élaboration, à Paris, du discours de rentrée du recteur Nicolas Cop prononcé le 1^{er} novembre 1533 et se voit contraint comme lui, sur la réaction du Parlement contre des propos qui ont retenti comme un sermon évangélique, de quitter la capitale sous un déguisement. Il se rend alors chez son ami Louis du Tillet, à Angoulême. Plus tard, à Nérac, chez la « Marguerite des Marguerites », poétesse autant que princesse, protectrice des bannis et reine de Navarre par son mariage avec Henri d'Albret, il rencontre le vénérable Lefèvre qui regrette, à un âge où l'on devrait plus désirer que craindre la mort, de n'avoir pas eu le courage du martyr après y avoir poussé plusieurs confesseurs de la foi par son enseignement.

Le témoignage du traducteur de l'Écriture sainte futur réformateur de Genève. Désormais, quand bien même n'y ait pas encore de véritable communauté réformée en France, il ne saurait participer en quoi que ce soit au système romain. Il résigne donc ses bénéfices ecclésiastiques, comme en théologien un *Traité par lequel il est prouvé que les hérétiques ne peuvent veiller et vivre après qu'elles sont sorties du corps (...)*, et se rend, en vain, à Paris, Michel Servet à qui il a fixé un rendez-vous.

Défense et illustration de la foi

La répression se fait plus dure. Le manifeste¹⁵ sur les horribles, grands et insupportables abus de la Messe par lequel on a l'audace de placarder jusque sur la porte de la chambre du roi, dans la nuit du 17 au 18 octobre 1534, décuple son sa colère. Calvin ne se sent plus en sécurité. Il quitte le royaume. Il s'installe à Bâle, dans le faubourg Saint-Alban, et écrit.

Ne doit-il pas, à l'heure où plusieurs de ses frères, de ses amis, montent sur le bûcher, et qu'on les accuse de fausement de propager la subversion, démontrer par l'œuvre de leur doctrine que le roi n'a pas sujets plus dévoués ? Il est de toute évidence que gens de bien. Aussi le rédacteur de ce qui va devenir la somme de la foi réformée juge-t-il bon de consacrer, sous un titre révélateur d'une visée universelle — *Institution de la religion chrétienne* — à François Ier lui-même. Dans l'espoir que le monarque se laissera gagner par la dédicace et convaincre par le livre. Hélas ! il semble bien que le brillant souverain n'aura sous les yeux ni l'un ni l'autre de ces textes. Son esprit n'en sera pas adouci..

¹⁵ Ce texte, dû au pasteur de Neuchâtel Antoine Marcourt, se livre sur un ton à des plaisanteries assez lourdes, d'un goût douteux. Cette malheureuse affaire, dite des Placards, fera grand tort à la Réforme.



49. Calvin compose l'Institution chrétienne. H. v. Muyden.

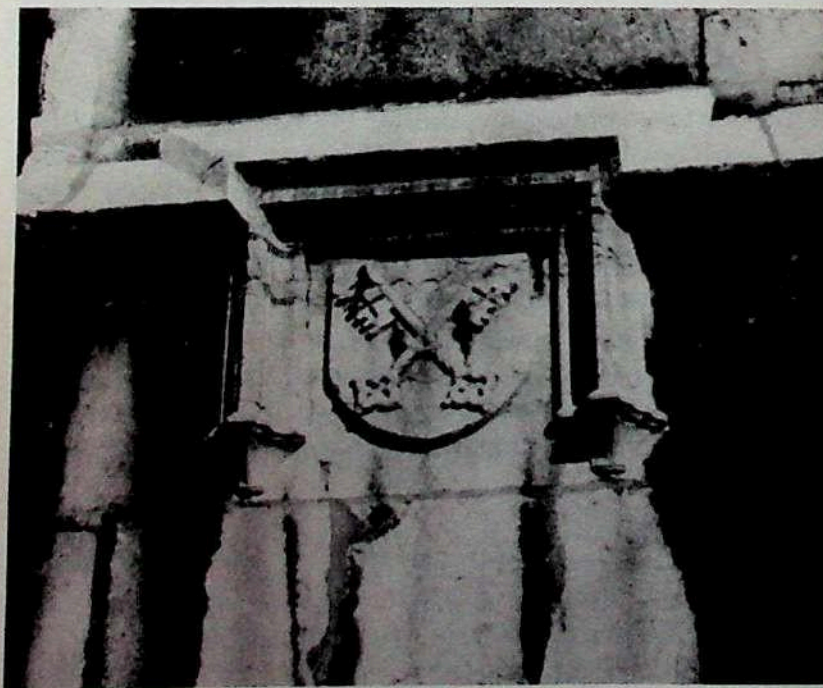
Heureusement, de fervents lecteurs, de plus en plus nombreux, s'en délecteront de par le monde pour leur salut. L'ouvrage sera jugé dangereux. On en interdira la diffusion. On le brûlera sur la place publique. Mais comme la Bible française, elle aussi mise à l'index, dans la version de Pierre Robert Olivétan, que Calvin, son cousin, préfacera, et que Pierre de Wingle, à Neuchâtel, imprimera en 1535 sur l'ordre et aux frais du synode vaudois de Chanforan, il se propagera avec la rapidité d'un incendie.

L'œuvre publiée — printemps 1536 — révélatrice d'une nouvelle étoile — le public lettré ne s'y trompe pas — son auteur prend le chemin de l'Italie avec son ami Du Tillet. Il se rend à la cour de Renée de France, fille de Louis XII et duchesse de Ferrare. Des évangéliques, tel Clément Marot, y séjournent déjà.

Quelque mystère plane sur ce voyage. Calvin se extraordinairement discret à son sujet. A-t-il été pris, dans la répression déclenchée à ce moment contre des français suspectés d'hérésies ? Il se peut. Il se pourrait s'étant présenté sous le pseudonyme de Charles d'Es qu'il ait été contraint de fuir et n'ait dû son salut à l'intervention de la princesse...

Quoi qu'il en soit, une accalmie dans la persécution, l'incite, rentré à Bâle, à pousser une pointe en France pour régler ses affaires et se retirer ensuite à Strasbourg. Des conditions où rôde la guerre, au retour, le jettent sur celui de Genève, compte n'y rester qu'une nuit. En fait, il y demeurera jusqu'à la mort, avec une interruption de trois ans, et bien malgré lui.

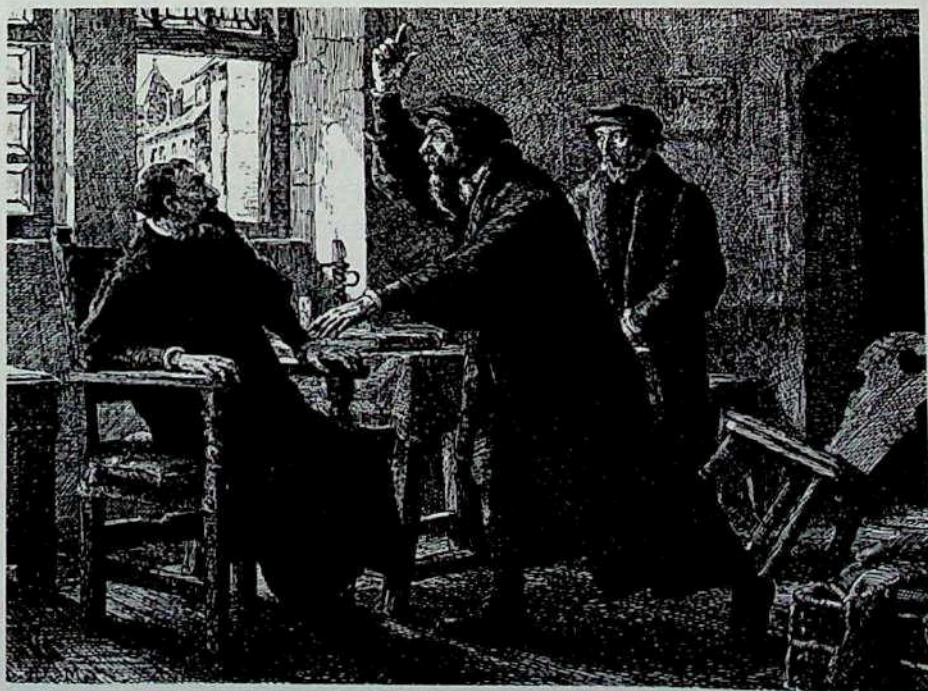
Il raconte, dans la préface de son *Commentaire sur des Psaumes*, comment descendu dans une auberge et



50. Les clefs ne sont plus à Pierre ! (Photo G.M.)

point de se mettre à table, il est interrompu par la visite d'un homme dont la voix pénètre en lui comme si Dieu lui-même parlait. « Farel, écrit-il, comme il brûlait d'un merveilleux zèle d'avancer l'Évangile, fit incontinent tous ses efforts pour me retenir. Et après avoir entendu que j'avais quelques études particulières auxquelles je me voulais réserver libre, il vint jusqu'à une imprécation qu'il plût à Dieu de maudire mon repos (...) si en une si grande nécessité je me retirais et refusais de donner secours et aide. Lequel mot m'épouvanta et ébranla tellement que je me désistai du voyage que j'avais entrepris. »

Pourtant, au moment même où la sommation lui en est faite, Calvin, homme de cabinet avant tout, doute de pouvoir répondre à l'impérieuse attente de son collègue. Est-il vraiment fait pour une telle tâche ?... Tout à Dieu certes. Ayant choisi jusqu'aux tréfonds de son âme. Mais trop peu meneur d'hommes, pense-t-il, et trop timide. Il incline au refus.



51. Farel retient Calvin à Genève. H. v. Muyden.

Mais Farel sait. De toute certitude. On pourrait p dire de toute éternité. Comme s'il voyait déjà, dans une l prémonitoire, la cité qu'il veut gagner porter le nom du p qu'avec insistance il lui veut donner. N'est-ce pas lui q commencé ce grand œuvre de la Réformation qu'il co d'achever ?...

Calvin a fini par se laisser fléchir. « J'offre à Dieu cœur comme immolé », écrira-t-il à Farel quelques années tard. Il n'est point ici-bas pour faire sa volonté. « Ne sommes point nôtres », répétera-t-il sans « Oublions-nous donc nous-mêmes ! »

Il le fait. Simple « lecteur de la sainte Écriture » d' Et quand le 5 septembre 1536, pour la première fois, le r du Conseil le mentionne, on ne sait point encore son n secrétaire écrit : « ce Français ».

Les choses changeront. Rapidement. L'Église de C avait besoin d'un docteur : elle le reçoit. Mais, en même t c'est un prédicateur qui lui est donné, un commentateur Bible, un homme de loi habile à débrouiller les situatio plus complexes.

Église plantée, non encore dressée

Les Genevois en ont ainsi décidé dans un serment : « en cette sainte loi évangélique ». Ce ne peut être là par l'air. Une telle promesse, il faut qu'elle devienne vie. C donc instruire le peuple. On va lui faire connaître la Bil l'éducation de ses enfants, en même temps qu'un droit, devenir obligation sacrée.

On a commencé. On a prêché. On s'est dépouil idoles. Mais il ne faut pas qu'en détrônant la Vierge, les les reliques, et les indulgences, et les mérites des œuvres, mette soi-même à la place, on intronise le moi. Il y Genevois, les réformateurs le savent, qui n'optent p Réforme que pour échapper à la tyrannie d'un pouvoir u

Ils rejettent l'autorité d'un clergé cupide et corrompu qui mêle pour s'enrichir le spirituel au temporel sans se soucier beaucoup des âmes. Mais ils n'en acceptent pas pour autant la seigneurie de Jésus-Christ.

C'est pourquoi Calvin, chaque après-midi, à la cathédrale, explique les épîtres de Paul. C'est pourquoi aussi, de concert avec Farel, il soumet au Conseil quatre *Articles* destinés à constituer les bases — ou les colonnes — de l'Église nouvelle : une sainte cène fréquente, « tous les dimanches pour le moins », mais que l'infirmité du peuple et les habitudes papistes conseillent de ramener à une fois par mois ; le chant des psaumes au culte ; l'instruction des enfants ; la formation d'un tribunal matrimonial civil. Une discipline, pour que la cène ne soit pas profanée par des pécheurs impénitents, sera de plus exercée par un groupe de fidèles « de bonne vie et de bon témoignage ». L'Église se réserve donc le droit d'excommunier celui qui refuse de s'amender. Elle prévoit aussi, pour que l'exclus ne puisse se gausser d'une telle mesure, et mépriser le sacrement, l'intervention, face aux opiniâtres, du magistrat.

Calvin ne se contente pas de donner une règle. Il fournit les moyens de la mettre en œuvre. Il rédige une *Instruction*, puis une *Confession de foi*. Ainsi les Genevois, par la pratique du catéchisme, apprendront-ils peu à peu ce qu'ils ont choisi de croire. Ainsi seront-ils appelés, en montant à Saint-Pierre dizaine par dizaine, c'est-à-dire quartier par quartier, à témoigner de ce choix publiquement. Le chrétien, par définition, se veut engagé dans la société tout autant que devant Dieu.

Cette exigence forte, gage d'une Réforme authentique, si elle entraîne l'adhésion de beaucoup, soulève aussi de farouches réticences. Ceux qui simplement entendaient se débarrasser d'un joug résistent. Ils n'ont pas laissé glisser de leurs épaules le manteau somptueux de l'Église romaine, aussi chamarré qu'encombrant, pour en revêtir un plus sobre, mais plus pesant encore. Ils se veulent — disent-ils — libres. De quelle liberté ?

Jésus vient avec un joug : mais il est doux ; fardeau : mais il est léger. Est-ce là vie insupportable Calvin y sont entrés pour la paix de leur propre cœur salut du monde. Ils ont compris que choisir cette persévérer jusqu'à la fin ne peut concourir qu'au bien de l'homme et à la gloire de Dieu. Mais à cette vision rejoignant, dans le cœur profond de l'être humain, le de la création, des esprits folâtres opposent le préte arbitre de leur fantaisie. Ils crient à la tyrannie. Ils avec la foule dans la cour du prétoire : « Nous ne vo que cet homme règne sur nous ».

Tel est bien, en 1537 et 1538, le sens réel du cor les pasteurs et une partie de la population. De r Genevois refusent — la rue des Allemands, par exe bloc dans cette attitude — d'adhérer à la confessio Calvin et ses collègues insistent. Ils demandent opiniâtres soient exclus de la cène. Le Conseil ne les s conteste à l'autorité ecclésiastique le droit d'e discipline. Aussi quand le Deux Cents vote, pour pl allié bernois, la conformité des cérémonies de Genève de Berne, décision qui porte sur des différences somminimes, les réformateurs entrent dans une fronde conclura, cristallisant toutes les divergences, que par le désordre, le bannissement. Et tous leurs efforts, a des Églises suisses, pour écarter les con catastrophiques de cet affrontement de Pâques 153 vains. Farel se repliera sur Neuchâtel, Calvin sur Strasbourg.

En réalité, le différend porte moins sur l'observ fêtes ou l'usage de fonts baptismaux et de pain sans l sur l'indépendance de l'Église par rapport à l'État. liberté accordée par la grande cité alsacienne à celui d'être désormais, en apparence du moins, le premier p Genève pour s'occuper de la communauté fluctu réfugiés français, est-elle ressentie par lui comme l d'une brise fraîche. Il organise sa paroisse comme il s'inspirant du réformateur principal de Strasbourg.



52. Strashbourg. (Photo G.M.)

Bucer, de dix-huit ans son aîné : cène mensuelle, à genoux comme les prières, et préparée par des entretiens individuels, sorte d'examen préalable ; chant des Psaumes grâce à un premier recueil de vingt et un numéros publié en 1539 ; souci de la cure d'âme et de l'assistance. Il enseigne à l'Académie que vient d'ouvrir, le 30 septembre 1538, l'humaniste Jean Sturm. Il se rend aux colloques de Haguenau, de Worms, puis à la Diète de Ratisbonne, inclinant au dialogue le plus ouvert pour que l'Évangile fasse son chemin, et conciliant comme Melanchthon, son nouvel ami, mais dans la fermeté. Et puis il écrit.

C'est son *Commentaire sur l'épître aux Romains*; c'est son *Petit traité de la sainte cène* où il montre que la présence du Seigneur, dans la communion, est bien réelle, mais spirituelle, les fidèles y étant « faits participants de la propre substance du corps et du sang de Jésus-Christ » ; et c'est aussi cette fameuse *Épître à Sadolet*, en réponse à l'habile missive du cardinal de Sadolet qui veut ramener Genève dans le giron de l'Église romaine mais qui trouve en son ancien pasteur, qui ne redoute rien tant d'y retourner — « plutôt cent fois mourir », écrit-il à Farel — un contradicteur virulent, limpide, qui démantèle la forteresse de faux marbre que le prélat a voulu dresser pour reconstruire : le roc de la Parole de Dieu le sobre édifice de l'Église fidèle.

À nouveau, ce qu'il craint se produira. Proie des factions de bergers peu sûrs, Genève découvre qu'en se séparant de ce qu'elle a bannis elle a perdu les défenseurs les plus efficaces de sa foi, voire de sa sécurité. Aussi les Guillermins — partisans de Guillaume Farel — gagnent-ils de plus en plus leurs adversaires, les Articulans. En octobre 1540, unanimement les Conseils rappellent Calvin : « voyant que notre peuple grandement vous désire ».

Le réformateur, qui se doit encore à Strasbourg, ne revient à Genève que le 13 septembre 1541. Rien de plus sobre que son retour ! À l'hôtel de ville, face au Conseil, il ne reproche rien à personne, s'excuse d'être demeuré si longtemps au loin et demande en priorité que bon ordre soit mis en l'Église. Quant à lui, il sera toujours le serviteur de Genève.

Quand il remonte en chaire, à Saint-Pierre, devant une foule immense, nul blâme non plus dans sa bouche. Simplement, il rappelle l'utilité de son ministère, et continue l'explication de la Bible là où il l'avait laissée. S'appesantir sur le passé, à ses yeux, constituerait une faute. Il faut aller l'avant, prêcher, fonder la communauté sur la Parole de Dieu, rédiger des *Ordonnances ecclésiastiques*, puis un catéchisme, une liturgie...

Calvin se met à la tâche sans hésiter. Viret, déjà revenu



IOANNES STURMIVS.
 STURMIVS humane Sophiæ & celestis amator,
 Argentinensis gloria prima Scholæ.
 Hoc Patria ciues, hoc Oratore piorum
 Gaudebat coetus. Gratia tanta Viri

53. Jean Sturm. Document BPU.

Genève pour six mois dès janvier 1541, lui prête so pendant une année et demie encore. Quant à Farel, Ne l'accorde pour quatre semaines et les trois amis, le intimes qui soient — le fameux « Trépied » — ont la joie, pour un temps, de travailler intensément enser l'édification de la cité.

Une vision lumineuse préside à cette action : celle chrétien totalement dévoué à son Maître, d'un disciple militance est ingénue et l'être fort ; celle d'une confessante dont l'Écriture est la loi, la grâce de Dieu matin renouvelée la discipline d'amour...

Une société nouvelle se dessine. L'ordre selon l' précis et rigoureux, doux et fraternel, s'incarne dans t domaines de la vie. Ne règne-t-il pas déjà dans l'homme de soi et source jaillissante ? Et ne s'exprime-t-il pas p impératif que Calvin, qui en fait la règle de s communiquera un jour à l'amiral de Coligny : « La glo Dieu, et ce qui appartient à son règne, doivent toujours devant » ?

Quand une telle maxime se pose en motivation su l'Église, si modestement plantée soit-elle, dresse à l'h incontestablement, et sans verser dans un quelconque c la petite lumière de sa foi. Et il arrive de temps à autre, c c'est le cas ici, par la vertu d'une grâce particulière, qu' vienne à illuminer le monde.

L'ordre nouveau de la famille

Étrange, quand on songe à la réputation de mo tyrannique qu'on a faite à Calvin, de constater que c'est XVI^e siècle, qui présente la sexualité sous son jour le plu Alors que l'éthique romaine parle à mots couverts, il e les termes exacts, crus. Nulle pudibonderie dans ses prop

Sa vision du couple part de la Création. « Dieu, dans son *Commentaire sur le Pentateuque*, créa l'homme

image ; il le créa mâle et femelle. » Ce texte, à ses yeux, fonde l'égalité entre les sexes. « Par ce moyen, continue-t-il, Adam fut admonesté de se reconnaître en sa femme comme s'il se voyait en un miroir. Ève aussi, de sa part, est avertie de s'assujettir volontiers à son mari, comme étant prise de lui. »

Dieu, dans cette perspective, veut l'unité du couple dans l'égalité spirituelle, mais dans une subordination de fonctions. Le péché vient rompre cette harmonie. Il a pour effet, note le réformateur, « de rendre insupportable à la femme la condition de subordonnée dans l'union conjugale, et de corrompre l'autorité par laquelle le mari devait présider au destin commun. » Les conséquences en sont catastrophiques. L'homme et la femme, sans se trouver vraiment, se poursuivent dans un dévergondage effréné, aussi général au XVI^e siècle qu'au XX^e. Or, ce désordre profond, créateur d'illusions sans cesse renaissantes, qu'il s'agisse de paillardise, d'adultère ou de prostitution, se répand dans toute la société. Pour l'écarter, seule la toute-puissance de l'Évangile est opérante : Christ faisant toutes choses nouvelles en chacun des partenaires. Alors les rapports entre eux deviennent-ils justes. L'autorité du mari, loin d'être suffisance et tyrannie, se vit dans le service et le sacrifice, à l'exemple de Jésus lui-même ; et la femme ne voit plus sa subordination comme une déchéance, voire comme une humiliante punition, mais comme le libre don d'elle-même.

Cette relation nouvelle, pense Calvin, restaure le dessein primitif de Dieu dans sa Création. Aussi le mariage lui apparaît-il comme un remède nécessaire qui restitue au sexe sa pureté d'origine et préserve l'homme et la femme de leur impudicité. Il faut donc en user joyeusement, dans le respect du conjoint, regardant l'autre comme son égal devant Dieu, avec amour, dans le sentiment que l'union ainsi réalisée, dans l'économie d'un monde qui passe, figure pour l'éternité celle du Fils de Dieu avec son Église.

La discipline qu'elle réclame, on l'imagine sans peine, va bien au delà des exigences de l'État dont le propos se limite au maintien d'un certain ordre pour que la société ne sombre pas

dans le chaos. Le couple chrétien, l'image de Jésus époux de l'Église dans la mémoire, se souviendra que la chasteté comprend la pureté de l'âme aussi bien que l'honnêteté du corps. Aussi l'un et l'autre des conjoints veilleront-ils à se comporter mutuellement d'une manière sobre. Car il ne convient pas que « le cœur brûle au-dessus d'aucune mauvaise convoitise, ni que les yeux jettent des regards lascifs — précise Calvin dans l'*Institution* — ni que le corps soit orné et embelli pour exciter l'esprit à l'impureté, que la langue y fasse naître de pareilles pensées par des paroles deshonnêtes, ni que la bouche les échauffe et les enflamme par son intempérance et sa gourmandise. Car tous ces vices — autant de taches qui souillent et corrompent la chasteté et la pureté qui nous sont ici recommandées. »

*

Calvin, dans sa vision renouvelée de la famille, infiniment plus judicieuse et saine, insiste avant tout sur les dispositions intérieures de chacun. Une morale détachée de la foi, sans racine profonde, qui jaillit de l'amour pour Dieu et du désir de sa gloire, demeure spirituellement inefficace. Elle ne change rien aux cœurs. Tout au plus peut-elle donner à une société l'apparence de la respectabilité. Encore que les fissures, sous le vernis, s'y montrent plus souvent qu'on ne le souhaiterait. Pourquoi aussi les lois somptuaires, qu'on rendra plus strictes après sa mort, ont à ses yeux moins d'importance que la prédication de l'Évangile. Même si elles sont utiles pour servir un frein aux débordements du luxe et au laisser-aller, elles ne protègent le public contre la tyrannie de la mode et des pernicieuses extravagances. Preuve en soit cette description dans son trente-quatrième sermon sur l'Épître aux Éphésiens. Elle n'est point inactuelle en notre siècle : « De longtemps n'a souffert que les femmes fussent ainsi débordées en amour. puis, outre les propos, il y a aussi bien les habits dissolus. grand peine pourra-t-on discerner si ce sont hommes ou femmes, qu'elles s'en viendront là parées et attifées pour tous les jours quelque déguisement de nouveau ; elles font leurs grandes roues de paon, qu'on ne pourra point pa-

PROMPTE

ET SINCERE ·



IOHANNES · CALVINVS ·

ANNO · ÆTATIS · 53 ·

· B ·

54. Calvin. Document BPU.

trois pieds près qu'on sente comme un moulin à vent qui fera le tourdion » (moulinet).

Le mariage, d'institution divine, est aux yeux du réformateur, selon la Bible, indissoluble. « Dieu, dit-il, dès le commencement a mis ensemble le mâle et la femelle, afin que les deux fissent l'homme tout entier; et par conséquent quiconque répudie sa femme fait tout ainsi comme s'il arrachait la moitié de soi-même. » Le lien conjugal ne doit donc pas être rompu. Toutefois, si l'infidélité de l'un des conjoints contrevient à cette loi, la sainte Écriture admet (sans le prescrire) le divorce. Et dans cette situation la femme — et la Calvin est révolutionnaire — a les mêmes droits que l'homme :

« Bien qu'anciennement le droit de la femme, » écrit-il dans son projet d'ordonnance sur les mariages du 10 novembre 1545, « n'ait pu être égal à celui du mari en cas de divorce, toutefois puisque selon le témoignage de l'apôtre l'obligation est mutuelle et réciproque quant à la cohabitation du lit, et qu'en cela la femme n'est point plus sujette au mari que le mari à la femme, si un homme est convaincu d'adultère et que la femme demande à être séparée de lui, qu'il lui soit aussi bien octroyé, sinon que par bonnes admonitions on le peut réconcilier ensemble ».

Lieu d'accomplissement de la personne humaine, le mariage unit les époux dans l'amour et la foi. La procréation n'en est qu'une conséquence par laquelle l'homme et la femme remplissent leur rude métier de parents dans la soumission à Dieu. Si la mère porte et allaite l'enfant, parfois non sans souffrance, le père à la sueur de son front s'emploie à le nourrir. Aussi l'un et l'autre, dans les diverses épreuves qu'ils ont à traverser ensemble, se souvenant que le péché en est la cause première, se soutiendront-ils mutuellement dans leur courage joyeux d'être associés dans une telle obéissance qui porte aussi son poids de gloire. Car Dieu, dans sa grâce, se sert d'eux pour communiquer la vie et ne retient point, sur leurs têtes, sa bénédiction souveraine.

L'enfant, créature du Seigneur, mérite toujours le respect. Même illégitime. Cela ne va pas de soi au XVI^e siècle. On ne fera donc point retomber sur lui, pense Calvin, la faute de ceux qui l'ont engendré dans le désordre. On l'aimera.

Marié lui-même à Strasbourg, en 1540, avec Idelette de Bure, une veuve mère d'un garçon et d'une fille, il mène une vie conjugale sans orage, mais non sans épreuves, car leurs santés à l'un et à l'autre se révèlent précaires et le seul enfant qu'elle lui donne meurt quelques jours après sa naissance. Quant à l'autorité des parents selon la Bible, respect et obéissance en sont les mots clefs. Telle est bien la volonté de Dieu. Et c'est à lui que père et mère ont à rendre compte de l'éducation qu'ils dispensent et apprennent à centrer, dans une patience exigeante et pleine d'amour, non sur l'intérêt immédiat, mais sur la connaissance de Jésus-Christ par l'Évangile. Ainsi seulement leur action peut-elle être bénie.

L'ordre nouveau de l'éducation

Tout enfant, quelle que soit son origine, a dans la Genève du XVI^e siècle droit à la culture. C'est en effet sur la colline de Saint-Pierre que pour la première fois une déclaration officielle proclame l'instruction obligatoire pour tous et, pour les pauvres, gratuite. Le Conseil général du 21 mai 1536, en même temps qu'il affirme sa volonté de vivre selon la Parole de Dieu, exige des parents qu'ils envoient leurs enfants à l'école.

Calvin, dès son arrivée, s'efforce de rendre effective cette intention. Au Collège, fondé en 1428, et transporté en 1535 dans les bâtiments désaffectés du couvent de Rive, le latin, le grec, le français (c'est nouveau !) sont au programme. On y ajoute un peu d'hébreu. Quant à la théologie, deux leçons publiques données par les Réformateurs — pour peu de temps hélas car ils seront bientôt bannis ! — dessinent un embryon d'académie.

Quand, rentré à Genève, Calvin revient à son propos de donner au peuple une instruction qui lui permette, grâce à une

bonne maîtrise de la langue, de lire la Bible et de rendre de sa foi, cela sans opposer la Parole de Dieu à l'étude des bonnes lettres, il se heurte à maint obstacle : les locaux vétustes ; il a du mal à mettre la main sur un recteur dynamique, sûr, et quand il croit l'avoir trouvé en Sébastien Castellion, homme pétri de qualités, il s'aperçoit qu'il doute certains textes de la Bible et doit se séparer de lui. Surtout, une opposition grandissante à sa pensée et à sa personne mène un combat usant : patriotisme exacerbé d'un groupe de Genevois qui vire au nationalisme ; contestation de l'existence de Dieu par le médecin Jérôme Bolsec quant à la prédestination, de l'Espérance par Michel Servet quant à la Trinité... Si bien qu'à plus d'une reprise, face à tant d'ennemis, il songe à quitter la place. Dieu l'y maintient. Son bras tout puissant le rive à son poste. Il triomphe. Non pas lui toutefois, mais le Seigneur. Alors, enfin reconnu, et accepté, il peut pousser la construction d'un nouveau bâtiment d'école, sur les hauteurs de Saint-Antoine, face au lac, et y dresser fermement, le cœur des pasteurs de Lausanne avec Berne lui faisant cadeau d'un recteur hors pair — Théodore de Bèze — et d'un pédagogue renommé — Mathurin Cordier —, tant la *Schola privata* (Collège) que la *Schola publica* (Académie).



55. Le Collège. Document « Vieux Genève ».

Ce double établissement, sous le même toit, promis au plus franc succès — il compte quelque 2000 élèves en 1566 — est mis sur le meilleur pied dès son ouverture. Deux hommes, tout deux abreuvés à la même source, y exercent leur influence à travers la volonté de Calvin : Jean Sturm, Mathurin Cordier.

Le premier, recteur, dès le 24 juin 1538, du gymnase de Strasbourg où le réformateur de Genève devient bientôt professeur, met en œuvre dans l'établissement qu'il dirige le système pédagogique le plus progressiste du temps. Il en a été lui-même bénéficiaire à Liège, dès 1521, dans un des collèges de la communauté des *Frères de la vie commune*. Ce mouvement mystique, fondé en 1381 par Geert Groote, entreprend une importante action éducative, en Rhénanie et aux Pays-Bas notamment, dans un esprit traditionnaliste d'abord — Érasme s'en plaint à Deventer — puis de plus en plus humaniste. Sa recherche pédagogique, au moment où Jean Sturm entre dans l'établissement, offre à l'adolescent quelque chose de tout à fait nouveau : un collège divisé en classes d'après le niveau d'instruction des élèves. Auparavant, les maîtres avaient devant eux, simplement, des auditeurs de tous âges qui prenaient de l'enseignement ce qu'ils en pouvaient. Désormais, on a une première classe où l'on apprend à lire, à écrire et à décliner le latin ; une 2^e et une 3^e où l'on se familiarise avec la grammaire ; une 4^e où tout en continuant cette étude on aborde le grec ; une 5^e consacrée à la rhétorique et à la dialectique ; une 6^e où l'on s'applique à imiter les classiques ; une 7^e ouverte à Aristote, à Platon, aux mathématiques et au droit par la grâce de maîtres spéciaux ; la 8^e couronnant le tout par une initiation à la théologie.

Les classes comptent quelque 200 écoliers et sont divisées en groupe de 10 dont on confie la direction, pour chacun d'eux, au meilleur élève, le décurion. Chaque année, des examens désignent ceux qui sont promus dans le degré supérieur et deux prix, dans chaque classe, récompensent les meilleurs. On vise à une latinité plus rigoureuse, plus pure. On pratique le théâtre.

Jean Sturm, quand il arrive à Strasbourg, en janvier 1537,

supporte mal le climat et songe à repartir. Pourtant, il commence à enseigner, est engagé pour un an, puis pour quatre. Le 7 mars 1538, le plan de son gymnase, qui s'inspire directement de celui de Liège, est adopté. Il comprend un enchaînement progressif de neuf classes — la plus élémentaire étant la 9^e, où l'on entre à l'âge de 5 ans — dirigées chacune par un maître qui se tient au milieu des élèves comme un père de famille à qui l'on doit une obéissance absolue. Des promotions ont lieu tous les six mois. L'instruction religieuse, en allemand d'abord, puis en latin dès la 8^e, se penche sur le Nouveau Testament grec dès la 5^e, sur les livres de Moïse en hébreu en 2^e et 1^{re}. De la gymnastique, entre les leçons, ainsi que des excursions, offrent une détente aux écoliers. Mais de même qu'ils apprennent à lire et à écrire en latin, de même aussi ne parlent-ils que cette langue durant les moments de récréation. Et leur recteur, latiniste distingué, la veut pure, élégante, ornée quasi cicéronienne. Il frise l'excès. Toutefois, son plan soigneusement gradué comporte cinq ans de cours publics en libres où la philosophie, les sciences naturelles, la physique, les mathématiques, la musique, non pas théorique seulement, et tant qu'application de l'arithmétique, mais également pratique avec un maître de chant, préparent l'accès aux facultés de théologie, de droit, de médecine. Il cherche l'équilibre dans le principe de la piété savante (*pietas literata*) que prônent également Melanchthon, le *Praeceptor Germaniae* : bien vivre, bien penser, bien parler. Christ demeurant, motivation suprême, dans la perspective d'un service de Dieu et de ses hommes, de l'Église et de la Cité, la présence d'amour qui fait de l'éloquence, ce reflet de l'âme, l'humble servante de la Parole de Dieu.

Le rayonnement de cet établissement modèle sera grand. Nîmes s'en inspirera, Bâle, Heidelberg, Genève, les Jésuites sans l'avouer... On comprend que Calvin, qui l'a fréquenté, s'en soit pénétré. Et l'ait imité. Non pas servilement toutefois. Car s'il en adopte la structure, l'esprit, il ne verse pas dans la « cicéromanie », et donne plus d'importance au grec. Quant au français, si on lui fait moins de place dans le nouveau Collège de 1559 qu'à Rive, en 1538, on l'utilise pourtant pour

LEGES ACADEMIAE Geneuensis.



OLIVA ROBERTI STEPHANI.

GENEVAE.

56. C'est Robert Estienne, à l'enseigne de l'olivier, qui a imprimé l'Ordre du Collège. Document BPU.

l'apprentissage de la lecture, pour la prière, pour le chant peut le faire aussi quelque peu dans l'enseignement.

Mathurin Cordier, tributaire d'Érasme en pédagogie, Lefèvre d'Étaples en religion, puise dans les étapes de sa carrière une expérience profonde. Chassé de Paris par les « placards » après être entré en contact avec les milieux les plus progressistes, il enseigne à Bordeaux, au Collège Guyenne dirigé par André de Gouvea dans l'esprit du programme humaniste des *Frères de la vie commune*, puis à Genève en 1537, à Neuchâtel en janvier 1539, à Lausanne tant que principal dès 1545, partout respecté, partout aimé. Il a vu qu'en 1559 le vieux pédagogue, à quatre-vingt ans, n'hésite pas à quitter son poste, fidèle à la pensée de Calvin pour bientôt reprendre du service à Genève en tant que professeur de 5^e.

Sa critique de l'enseignement traditionnel, qui réduisait la grammaire à un système de règles abstraites — lui la conception comme une porte de la vérité —, le conduit à chercher des moyens d'ouvrir le cœur de l'enfant à l'amour de la langue et de la vie par un entretien naturel et vivant de son maître avec lui. Ses célèbres *Colloques*, édités des centaines de fois, en plusieurs langues, et utilisés jusqu'au XIX^e siècle, mettent en pratique de manière admirable ce principe fondamental. Manu de conversation latine, il fixe par ses dialogues un vocabulaire de plus en plus riche. Plus on avance dans l'ouvrage, et plus on entre profondément dans la vie de l'école, de l'enseignement, de l'élève, de sa psychologie, puis, ouvrant des fenêtres sur l'extérieur, de la famille, de la ville, des marchés, des paysans, des médecins, des voyageurs... Rien, semble-t-il, qui lui soit étranger. Aussi peut-on bien comprendre qu'il ait été considéré comme le chef d'œuvre de la pédagogie calviniste et que Rodolphe Töpffer, trois cents ans plus tard, dans son morceau brillant, ait jugé bon d'en faire l'éloge.

« Nous étions 200, écrit-il, qui lûmes ensemble *Colloques* de Mathurin Cordier. (...) De ces 200, uns quittèrent en 5^e, les autres en 4^e, les autres plus tard »

tous, pour avoir expliqué les *Colloques* de Mathurin Cordier, (...) savent un peu ce que c'est qu'une langue, une idée, un raisonnement, une méthode, l'étude, les livres, le monde d'autrefois. Aussi, sur ces 200, 100 sont devenus gens d'esprit ; 50 gens d'idée ; 25 gens de bon sens ; 13 sont demeurés cruches ; 12 sont morts : je n'en suis pas. De vos écoles sans latin, sans *Colloques* ni Mathurin, nous verrons, d'ici peu d'années, ce qui sortira (...) »

La valeur de l'éducateur, chez Cordier, ne se limite pas à cette méthode remarquablement active et fonctionnelle. Il a, dans le domaine de la discipline en général, et des châtiments corporels en particulier, un point de vue qui tranche sur la pratique du temps. « Pourquoi user de contrainte ? écrit-il en 1530, dans la préface de son premier ouvrage théorique. Pourquoi frapper et même torturer ? Veux-tu atteindre sans peine le but que tu t'es fixé ? Veux-tu enseigner aisément ? Commence par les bonnes mœurs. Commence par Dieu et les biens célestes, en t'appuyant sur l'aide de Dieu et non sur tes propres forces. Enseigne, dis-je, aux enfants, à aimer le Christ, à tout exécuter à la louange de Dieu, à tout rapporter à sa gloire ; apprends-leur à être pieux, doux, obéissants et bienveillants. Souvent, alors, glisse, insinue, introduis le nom de Christ, fait pénétrer si assidûment la Parole de Dieu qu'ils reçoivent du moins quelque étincelle du divin amour. Laisse de côté les faisceaux de verges pour prendre les flambeaux et les boute-feux de la piété. »

Pédagogie, on le voit, d'un éducateur-né, d'un chrétien qui veut que son Maître règne dans son école, comme dans sa propre vie. On devine l'influence, sur Calvin, au bénéfice de ses leçons quand il était adolescent, d'un tel conseiller ! Aussi le Collège de Genève part-il d'un bon pied. Dans un bâtiment d'abord non achevé, sans vitres, avec une planche pour s'asseoir et une autre pour écrire, le chauffage ne consistant qu'en une bassine pleine de braises, l'horaire commence à 6 heures en été, à 7 en hiver et comporte bien, en une semaine, catéchismes et sermons du mercredi, du samedi et du dimanche compris, ainsi que les devoirs et répétitions, une soixantaine



57. Le porche du Collège, 1558. (Photo G.M.)

d'heures. De telle sorte que l'on s'explique bien un peu, les adultes se trouvant logés à la même enseigne, que Théodore de Bèze ait pu dire au père de l'un de ses pensionnaires : « Je crains qu'il ne sorte jamais rien de bon de votre fils, car, malgré mes prières, il ne veut pas travailler plus de quatorze heures par jour. »

Ainsi Genève, animée d'un tel esprit, forme-t-elle ses pasteurs, ses magistrats, ses citoyens. Sans parler des fils de bonnes familles, princières à l'occasion, qui viennent y faire leurs études. Mais l'enfant trouvé que l'Hôpital élève, le plus pauvre par conséquent, lui aussi peut fréquenter le Collège.

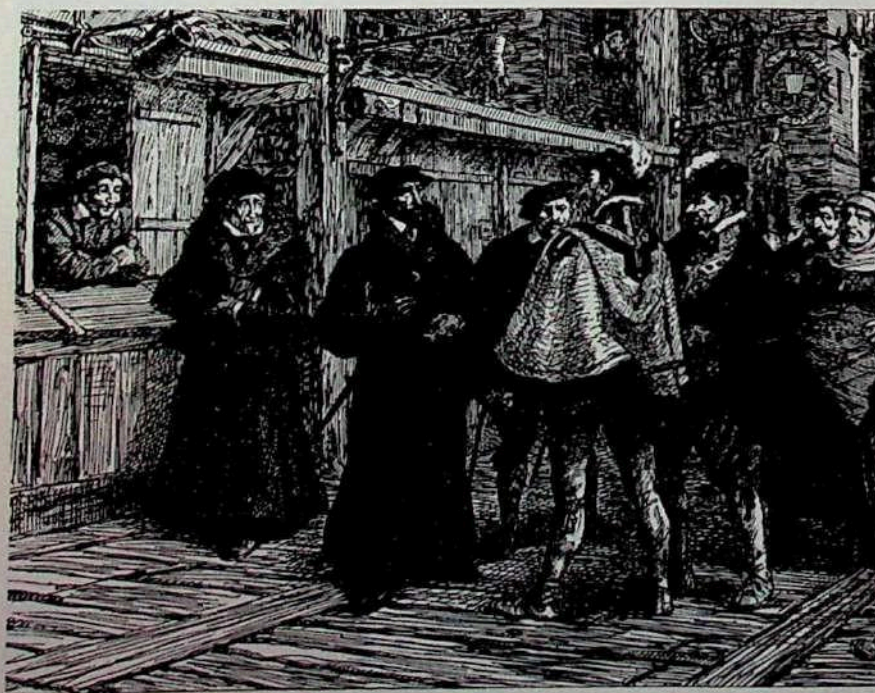
L'ordre nouveau de la charité (ou de la sécurité sociale)

Les institutions charitables, au Moyen Âge, ne manquent pas dans la cité. Nées au gré de fondations particulières, elles sont moins des maisons où infirmiers et médecins prodiguent leurs soins aux malades que des hospices ouverts aux passants, aux « pauvres vergogneux », aux enfants abandonnés, aux mendiants, aux femmes enceintes, aux pestiférés. Avant la Réforme déjà, dans un souci d'efficacité, d'égalité, et de bonne administration, les Conseils tentent d'en centraliser l'action. Ils se heurtent à l'opposition du chapitre de la cathédrale et ne parviennent à leurs fins, la messe supprimée, que par la fondation de l'*Hôpital général*, à l'automne de 1535. L'établissement connaît des débuts difficiles. Il ne trouve sa véritable assise que dans la pensée sociale de Calvin : les *Ordonnances ecclésiastiques* de 1541, dans une vision généreuse de l'homme, l'orientent fermement vers une assistance individualisée et pourtant globale que les organismes d'entraide les plus progressistes du XX^e siècle, publics ou privés, ne pratiqueront souvent pas mieux. C'est dire à quel point Genève, là encore, se révèle novatrice.

Non pas qu'elle soit naturellement plus altruiste que d'autres. Quand les bûchers de l'Inquisition s'allument et que des fugitifs se présentent à ses portes, elle a certes ses réticences. Elle se rebelle contre l'étranger qui vient concurrencer ses

bourgeois, rendre leur espace étroit ou même compromettre leur sécurité. Mais elle se fait violence. Elle triomphe de l'égoïsme. Elle s'ouvre. Elle ne peut laisser ses frères en larmes sans secours.

C'est peut-être à ces derniers qu'il faudrait demander pourquoi Calvin — comme on le dit sur tous les tons depuis quatorze siècles au nom de mille mensonges — est un tyran : eux, voyant apparaître au-dessus des remparts, à l'horizon, le grand temple de Saint-Pierre, saluent en cette haute silhouette l'extrémité du lac, la terre promise de leur délivrance. Ils pourraient aussi interroger les indigents, les vieillards, les malades sans ressources que soigne gratuitement le médecin de la ville. Car pour eux tous Calvin, cet homme doux qui se contraignait à ordonner, à réglementer, à diriger, est le grand maître de la charité vivante, éclairée. À côté des docteurs (ou professeurs de théologie), des anciens qui veillent, de concert avec



58. Calvin insulté par les libertins sur le Pont de l'Île. H. v. Muyden.

pasteurs, formant avec eux le Consistoire, au bon ordre et à la discipline de la communauté, les diacres administrent les biens de l'Église et pourvoient aux besoins des nécessiteux. *L'Hôpital général*, ouvert à toute détresse, tient lieu de sécurité sociale. Non seulement le pauvre, grâce à lui, est secouru, dans son bâtiment du Bourg-de-Four ou à domicile, mais on s'inquiète, au nom de la dignité de l'homme restaurée en Christ, de son reclassement dans la société. On lui cherche du travail. On lui assure une formation. Et s'il s'est davantage accoutumé au vagabondage qu'au labeur régulier, au lieu d'en faire un forçat comme c'est le cas en France à la même époque, on lui rend le sens de sa responsabilité en même temps que le respect de lui-même par l'apprentissage d'un métier. Même l'enfant trouvé est jugé digne des soins les meilleurs et, s'il en a les capacités, peut prétendre à des études. Aussi Genève, en dépit de graves difficultés économiques, donne-t-elle le spectacle d'une ville où chacun peut gagner son pain dans l'ordre et toute la considération qu'on doit à la personne humaine.

Les temps sont durs. Cité épiscopale devenue république, foire où se pressaient autrefois, quatre fois l'an, au milieu d'un grand concours de peuple, les commerçants et les banquiers venus de partout, elle ne trouve plus dans son commerce florissant, maintenant serrée entre ses murailles, bloquée par ses voisins et interdite à leurs marchands, la source de sa richesse. Elle a troqué ses églises somptueuses contre des temples dépouillés de tout ornement, les vêtements précieux de ses prêtres contre de simples robes pastorales, la servitude dorée des princes contre la liberté. De là ces ordonnances tant décriées, et fermement appliquées, sans considération des rangs et des personnes, contre le luxe. Car il ne faut pas, face à la misère des indigents que secourt *l'Hôpital général* et qui constituent, en 1586 par exemple, presque le dixième de la population — environ 13 000 âmes — que l'insolence de la richesse s'étale jusqu'à insulter Dieu. L'Évangile n'admet pas le gaspillage. Nul ne peut, selon lui, disposer de ses biens à son seul profit. L'homme est ici-bas plus gérant que propriétaire. Il aura des comptes à rendre.

Ainsi les lois somptuaires, nécessité économique en même temps qu'exigence d'amour, expriment-elles autant que le peut une sèche énumération d'articles l'idéal de vie du citoyen responsable et du chrétien fidèle. Leur sens est dans la motivation profonde qui les a fait naître, le respect du pauvre et du réfugié, la gloire de Dieu. Il n'y a pas en elles, pour l'homme dont les pas s'attachent à ceux de Jésus-Christ, rigorisme mort et moralisme desséchant. Il y a, dans la ferveur d'une existence livrée à un seul Maître, l'accomplissement d'un service quotidien fait de petites obéissances et de renoncement à soi. Rien, par conséquent, de triste ou d'ennuyeux, quand on sait que la joie ne se cache pas dans les jouissances de l'être qu'apporte la richesse, mais bien dans la communion constante, intime avec Dieu.

*

Le bâtiment de l'*Hôpital*, ancien couvent de Clarisses, au Bourg-de-Four, héberge les assistés qu'on ne peut secourir à domicile. On veille, précisent les *Ordonnances*, à tenir les malades en un « corps de logis à part ». Des enfants trouvés, des orphelins, y sont en tout temps instruits par un instituteur qui les initie aux rudiments des lettres, du catéchisme et des bonnes mœurs, et conduit les plus grands au Collège. De plus, tous les habitants dans le besoin étant pris en charge, la mendicité peut être interdite. Calvin, dans sa sollicitude pour les pauvres — il a été pauvre lui-même après son bannissement et vivra toujours très simplement — entend conserver à leur usage, sans pour cela les encourager à la paresse, les biens de l'ancienne Église. Aussi défend-il ces derniers avec vigueur contre les empiètements de l'État.

L'ordre nouveau du politique

Le réformateur de Genève, soucieux de ménager entre le spirituel et le temporel des rapports aussi justes qu'harmonieux, fait tous ses efforts pour éviter la domination de l'un sur l'autre. Il se distance à la fois, dans son réalisme biblique, de la théocratie pratiquée par les papes, et du

césaropapisme indistinctement cher à mainte monarchie ou république. Ce qu'il veut, entre les deux pouvoirs, c'est une collaboration — elle est évidente à l'*Hôpital général* — un équilibre, une réelle indépendance.

L'Église, selon lui, rassemble la communauté par la prédication de l'Évangile, le baptême, la cène. Elle n'est pas un clergé. Encore moins une hiérarchie. Elle est l'assemblée des fidèles et le magistrat en fait partie. Elle s'adresse donc aussi à lui. Elle l'exhorte à vivre selon la Parole de Dieu. Mais elle se souvient qu'il est responsable de l'État et prie pour lui : pour sa mission d'homme public ; non sans le critiquer quand il le faut.

L'État, lui, assure l'ordre, une société viable. Il protège l'Église dans son activité et fait respecter la loi de Dieu. Mais ce n'est pas à lui à exercer la discipline ecclésiastique.

En fait, à Genève, le contrôle du pouvoir politique sur l'Église restera important. Les *Ordonnances ecclésiastiques* rédigées par le réformateur seront corrigées par le Conseil. Jamais ce dernier n'accordera à Calvin, dans un domaine strictement religieux pourtant, la célébration de la cène chaque semaine ou chaque mois ou la consécration des pasteurs par imposition des mains. On voit à quel point il est peu libre d'agir à sa guise. Quant aux pasteurs, docteurs, anciens choisis par les Conseils dans les Conseils, et diacres au service et de l'Église et de l'État, ils sont confirmés dans leur nomination par le gouvernement. La collaboration entre les deux pouvoirs est étroite, mais le politique a le plus grand poids. La cité, en définitive, incline au césaropapisme.

Certes, la personnalité rayonnante de Calvin, et l'authenticité vigoureuse de son Église, dans le souci majeur de la gloire de Dieu, dresse Genève, face à l'Europe, comme une ville sur la montagne. De ses murs qui deviennent ceux de la Rome protestante s'en vont, portés par une foi triomphante, tant les hommes que forme l'Académie que les Bibles et les écrits que produisent bientôt une trentaine d'imprimeurs. La Parole qui retentit sous les voûtes de l'Auditoire ou de Saint-Pierre vole à tous les horizons.

L'ordre nouveau de l'Évangile

Calvin le dit : il obéit à un plus grand. Il le sait : c'est qu'il aura à rendre compte. Il le vit chaque jour : quand la Bible, le Saint-Esprit lui parle. Le doute ne taraude pas son cœur : pour lui, l'Écriture sainte est la Parole de Dieu, et quand il la prêche il se l'applique à lui-même d'abord et s'efforce de la rendre accessible à ses auditeurs. « Je mâche les mots de l'Écriture, écrit-il, afin qu'on les puisse digérer. » Mais il est bien persuadé que seul le Saint-Esprit peut faire d'une prédication une semence de vie. De là cette déclaration hardie : « Quand Dieu parle au nom de Dieu, c'est plus que les édits des rois et des empereurs. »

On le comprend un peu quand on lit telle ou telle lettre de quelque 4200 lettres de sa plume qui nous sont parvenues. À mesure que l'on avance, on mesure à quel point, pleines de sève biblique, de certitude, de salut, et de cette conscience indéracinable d'avoir été converti, élu, elles ont pu fortifier leurs destinataires. Les lettres d'aujourd'hui s'en trouvent lui-même saisi, bouleversé. Quand Calvin écrit, le 16 mai 1553, aux cinq étudiants en théologie de Lausanne emprisonnés à Lyon, et bientôt condamnés à mort, « Puisqu'il Lui plaît vous employer jusques à la mort, pour maintenir sa querelle, il vous tiendra la main forte (...) » ne sent-on pas étreint par la paix surnaturelle que procure la foi qui croient le Tout-Puissant ? Les prisonniers pour la foi, à l'attente d'un verdict fatal, à l'heure où le visage du bourreau frémit dans leur regard comme une flamme dévorante, ils accueillent sa parole comme une véritable prophétie venue du ciel : « Vous savez, écrit-il à l'un d'eux, qu'en partant de ce monde nous n'allons point à l'aventure. » « Dieu ne souffrira pas, dit-il encore, qu'une seule goutte de votre sang soit perdue inutile. »

Sa sollicitude ne se déverse pas qu'en mots. Il s'agit d'agir. C'est ainsi qu'en faveur des captifs il fait intervenir auprès des grands tous ceux qui peuvent avoir quelque influence. Soit tôt le matin, à cinq heures parfois, ayant peu dormi, il souffre constamment en son corps, et la médecine ne le



59. Farel, Bèze et Viret chez Calvin malade. H. v. Muiden.

guère, il se rend au chevet des malades pour prier avec eux et les réconforter, laissant de côté toutes les autres occupations qui le harcèlent — corrections d'épreuves d'imprimerie, rédaction d'ouvrages, correspondance — pour être avant tout pasteur. Et il l'est, dans ce discernement des esprits que lui prête sa communion constante avec Dieu. « Nous sommes du tout à lui, affirme-t-il, tant du droit de nature que pour le prix inestimable de son sang qu'il n'a pas épargné pour notre salut. » L'appartenance est absolue, et l'exigence aussi. C'est pourquoi il ne craint pas de dire : « Ce n'est pas une offense petite ni légère d'avoir préféré les hommes à Dieu. » D'Andelot, à qui il adresse ce reproche, vient après quelques mois d'héroïque fidélité, en prison, de céder au roi et d'aller entendre la messe. Calvin l'en blâme. Il ne saurait appeler bien ce mal. Mais il ne manque pas, à tous ceux qu'il doit reprendre — et il le fait sans détour — de rappeler que Dieu, en véritable père, reçoit tous ceux qui se repentent. Car ses compassions

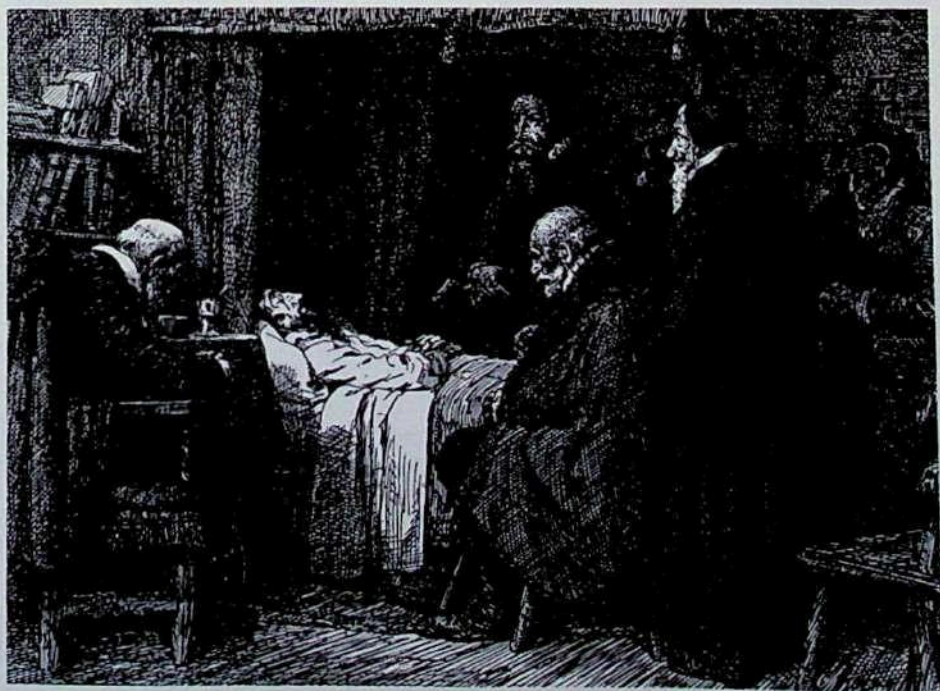
sont infinies ; et il « regarde plutôt son œuvre en nous que vices et pauvretés. » Aussi le chrétien peut-il se contenter totalement en lui. « Quant il plaira à Dieu vous imposer un pesant fardeau, écrit-il à ce grand seigneur qu'est M. de Falaise, il vous donnera aussi les épaules pour le soutenir ».

Ceux qu'il a aidés l'éprouvent et en témoignent. « Le pauvre méprisé des hommes se peut adresser à vous familièrement comme à un ange de Dieu et vrai serviteur de Christ ». Les visiteurs ne frappent pas à sa porte en vain. Nul service, pour lui surchargé de besogne, qui soit petit. Il s'enquiert d'un logement pour tel grand personnage, d'un toit pour ce réfugié, d'un apprentissage pour un jeune homme, d'un secours pour l'*Hôpital*... Évangile vivant. Évangéliste récrivant la Parole pour ceux qui sont au loin comme pour ceux qui sont au près par ses lettres ; par la Bible que les marchands ambulants cachent dans leurs besaces et que les colporteurs-prédicateurs répandent au péril de leur vie. « Il est incroyable, écrit-il, de voir comment nos amis se dévouent aux progrès de l'Évangile. Autant on est avide auprès du pape à solliciter des bénéfices, autant ils le sont à demander du service dans les églises sous la croix. Je cherche parfois à les retenir. Je leur montre l'attribut édit qui ordonne la destruction de toute maison où le culte s'est célébré. Je leur rappelle que dans plus de vingt villes les fidèles ont été massacrés par la populace ; rien ne peut les arrêter. »

Ces hommes parcourent la France, la Belgique, passent en Angleterre, en Allemagne, en Hongrie, en Pologne... Le réformateur, toutefois, n'a pas le temps de voir tout le développement de la Réforme. Parvenu au terme d'une carrière toute de dévouement au service de l'Évangile, il demande pardon à ceux qu'il a offensés, rédige son testament, préconise à ceux qui l'aiment, interdit qu'on lui élève un tombeau. C'est pourquoi on ne sait exactement où il a été enterré dans ce panthéon genevois qu'est devenu le cimetière de Plainpalais. L'homme retourne à la poussière dans l'attente de la résurrection. La gloire revient à Dieu.

Le 24 mai 1564, comme le notera Théodore de Bèze, « la plus grande lumière qui fut en ce monde pour la direction de l'Église de Dieu fut enlevée au ciel ». Le serviteur s'effaçait. Il avait 55 ans.

*

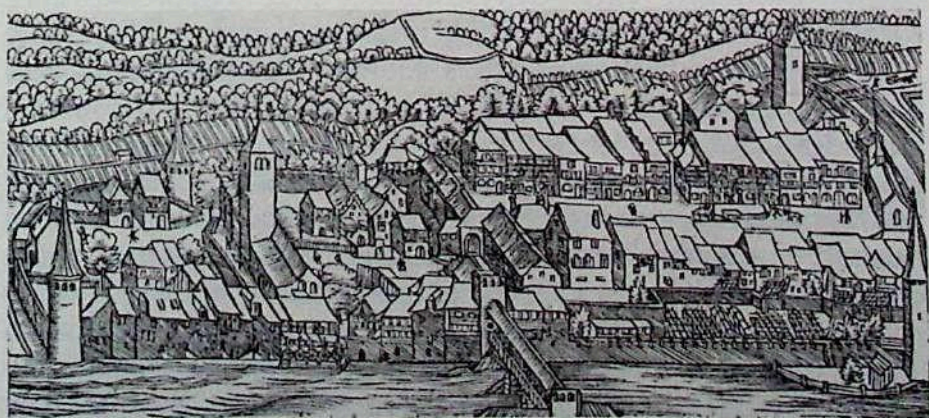


60. La mort de Calvin. H. v. Muyden.

III

BULLINGER

Ferme et fidèle autant qu'irénique, conciliant, ami de la négociation et ennemi de la guerre, Henri Bullinger, le successeur de Zwingli, né vingt ans après lui, à Bremgarten, le 18 juillet 1504, a pour père un prêtre respecté, le doyen de la ville. Bien des paroissiens en effet, à cette époque de relâchement des mœurs, préfèrent pour curés, pour la sauvegarde de leurs femmes et de leurs filles, des ecclésiastiques époux rangés et bons chefs de famille. Le futur réformateur bénéficie de cette situation. Aux côtés de ses quatre frères et de sa mère, fille d'un conseiller de la petite cité, il grandit dans une atmosphère psychologiquement et spirituellement saine.



61. Bremgarten. Bibliothèque centrale, Zurich.

Son père, propriétaire d'une meute renommée, emploie ses loisirs à la chasse et en distribue le produit aux indigents. Il tient sa table ouverte. Il prêche d'exemple aux riches. Et qu'en fait Bernard Samson, le « marchand » d'indulgences, se présente à Bremgarten, il lui en interdit l'entrée, et tant l'évêque de Constance son supérieur que les Confédérés, c'est-à-dire les cantons, lui donnent raison. Le moine quémendeur doit quitter la Suisse.

Une conversion sans retour

Le jeune garçon, de bonne heure, passe en Allemagne pour ses études. Il songe d'abord à devenir chartreux. Montaigne dit comme on l'a dit, dans la chaire de son père, en cachette, pour y réciter des prières ?... Toujours est-il qu'à Emmerich, toujours lisant Horace, Plinie, Cicéron, Virgile, il chante dans les rues porte en porte, comme autrefois Luther, pour gagner son pain. À Cologne, il se délecte d'Érasme, s'exerce aux épîtres, aux oraisons, aux dialogues, aux invectives, se familiarise avec le monde de la théologie scolastique en compagnie de Pierre Lombard et de Gratien, auteurs du XII^e siècle, pour constater avant tout qu'ils se réfèrent principalement aux Pères de l'Église. Une grande envie de les connaître alors le prend.

On est en 1520. Un frisson nouveau parcourt l'Allemagne. Henri Bullinger, chez Chrysostome, chez Ambroise, chez Origène, chez Augustin, perçoit une manière de parler qui le touche. Bien qu'infiniment plus anciens, ils lui semblent si proches. Et quand des écrits de Martin Luther lui tombent entre les mains, *De la captivité babylonienne de l'Église, De la liberté chrétienne* notamment, il y trouve une étrange ressemblance. Le moine saxon en pleine actualité semble tumultueux devenir à les mêmes accents que les grands esprits des premiers siècles. Il s'appuie comme eux sur la Bible.

« Voilà pourquoi, confesse le jeune étudiant, j'achète le Nouveau Testament ». Il lit l'évangile de Matthieu avec son commentaire qu'en fait saint Jérôme, puis les autres livres de Marc, Luc, Jean, les Actes des Apôtres, les épîtres.

l'Apocalypse, jusqu'au dernier chapitre, à la dernière ligne, au dernier mot. Et il n'a plus envie de se faire chartreux. La vérité monte en lui. Une horreur profonde de la doctrine papiste l'étreint. Il dévore les *Lieux communs* de Philippe Melanchthon, le savant collaborateur de Luther. Il s'en régale. Il s'exerce, dit-il, « nuit et jour », en 1521 et 1522, à l'étude des livres sacrés. C'est comme une passion qui l'a pris. Une compréhension nouvelle, de son esprit illuminé, descend dans son cœur. Il vit. Il sait : le salut vient de Dieu par Christ. Il l'expérimente. Il passe de la grisaille et de l'ennui à la lumière. Il a fait demi-tour. Et il marche maintenant dans la bonne direction. Son existence a un sens. Converti, oui. Né de nouveau...

La conversion véritable ne rend point orgueilleux. « Je ne puis certes me vanter de rien », dira-t-il une vingtaine d'années plus tard. « Je suis un pécheur ; mais j'ai mis tout mon espoir en Christ (...) Déjà comme adolescent j'arrivai à la vraie foi (...) »

C'est en effet entre sa seizième année, celle où il devient bachelier, et sa dix-huitième, où il est promu maître ès arts, que cette expérience de la nouvelle naissance se situe. Avant, confessa-t-il, « j'étais encore un gaillard rude et tranchant, à la suisse. » Mais il est maintenant tout autre : fort, et maître de soi.

Le chemin de la croix

Un appel, en 1523, rencontre son désir ardent de servir. Wolfgang Joner, l'abbé du couvent cistercien de Kappel, sur les confins du territoire zurichois, l'invite à enseigner. Une activité réformatrice rayonnante, dès lors, parallèlement à celle que mène à Zurich, dès 1519, Huldrych Zwingli, déborde de la maison de prière sur les villages des environs. On vient de loin aux leçons du jeune professeur. Où trouver en effet une parole si clairement persuasive, substantielle, lumineuse ? Il expose avec autorité, dans la langue du peuple, les écrits savants d'Érasme ou de Melanchthon. Il met en évidence les vérités

libératrices de l'Écriture. Et il ne se contente pas de les expliquer, il les vit. Ne fréquentant plus la messe, ni les autres cérémonies romaines. Car comment le ferait-il ? Il a reçu la Parole de Dieu. Elle a fait sourdre en lui une fontaine de vie. Aussi, peu à peu, les moines déposent-ils le froc pour travailler comme artisans, pour prêcher selon la Bible, et pour enseigner aussi, par le mariage, dans une vie de famille saine et paisible. L'abbé et le prieur, Peter Simler, eux aussi le font. Une Église et une société nouvelles prennent corps.

Tous, certes, n'en saluent pas l'incarnation avec bonheur. L'évolution a été brusque. Elle prend, aux yeux de certains, l'air d'un tour révolutionnaire. Un élan la porte, mû par une conviction forgée au plus profond de l'être. Comment y résister ?

Tout près, au delà de la frontière, à quelques pas seulement du couvent révolutionné, on est prêt à user de la même force. Malheur à qui, renouvelé dans sa conscience intime par la vie quotidienne par l'Évangile, et la tête bourdonnante de paroles bibliques, d'aventure se risquera sur le sol du canton voisin. Son existence ne pèsera pas lourd.

Henri Bullinger le sait. À un ancien condisciple à Cologne il confesse : « Quoiqu'en secret, je suis maudit par certaines décisions de nos Confédérés, de sorte que je me cramponne à la croix de Christ, et ne puis m'enhardir à franchir le territoire zurichois (...) à moins d'exposer ma vie à mort par le glaive ou par le feu. Mais il me plaît grandement pour le doux nom de mon Seigneur Jésus-Christ, de devenir comme les balayures du monde (...) »

Quoi de plus sain, et aussi de mesuré, que l'attitude courageuse de cet homme qui n'a doublé que depuis peu le nombre de ses vingt ans ! La demande en mariage qu'il adresse un an plus tard, lors d'un séjour d'études à Zurich, en 1527, à la fille de l'ancien cuisinier du fameux bourgmestre Hans Waldmüller, Anne Adlischweiler, autrefois nonne d'un couvent désaffecté en 1525, témoigne d'une fraîcheur, d'une sagesse, d'une connaissance de soi bien rares : « J'ai réfléchi sérieusement

depuis trois ans, écrit-il, et j'ai toujours trouvé qu'il n'était pas bon pour moi, devant Dieu et devant le monde, de rester dans mon état (...); comment mon enseignement pourrait-il demeurer spirituel si ma vie était dissolue ? C'est pourquoi je me suis décidé à t'élire pour femme, nonobstant d'autres partis proposés pour lesquels je n'ai ressenti aucune inclination. Dieu seul sait si tu m'es destinée ; mon choix est entre ses mains surtout, mais aussi dans les tiennes. »

Sans gêne ni complaisance, avec candeur et droiture, il se montre à elle tel qu'il est. Ne compte-t-il pas passer la vie entière à son côté ? Si donc il déclare n'avoir eu ni petite vérole, ni hydropisie, ni épilepsie, il s'avoue la vue basse, l'humeur quelque peu colérique, mais sans haine ni rancune ; à condition, comme il le dit, « qu'on ne mette pas le feu aux poudres ». Il pardonne volontiers et cède de même. Il n'entretient aucune liaison. Il n'a pas d'autre amour qu'elle. Quant à ses vieux parents, qui lui sont très chers, il s'en occupe avec sollicitude et se voue tout entier à sa vocation de pédagogue.

Cette confession, aussi singulière que touchante, est suivie d'une promesse ferme. Un an plus tard, le 17 août 1528, la volonté contraire de la mère de la jeune fille ayant été contournée, le mariage est conclu. Non sans que l'heureux fiancé ne compose, dans les mois qui précèdent, un émouvant traité sur le sujet qui remplit son cœur. L'union, heureuse et bénie, sera gratifiée de onze enfants.

Bullinger et Zwingli

Les six années que passe à Kappel le jeune réformateur se révèlent fécondes. Ce ne sont en effet pas moins de soixante-dix écrits divers, homélies, épîtres, mémoires — tout en enseignant — qu'il rédige pendant cette période. Il s'agit d'établir solidement dans tous les domaines de la vie, face à la scolastique desséchée, aux traditions semi-païennes, et même aux Pères des premiers siècles, l'autorité de l'Écriture. Elle seule fonde la vérité. Elle seule peut conduire l'individu à la



62. Kappel. Bibliothèque centrale, Zurich.

régénération, la patrie terrestre au salut. C'est pourq
partout, dans toutes les communautés, une place, la premi
doit lui être faite. Les frontières, devant elle, doivent s'ou
comme les cœurs. Car il ne faut plus, comme on le lit d
l'Évangile, que les hommes préfèrent les ténèbres à la lumièr

Henri Bullinger s'inquiète. Il aime son pays. Il entend a
douleur les rumeurs hostiles des cantons forestiers gronde
l'orée de son couvent. Il exhorte le peuple à plus
clairvoyance, à plus d'amour.

Zwingli, en ces heures décisives, vient fortement à
rencontre. Par l'écrit d'abord, les soixante-sept articles de
Dispute de Zurich de janvier 1523 notamment, puis
l'automne de la même année, en personne, prédicat
puissant, disciple du seul et vrai Berger, initiateur persévér
de cette Réforme que lui-même, à Kappel, de man
indépendante, a menée avec ferveur. « Je me sentis d'aut
plus attiré, écrit Bullinger, que j'étais depuis quatre ans
brûlant champion de cette cause ».

Deux tempéraments : l'aîné fougueux et rude, d'un style assaisonné d'humour mordant, à l'emporte-pièce ; le cadet pondéré, qui met en œuvre avec mesure une puissance toujours maîtrisée, mais se reconnaît son disciple ; caractéristiques non immuables : le second ne manque pas d'audace ; ni le premier de prudence, voire de lenteur : car quand il s'agit de supprimer la messe contre laquelle il prêche depuis cinq ans, il hésite encore à le faire et c'est Bullinger qui s'en étonne ; le réformateur de Zurich veut un peuple bien informé, longuement préparé.

Deux hommes qui s'estiment et collaborent : le jeune accompagne à la Dispute de Berne de janvier 1528 celui qu'il a désormais reconnu pour son maître ; au synode d'avril il est consacré et prête serment ; le 21 juin, il prêche pour la première fois, à Hausen, près de Kappel.

Un successeur sans faille

De son père d'abord, à Bremgarten. En février 1529, ce dernier dit à ses ouailles : « Je suis votre pasteur depuis vingt-trois ans ; je vous ai enseigné ce que je croyais être la vérité. Mais maintenant, nous sommes dans la lumière. Pardon de vous avoir fait errer dans l'ignorance. Je suis fermement décidé, avec l'aide du Tout-Puissant, à vous montrer le vrai chemin de la béatitude, uniquement par la Parole de Dieu tirée de l'Écriture, et dans la foi à Jésus-Christ, notre seul Sauveur. »

Les bourgeois ne sont pas tous d'accord. Une faible minorité d'entre eux incline à la destitution de leur prêtre. À Pentecôte toutefois, qui voit-on monter en chaire à sa place, comme successeur ? Son fils. Et sa prédication fait une impression si forte que le lendemain, les images de l'église, qu'on avait précédemment ôtées, sont brûlées au cimetière. Le jeune prédicant s'affirme. Zwingli s'en réjouit : « Il a repris, dit-il, le flambeau de nos mains ».

La diffusion de la Parole de Dieu dans les bailliages, sous l'impulsion de Zurich, suscite dans les cantons montagnards

une opposition de plus en plus venimeuse. Manifestement dans le refus d'observer la première paix de Kappel — celle de juin 1529 — il ne faut pas voir que des raisons économiques. L'attachement de ces États peu productifs au service étranger rejeté par Zwingli ne pèse à ce moment-là que peu dans la balance. Le poids le plus lourd, c'est la grande politique confessionnelle de l'Autriche, de Charles-Quint, qui s'est réconcilié avec le pape. Aussi dans les vallées du centre des Alpes semble-t-on se calfeutrer obstinément sous le sombre couvercle de nuages qui s'amoncellent sur le pays. On se garde de la lumière. La Diète de Bremgarten des 14 et 20 juin, 9 juillet, 10 et 23 août 1531, s'évertue à concilier des positions irréductibles. Les objurgations de la comtesse de Neuchâtel, duc de Milan, des ambassadeurs de France n'obtiennent rien. Bullinger, par l'ascendant d'une parole calme, mesurée, fervente d'amour pour la Confédération tout entière, exhorte les cantons à régler leur différend par la négociation pour éviter la guerre. En vain.

Zwingli, en ces jours d'angoisse où Zurich ne l'écoute plus et préfère au franc combat le lâche blocus économique proposé par Berne, survient une nuit à pied chez Bullinger pour supplier les délégués bernois. Le jeune pasteur de Bremgarten assiste à l'entretien. Il raccompagne ensuite son maître jusqu'au village voisin. C'est là que ce dernier prend congé de lui, pour la troisième fois, la voix étranglée de larmes et le cœur lourd de sombres pressentiments : « Dieu te garde, mon cher Herr. Reste fidèle à Christ le Seigneur et à son Église. » Puis il s'en va...

La défaite de Zurich, la mort de Zwingli, la paix imposée au vaincu en termes méprisants pour la foi évangélique livrent Bremgarten aux catholiques. Les prédicants en sont expulsés. Bullinger s'enfuit à Zurich avec son vieux père et son frère Jean, dans la nuit du 20 au 21 novembre. Sa femme, un peu plus tard, parvient à le rejoindre avec leurs deux filles, arrachant au veilleur, par surprise, la clef de la porte de la ville.

Le fugitif n'a que 27 ans. Ses tendances modérées

pacifiques sont connues. Si donc les autorités de la République, dans l'état de détresse d'une cité plongée dans le deuil, le désignent premier pasteur — « antistès » — c'est qu'elles sont persuadées qu'il suivra une politique différente de celle de Zwingli. Bien des Zurichois en effet, dans l'atmosphère de défaitisme qui pèse sur les esprits, envisagent un retour partiel au catholicisme. Le prédicant chassé de Bremgarten, pensent-ils, sera leur homme.

Ils ne mettent pas longtemps pour constater leur méprise. La première fois qu'il prêche au Grossmünster il en est qui s'imaginent, tant sa fermeté fait impression, que Zwingli est revenu. Ce dernier l'avait d'ailleurs bien jaugé. Il avait pressenti en lui le plus capable de ses successeurs. Certains diront même qu'il l'avait désigné. Quoi qu'il en soit, ceux qui pensent trouver dans le nouvel « antistès » un chef d'Eglise ouvert à tous les compromis en sont pour leurs frais. Quand le Conseil des Deux-Cents, le jour même de l'élection de Bullinger, lit aux prédicants une série d'articles restreignant leur liberté de prédication, celui-ci, après consultation de ses collègues, adresse aux conseillers une remontrance dans laquelle il fait dépendre l'acceptation de sa charge de la reconnaissance du droit, pour les pasteurs, de reprendre les impies selon l'Écriture. Le Conseil délibère quatre heures durant. Et à la question de confiance qui lui est faite, il répond en accordant aux ministres de l'Évangile de prêcher librement et sans contrainte aucune selon la Bible. Espérant qu'ils en useront avec modération « en vue de la paix et de la sécurité publiques ».

Cette première victoire est suivie d'une seconde. En 1532, dans un discours incisif, Léon Jude tance les crypto-catholiques de la cité en même temps que le gouvernement, trop faible à ses yeux face aux Confédérés. Bullinger, son cadet de vingt ans, approuve sans réserve. La répréhension des péchés, qu'ils soient collectifs ou individuels, affirme-t-il, n'est pas une rébellion contre l'État. Les prédicants, si on veut les bâillonner, sauront obéir à Dieu. Quant aux V Cantons insinuant à la Diète de Baden que les prêches du Grossmünster sont



63. Le Grossmünster. Bibliothèque centrale, Zurich.

séditieux, leurs auditeurs savent bien que la guerre leur est toujours présentée comme odieuse, et la discorde néfaste. Même si leur pasteur démontre, dans ses sermons, que Dieu punit les siens, se référant à l'apôtre Pierre, et non à ses pensées propres. C'est pourquoi aussi il ne peut avoir, comme on l'en accuse, vanté ou loué la messe : « Je n'aurai garde, déclare-t-il, de la mentionner comme si elle était de Dieu, des apôtres, et vieille de plus de mille cinq cents ans. Non seulement elle n'est pas conforme (...) aux souffrances de notre Seigneur Jésus-Christ, mais elle est presque une apostasie de la Parole. »

De telles déclarations définissent à merveille la fermeté du premier pasteur de la ville. Il sait que tous les Zurichois, instruits par les conséquences d'une imprévoyance et d'une division funestes, doivent désormais communier dans la même pensée, dans la même foi. Il sait aussi que lui, dans cette nuit douloureuse du désastre, est pour eux dès à présent l'humble veilleur du ciel. Héraut cornant l'éveil. Berger. Voix — dynamisée par l'Esprit — qui fait se rassembler l'Église comme un troupeau soudain docile et fraternel. Conciliateur persuadant les autorités civiles et spirituelles de marcher ensemble main dans la main, les unes et les autres à l'écoute de la Parole de Dieu, le ministre prêchant et enseignant, admonestant et exhortant, et le magistrat chrétien prenant les mesures disciplinaires qui s'imposent, tout pénétré par l'esprit de l'Évangile.

Exigence d'unité. L'époque ne tend pas au pluralisme. Aussi le mandat de 1532 considère-t-il les Zurichois que n'a pas convaincus le message de la Bible, et qui veulent retourner à la messe, comme séparés de la communauté et méritant l'exil. Cette mesure purifie l'atmosphère. Les incertitudes nées de la défaite s'effacent. Et quand dans la Confédération le mandat se voit taxé d'insultant pour l'Église catholique et de violation du traité de paix, Bullinger, en plein Conseil, se dresse comme un prophète pour accuser d'un reniement comparable à celui de l'apôtre Pierre les députés zurichois qui ont accepté, à la Diète, les formules méprisantes dont on a affublé la foi évangélique.

La résistance spirituelle, l'année suivante, s'opiniâtre. synode de mai, les pasteurs, face aux conditions qu'on veut imposer à Zurich, menacent le gouvernement d'une démission collective. Et quand bien même il s'en faut de peu que la guerre ne se rallume, le magistrat s'incline. Il admet que l'union de tous les citoyens, qu'il regarde comme une bénédiction, n'est possible sans la soumission à la Parole de Dieu qu'un leurre ne cautionne, même si la lutte reste vive, la lucidité de « antistès » qui peu après écrit à Myconius : « Notre pays est menacé de ruine de tous côtés. Oh ! que Dieu délivre ses saints de cette atroce misère ! Cependant que sa volonté soit faite ! Nous faisons avec zèle tout ce que nous pouvons (...) Même s'il en est beaucoup qui désespèrent de Zurich, je n'en suis pas. »

Un ministre de paix et d'unité

Grand, élancé, le geste rapide et vigoureux, les traits fins, le regard clair et pénétrant, Henri Bullinger, quand il monte en chaire, impressionne par la conviction de sa parole, la simplicité puissante de son message. Ce n'est pas la voix d'un homme qu'il entend faire retentir, c'est celle de Dieu. C'est la Bible. C'est le texte inspiré qu'il commente dans ses sermons, prêchant huit fois par semaine au début de son ministère, parvenant ainsi, en douze ans, à expliquer au peuple la totalité du Livre. Homélies qu'il ne se contente pas d'improviser, virtuose, mais qu'il écrit et publie pour répandre plus loin sa vie. C'est ainsi qu'on a cent prédications sur l'Apocalypse, septante sur Daniel, cent soixante-dix sur Jérémie...

La foi rayonne de sa personne. Intercéder ou rendre grâce pour lui, sont des actes lourds de sens et d'efficacité. Il croit au pardon du Seigneur l'a comblé. Aussi peut-il être indulgent mais sans faiblesse. Le compromis lui fait horreur.

Attentif au bien public, il s'intéresse aux enfants d'écoles, à la formation des pasteurs, aux pauvres, ces « vivantes images de Dieu » qu'il convient de couvrir d'offrandes - non plus d'or les statues de pierre ou de bois.

Il visite, console, accueille l'hôte de passage qui vient s'asseoir à la grande table aux côtés de ses vieux parents, d'Ulrich et de Regula Zwingli qu'il a recueillis avec leur mère, de Rodolphe Gwalter, orphelin adopté, qui épousera Regula et deviendra, après sa mort, son successeur.

Patriarche bienveillant et respecté. Trait d'union entre Berne et Zurich, qu'il réconcilie, entre francophones et amélaniques, qu'il fait se mieux comprendre, entre cultures et théologies différentes.

Non certes qu'il verse un tant soit peu dans l'œcuménisme tous azimuts dont s'enivre le XX^e siècle. Il a trop l'amour de la vérité pour cela, et la conscience de ce qu'il doit à Dieu. Mais il sait discerner l'essentiel de l'accessoire et défendre, contre le Diable et ses suppôts, le petit troupeau du Seigneur. Le dialogue avec Calvin, porté par une estime et une amitié toujours plus vives, en offre un édifiant exemple.

Les deux réformateurs en effet, aux antipodes l'un de l'autre en apparence, peu à peu, Martin Bucer de Strasbourg ayant traversé leurs chemins, se rapprochent et se comprennent. Cette longue marche vers l'unité du protestantisme suisse aboutit, en 1549, à une heure grave pour celui d'outre-Rhin, vaincu par Charles-Quint sur le champ de bataille et contraint de composer, voire, comme à Constance, de disparaître, à l'Accord de Zurich (*Consensus Tigurinus*) où la doctrine de la sainte cène, dans une appréhension plus conforme à l'esprit de l'Évangile, trouve enfin sa place sans diviser les esprits, les cœurs et les États. Le 15 mars, Bullinger écrit à Calvin : « Vraiment, par ta réponse, tu as accompli une grande œuvre en moi. Je te comprends mieux. Aimons-nous et édifions les Églises (...) Presque toutes celles d'Allemagne ont accepté l'*Intérim* » — compromis consenti sous le poids de la défaite militaire par ceux que Calvin, dans un fameux traité, flétrit du nom de « moyennieurs » —. « Prions pour elles et unissons toutes nos forces, en Suisse, pour la concorde. »

Bullinger, mieux que Calvin semble-t-il, qu'il console à cette époque de la perte de sa femme et soutient dans sa lutte

contre les « libertins », discerne les dangers de certaines pratiques — l'excommunication, et l'examen préalable des communiant par exemple — ou des âpres controverses où trop souvent la « rage théologique » se donne libre cours. À plus d'une reprise, il intervient pour modérer son collègue. Il a aussi la sagesse, fidèle à son prédécesseur, de tenir Zurich, et quoi qu'il en coûte, interdisant aux mercenaires d'autres cantons de traverser son territoire, à l'écart de l'alliance française... Mais quant à l'unité réformée, les deux hommes sont d'accord et il ne fait aucun doute que le réformateur de Genève, s'il avait vécu un peu plus longtemps, se fût profondément réjoui de la mise au point de la *Confession helvétique postérieure* de 1566, l'une des plus judicieuses, avec le Catéchisme de Heidelberg, de tous les temps.

Un correspondant infatigable

Une œuvre si vaste, à peine effleurée ici, suppose un travail assidu de tous les jours et, quand il s'agit de se mettre d'accord avec d'autres, de les informer, de les conseiller, voire de les enseigner à distance, une correspondance énorme, tant par le nombre des missives que par l'étendue de beaucoup d'entre elles. Celle de Bullinger défie quelque peu l'imagination : près de 12 000 lettres (alors qu'on en a 4000 de Luther, presque 4300 de Calvin, 7500 de Melanchthon...), soit, sa carrière ayant été longue — il est « antistès » de 1531 à sa mort (1575) — quelque 270 par an ou 5 par semaine. Leurs destinataires (plus de 500) sont dispersés un peu partout : en Suisse alémanique et en Suisse romande, en France, à Strasbourg, en Hollande, en Allemagne, en Scandinavie, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Écosse, en Autriche, en Hongrie, en Pologne. De tous ces pays on vient à lui, on sollicite ses avis, on demande son aide et son conseil. Et il répond, avec diligence, avec soin, avec clairvoyance, avec sagesse. Il a l'art du diplomate, non qu'il dissimule ou qu'il ruse, mais par son affabilité, sa bonté, sa perspicacité, ses raisons claires. Aussi parvient-il souvent à convaincre son interlocuteur et à s'en faire estimer, aimer. De là le grand nombre de ceux qu'on peut appeler ses disciples, ses amis...



64. Bullinger. Bibliothèque centrale, Zurich.

Rude tâche, à côté de tout le reste ! Il lui arrive de soupir de dire, comme il le fait en 1557 au Grison Frédéric de Salis : « Mes forces ne suffisent pas à écrire tant de lettres. Je n'ai ni secrétaire... » Mais il connaît assez l'enjeu de son ministère pour ne pas céder à quelque lassitude. Ne doit-il pas à son Dieu de soutenir partout où il le peut, et de tout son pouvoir, la diffusion de l'Évangile ? Dans la seule République des Trois-Ligues, ce ne sont pas moins de 1600 lettres qui vont rejoindre à leur poste les prédicants dispersés dans ce pays de cent cinquante vallées...

La vieillesse ne ronge que tardivement son riche capital de santé. En 1564, l'année de la mort de Calvin, la peste le frappe. Sa femme le soigne, il s'en remet, mais c'est elle qui meurt, puis sa fille Marguerite. L'année suivante, Regula Zwingli. Au même temps, une maladie des reins, insidieuse, commence à faire souffrir. Elle le tiendra jusqu'à la fin.

Il ne capitule pas. Il continue, avec des arrêts, à remplir ses devoirs de sa charge. Il scrute l'horizon européen. En France, la guerre civile, puis la St-Barthélemy, suivie de l'abjuration d'Henri de Navarre, et de celle du prince de Condé. Une correspondance commence avec ce dernier en juin 1574. Il est revenu à l'Église réformée et prononce des mots brûlants de repentir. Bullinger l'encourage, l'exhorte à une ambassade de paix à la tête des chefs huguenots...

Sa dernière lettre, du 16 juin 1575, se fixe sur la mission pacifique. En août, il fait ses adieux aux pasteurs, professeurs et remet aux Conseils son testament. Il demande pardon et pardonne, confesse sa foi, et met en garde contre les conciles qui n'ont d'autre but que de ramener les évangéliques sous le joug romain, recommande le support mutuel, exhorte le magistrat à remplir fidèlement sa tâche et lui confie, ainsi qu'à Dieu, ses enfants et petits-enfants. Il est depuis 1523 à son service...

Le 17 septembre, un catarrhe lui ayant coupé la respiration, on l'entend prier des psaumes. Au coucher du soleil, il se tourne sur le côté, et s'endort.

IV

VIRET

Ce Vaudois, né à Orbe en 1511, le « sourire de la Réforme » selon Philippe Godet, aimable et séduisant plus que ses deux compagnons constituant avec lui le fameux trio de merveilleux amis surnommé le *Trépied*, Calvin y représentant la science du théologien et Farel le tonnerre du tribun populaire, a quelque chose de si doux que Théodore de Bèze, dans des vers latins, lui prête pour attribut le miel.

Fils d'un « couturier et retondeur » de drap assez à son aise pour l'envoyer à Paris à Montaigu, collègue que fréquentèrent Érasme, Calvin et Loyola, il s'ouvre sur les bords de la Seine, destiné à la prêtrise, non seulement à l'art consommé de la rhétorique que lui enseignent ses maîtres, mais aussi à tout ce que son esprit curieux découvre à l'école des Anciens dépoussiérés, rendus à eux-mêmes, retrouvés. C'est ainsi, parmi tant d'ouvrages lus avec passion, qu'il pousse plus avant sa connaissance de l'Évangile déjà semé en lui à Orbe par son maître d'école Marc Romain, et qu'un de ses camarades d'études, Antoine Saunier, pratique assidûment. Or, ce dernier, pour avoir correspondu avec Farel, est subitement arrêté. De plus, dans les papiers qu'on saisit dans sa chambre, le nom de Viret figure. Il n'est donc plus sûr, pour lui, de demeurer dans la capitale du royaume de France. Il décide de rentrer. C'est le printemps. Il a dix-neuf ans. On est en 1530.

Timide et pourtant sans peur

Dans sa ville natale, où Berne et Fribourg exercent

conjointement les droits de souveraineté, les idées de Réforme provoquent quelque trouble. L'accueil que la population leur fait, à un petit nombre de notables exception près, se révèle frais. Quand maître Guillaume Farel monte en chaire, le jour des Rameaux 1531, le tumulte est si grand qu'il ne parvient pas à se faire entendre. Le lendemain, une bande de femmes en furie l'insultent, le frappent. Scénario coutumier. Le réformateur garde toujours sur son corps, Bullinger le note dans une de ses lettres, les cicatrices des coups reçus pour le Seigneur. Mais il n'en persévère pas moins. Et si le terrain semble dur, la semence n'en germe parfois que mieux.

Ainsi à Orbe. Parmi les quelques hommes gagnés à l'Évangile par sa parole, deux jeunes gens soulèvent en lui de grandes espérances. L'un d'eux est Pierre Viret. Frappé par son visage mince et fin, et une expression de vive intelligence, il entend, appelé à d'autres tâches, lui confier l'œuvre commencée. Le timide étudiant s'effare. Comment lui, naturellement modeste, et quelque peu craintif, présentement retiré dans la maison de son père, s'imposerait-il à un troupeau si rétif?... Mais Farel n'a cure de ces objections. Sachant que la crainte du Seigneur habite son jeune frère, il le laisse à sa vocation qu'il sent monter en lui et quitte la place.

Le nouveau prédicant, non consacré — celui qui vient d'être le jeter dans l'arène ne l'est pas non plus — prêche son premier sermon le 6 mai. Il saura, en douceur, imposer le respect. Sa voix harmonieuse entraîne. Elle convainc. Le nombre des fidèles grandit. Et il a la joie, parmi les premiers convertis, de compter son père et sa mère.

Ainsi les gens de la petite ville, à la voix de leur compatriote, se rassemblent-ils autour de la Parole vivante. Pentecôte, Guillaume Farel, qui revient de temps à autre, préside le premier service de cène réformé de cette paroisse à devenir. La communauté s'affermir. Et quand Viret s'en va porter l'Évangile à Payerne, succédant à Antoine Saunier, son condisciple de Paris, il peut se réjouir de constater qu'elle est triplée. Son ministère n'a pas été vain.

La Vérité ne se rend pas

La lutte, dans la cité de la reine Berthe¹⁶ où les moines de l'abbaye et le clergé séculier, soutenus par Fribourg et le duc de Savoie, organisent une opposition résolue à la Réforme, se révèle particulièrement vive. Les évangéliques, un temps sans pasteur, se montrent fermes dans leur foi même aux jours sombres de la défaite de Kappel. Ils gagnent de nouveaux adeptes. Aussi Viret, à son arrivée, contraint, car on lui refuse toute église ou chapelle, de prêcher dans les maisons et les tavernes, trouve-t-il heureusement à son côté une poignée de partisans décidés. Il en aura besoin. Car au milieu de toutes les querelles qu'on lui fait dans l'espoir de le voir quitter la place, il persévère avec tant de courage que les prêtres, pour ne point s'avouer vaincus, se voient acculés, dans leur mauvaise cause, à la violence. C'est ainsi que l'un d'entre eux, guettant le prédicant hors des murs, l'assaille un jour par derrière et le blesse grièvement à coups d'épée. Sa victime dira plus tard à ce sujet, s'adressant aux Payernois eux-mêmes : « Vous savez combien Dieu m'a assisté en ce grand danger de mort duquel il m'a retiré du glaive de ceux qui pour lors étaient de mes ennemis, et (...) sont devenus amis et familiers » dans l'Église avec nous...

Pierre Viret, à peine remis de sa blessure, accompagne avec Farel, au commencement de 1534, une ambassade bernoise à Genève. Au cours des affrontements tumultueux qui se déchaînent dans la cité, le projet d'empoisonner les réformateurs prend corps. Une servante s'y prête. Soudoyée par des prêtres, elle prépare un plat qui doit leur être fatal. Toutefois, les circonstances veulent que seul le pacifique Vaudois en mange. Il en est malade à la mort et en gardera jusqu'à la fin de sa vie une santé fragile. Mais le don de tout son être à Dieu auquel il a jadis consenti, à Orbe, lui fait voir

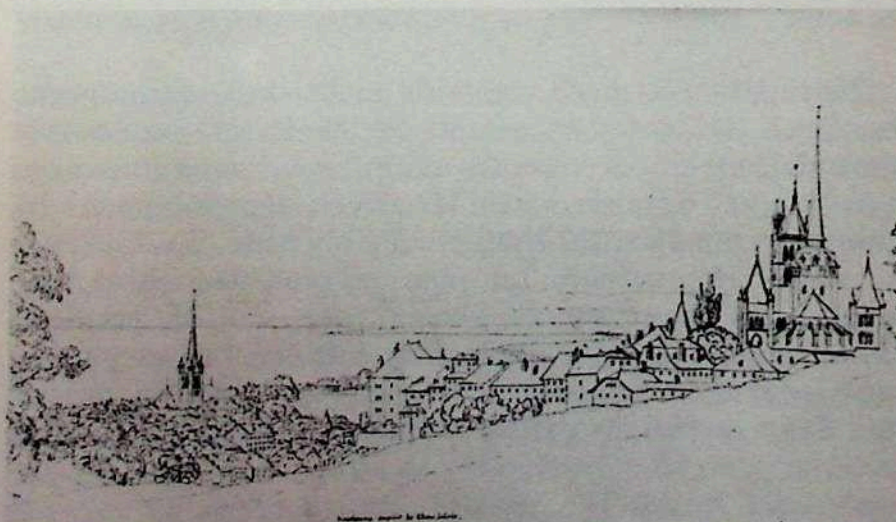
¹⁶ Reine de Bourgogne de 922 à 937, épouse de Rodolphe II, mère de l'impératrice Adelaïde, qui fonda l'abbaye de Payerne, où Berthe fut enterrée. Mais l'histoire, sur elle, en dit moins que la légende, qui la montre volontiers filant et pleine de bonté pour le peuple.

l'événement au travers d'un jeu de mot qui deviendra devise : *Veritas vulnere viret* (la vérité en butte à la violence n'est que plus vigoureuse).

Le reste de son existence, au gré de multiples épreuves, complètera encore la démonstration.

Dans le feu de la controverse

À Orbe, à Payerne, à Neuchâtel, à Genève, à Lausanne, enfin, dès mars 1536, et pour vingt-deux ans, Viret se montre un orateur si persuasif que par tous les moyens ses ennemis tentent de l'écarter. Son « naturel merveilleusement débonnaire », note Théodore de Bèze, met ses auditeurs sous le charme d'une parole prenante qui sait aussi, par sa hardiesse, par la solide culture dont elle fait preuve, envelopper l'esprit, le cœur d'arguments, de raisons sages, de foi vivace, de confiance existentielle en Dieu. On le voit lors de « disputation » que Messieurs de Berne convoquent à la cathédrale pour le dimanche 1^{er} octobre. Viret, aux côtés de Farel et de Calvin, s'adresse davantage à la foule de curieux que



65. Lausanne. Document BPU.

remplit l'immense vaisseau de l'église qu'aux quelques inconditionnels patentés de Rome qui se dérobent, et qu'il interpelle avec vigueur, évoquant aussi l'agression de Payerne : « Nous aimerions mieux que vous parlassiez publiquement à nous, que de nous attendre sur les champs pour nous tuer, de quoi nous portons le témoignage sur notre dos. »

À cette remarque un brin narquoise l'assemblée prête grande attention. C'est bien lui, le fils du pays, avec sa bonhomie sereine, qui rencontre le mieux sa façon particulière de penser, de sentir, de dire. Mais de même que l'ordonnance bernoise de réformation ne suffira pas à faire de tous les Vaudois de véritables chrétiens, de même le premier pasteur de Lausanne, dévoué à son apostolat au point de garder le silence sous l'injustice, de différer son mariage, de ne rien réclamer pour lui-même, et de se dépenser à la limite de ses forces dans les fonctions multiples qui l'accaparent, ne parviendra pas à constituer dans la cité une communauté dont la foi s'incarne en toutes choses dans le quotidien de la vie personnelle et sociale. L'Église de Lausanne, tourmentée par d'interminables controverses auxquelles trop souvent les étudiants de l'Académie sont associés, a beaucoup de peine à trouver son équilibre. Le consistoire, tribunal de mœurs composé d'un juge, de six assesseurs et des pasteurs, ne remplit que mollement sa fonction. Ses membres laïques manifestent souvent une inertie, voire une mauvaise volonté que le réformateur a de plus en plus de peine à supporter. D'autant plus qu'à ce laisser-aller qui le rend quasiment inopérant dans ses attributions s'ajoute le fait que celles-ci ne comportent pas comme à Genève, dans le système bernois en usage dans le Pays de Vaud, le droit d'excommunication. On comprend donc que Viret, qui partage les vues de Calvin en cette matière, et rêve d'une autonomie de l'Église plus grande, finisse par entrer en conflit avec les autorités. Une autre discipline lui paraît indispensable pour que se réalise, par la réforme du cœur et des mœurs, une véritable régénération de la société.

Malheureusement, alors que le dialogue entre Bullinger et Calvin aboutit au *Consensus Tigurinus* et à une collaboration



66. Bèze, jeune. Document BPU.

féconde, celui qu'entretiennent les Conseils de Berne et de Lausanne avec le premier pasteur de la cité ne parvient en 1558 qu'à l'exaspération des antagonismes, à la démission de nombreux ministres de l'Évangile, à la désorganisation de l'Église, à la destitution et au bannissement du pacifique Viret. Le Pays de Vaud en pâtit, le rayonnement de la Haute-École de Lausanne s'étiole, l'état-major ecclésiastique et pédagogique de Genève se renforce, et le réformateur vaudois, comme s'il voulait remercier la France du don de Farel et de Calvin, va se donner à elle. Dieu, des maladresses et de l'opiniâtreté querelleuse des hommes, du mal, parvient même, dans sa grâce, à tirer du bien — et un bien parfois plus grand.

Cap au Sud

Pour la troisième fois, Pierre Viret prend du service à Genève. L'Académie y fait ses premiers pas. On l'accueille à bras ouvert. On l'écoute : avec ferveur, voire avec ravissement. Le registre du Conseil taxe son succès de prédicateur de « prodigieux ». Aussi a-t-on pour lui beaucoup d'attentions. On lui accorde, en même temps qu'à Calvin, le titre de citoyen. On veille, quand il tombe gravement malade, à ce qu'aucun vacarme, dans la rue, ne vienne troubler son repos. On le confie aussi aux meilleurs médecins. Mais ces derniers, la crise passée, lui prescrivent un climat plus doux. Il part pour le Midi.

À l'automne de 1561, à Nîmes, il se sent si faible que les fidèles, qui accourent en foule à son prêche, se demandent s'il est venu jusqu'à eux pour mourir. Est-ce pour cela qu'ils se pressent jusqu'à huit mille au pied de sa chaire comme s'il était un ange envoyé pour eux du ciel ? « Il a plu à ce bon Dieu qui m'a conduit à vous par sa grâce, confessa-t-il lui-même, de bénir tellement mon ministère (...), en me fortifiant aussi de corps, qu'il n'a pas été du tout infructueux »...

Il se rend à Montpellier, alors célèbre pour sa Faculté de médecine. Deux de ses membres, Guillaume Rondelet et Antoine Saporta, le soignent avec succès. Dans l'Épître

dédicatoire du deuxième volume de son *Instruction chrétienne en la doctrine de la Loi et de l'Évangile* (...), adressée aux fidèles de cette Église, il se loue de l'affection dont il a été entouré, de la sollicitude des savants médecins qui « ont conjoint la vraie religion et les sciences des lettres divines avec celle que Dieu leur a donnée et la philosophie humaine », et qui se sont occupés de lui avec sollicitude, non pour de l'or ou de l'argent, mais pour qu'il continue de servir. « Vous avez encore à reconnaître sa bénédiction, ajoute-t-il, en ce qu'il vous a envoyé de bons et fidèles pasteurs pour vous annoncer purement Jésus-Christ et pour conjoindre la médecine spirituelle avec la médecine corporelle (...) » Il s'agit, on le voit, de prendre en considération, comme le fait aussi Vadian à Saint-Gall, l'homme entier. Le XVI^e siècle, parfois, voit plus juste que le XIX^e ou le XX^e.

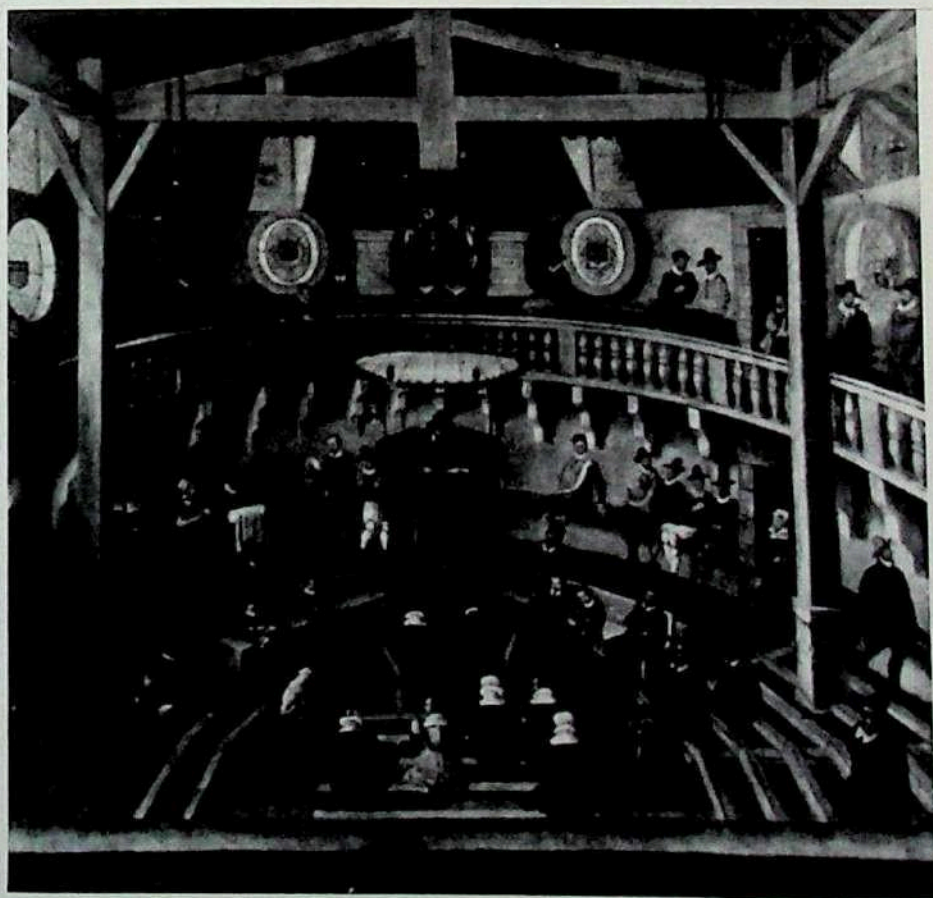
Cette dédicace, achevée à Lyon le 12 décembre 1563, prête une attention spéciale à certains obstacles que rencontre alors la prédication de l'Évangile. À l'heure où la guerre civile fait rage en France, après le massacre des protestants rassemblés pour le prêche à Wassy, l'auteur relève que nombreux sont ses contemporains, « épicuriens, sceptiques, athées », qui prétextent les discordes religieuses pour rejeter toute religion. Il cite aussi les *déistes* — le mot est utilisé sans doute pour la première fois — qui, tout en croyant en un dieu créateur, ne savent que faire de Jésus-Christ.

Le renom dont jouit Viret ne lui monte pas à la tête. Il demeure aussi modeste qu'aux premiers jours de son ministère à Orbe. De plus, quand l'Édit de Janvier (1562) prescrit aux réformés de rendre les églises aux catholiques, il le respecte scrupuleusement et célèbre le culte, à Montpellier, dans les fossés...

Des appels pressants lui viennent de Lyon. Il se met en route. Dans la vallée du Rhône, le spectacle de la guerre civile l'émue. À Valence, il sauve un père jésuite qu'on allait pendre. « Ne vous vengez pas ! » crie-t-il... Il s'approche du condamné et l'embrasse. « La religion est de telle nature, pense-t-il, qu'elle

n'y peut pas traîner les hommes par force ou par violence ; on les y amène par la prière, la bonne et pure doctrine, et les bons exemples d'une vie sainte. »

Arrivé le 13 juin 1562 à Lyon, ville qu'ont occupée les huguenots, qu'assiège le duc de Nemours, et que défend avec talent Soubise, Viret, dès le début, exerce sur la population, sur la troupe, et sur le gouverneur lui-même, un ascendant surprenant. Quand s'installe la disette et que le commandant de la place décide d'évacuer les bouches inutiles, quelque sept mille non-combattants, il intercède avec instance auprès de lui



67. Le Temple de Lyon. Document BPU.

et celui-ci, entre son devoir de chef militaire et l'impératif d'humanité que le réformateur a jeté dans son cœur, accepte risquer une défaite en même temps que sa réputation de capitaine pour obéir à Dieu. Et il n'en résulte aucun dommage.

Les réformés lyonnais se réunissent librement dans les temples. Celui du Paradis, au cœur de la cité, se dresse non loin des lieux où les bûchers des martyrs ont flambé quelques années auparavant. Sept pasteurs suffisent à peine à la tâche. Viret, que Genève voudrait voir revenir — il ne pourra, mai 1563, qu'y aller faire ses adieux et emmener sa famille — exerce au milieu d'eux, trois années durant, le ministère que n'entravent, comme c'était le cas à Lausanne, l'hostilité des magistrats, ni l'indifférence de la population. Aussi donne-t-il sa pleine mesure. Il préside le synode national d'août 1563. Il prêche avec puissance. Il adresse à tous les « citoyens et habitants », le 9 avril 1564, une épître les appelant à se mettre à l'école de la Parole de Dieu. Il dénonce enfin, face aux Jésuites, dont l'intolérance est totale, l'impertinence qu'il a à s'arroger le nom de « Compagnie de Jésus ».

Ils s'en vengeront. Deux d'entre eux, Possovino, qui avait tenté de le soudoyer, et Auger, celui-là même à qui il avait sauvé la vie, s'arrangent pour le faire expulser du royaume comme ministre étranger. Genève écrit au roi en sa faveur. Berne mande un député. En vain.

De nouveau l'exil : en Dauphiné d'abord, à Orange ensuite, où il passe l'hiver. Les traquenards qu'on lui tend pousent à accepter l'appel de la reine de Navarre. Jeanne d'Albret, rencontrée à Lyon lors du passage de la cour

Le voici à Pau, en Béarn, petite principauté où le calvinisme, sans forcer les consciences, est religion nationale. En accord avec la souveraine, il préside les synodes, consolide l'organisation de l'Église, donne des leçons aux étudiants. L'Académie d'Orthez fondée un an auparavant (1566). Soucieux de faire entendre à chacun la Parole de Dieu dans sa propre langue, il encourage la traduction des Psaumes en béarnais et celle du Nouveau Testament en basque.



PETRVS VIRETVS
 VIRETAS SECTARIS TVA,
 QVO DISSIDENT GENTILIVM
 RITVS SACRIS SCRVTANS MODO,
 VIRETE VERBORVM POTENS.
 EXOSVS HINC MAGNIS SOPHIS,
 ARCANA QVI DETEXERIS.

68. Viret. Document BPU.

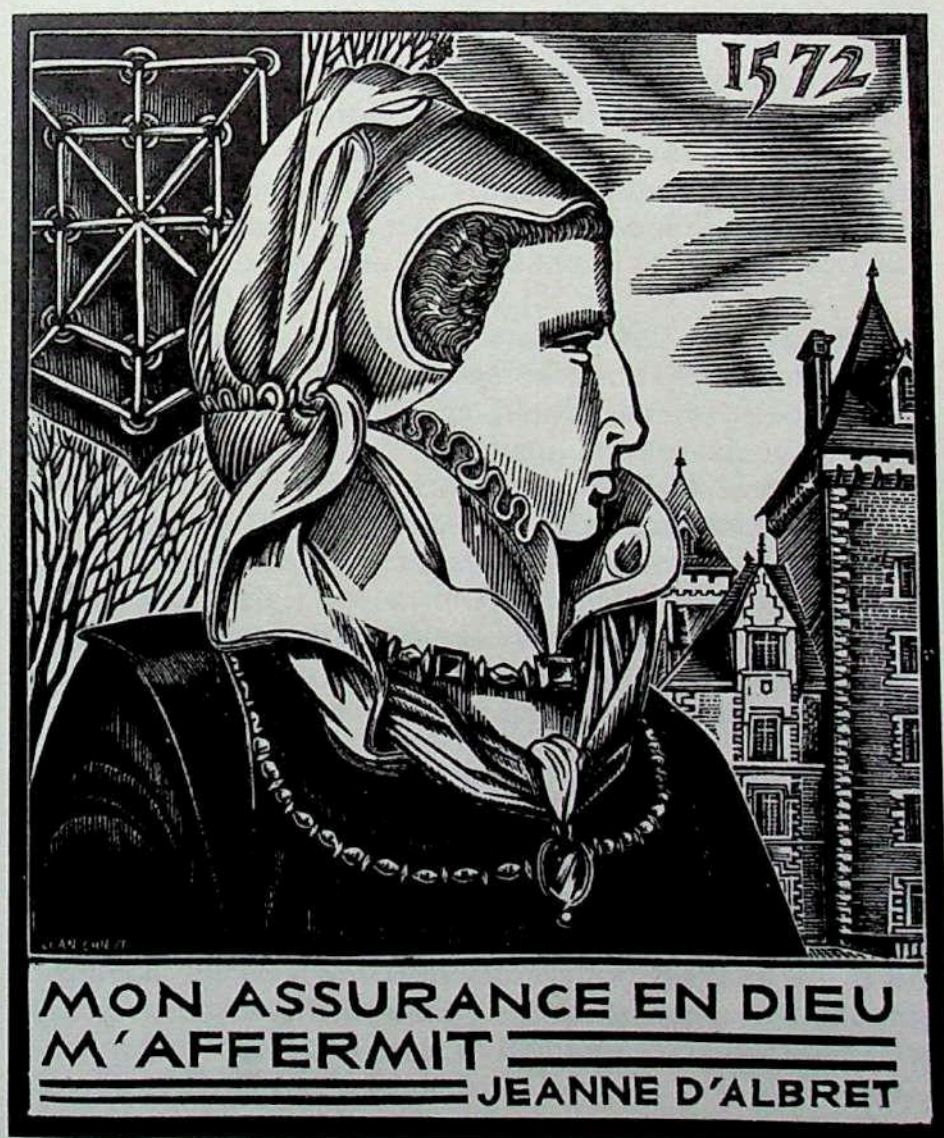
Respecté, écouté, aimé. Toutefois, quand la troisième guerre civile éclate et que Jeanne d'Albret se réfugie avec ses enfants à La Rochelle, une armée royale tombe sur le pays. Pour restaurer le catholicisme, pourchasse les prédicants, massacre. À Pau, enfermé dans une salle du château, Viret est traité avec respect comme un otage de marque ; mais sur la douzaine de pasteurs qui sont avec lui sept sont tués sous ses yeux. La violence semble réussir. Mais elle est versatile. La reine de Navarre envoie le comte de Montgomery et ses capitaines gascons pour reconquérir le royaume. Il le fait en moins de trois semaines et le réformateur, bien que dans le deuil, célèbre dans l'église Saint-Martin un service d'actions de grâces : « Mon âme s'est échappée comme un oiseau du filet de l'oiseleur. »

Ainsi chante-t-il avec le cent vingt-quatrième psaume la liberté recouvrée. Le Béarn respire. Il garde sa foi. Pour combien de temps ? Pierre Viret l'ignore. Il ne sait pas qu'un demi-siècle plus tard, en 1623, l'armée à nouveau roulera sur le pays pour le rayer de la carte et lui imposer le joug de Rome. Il ne voit que le présent qui dans la confiance en Dieu rejette l'éternité. Inscrit dans la grâce de Christ. Ancré avec lui dans le ciel.

Place donc pour une heure à la louange ! Elle prolongera. Un frisson d'espérance, dans les mois qui suivent, traverse le camp réformé. L'Édit de tolérance de Saint-Germain, plus généreux, parle de coexistence pacifique des deux religions. Mais sera-t-il respecté ? L'autorité royale voudra-t-elle, ou pourra-t-elle, en assurer l'application ? Menacé par les fanatiques ?... Par ailleurs, autre perspective presque incroyable, le chef principal des protestants, Coligny, devient conseiller privilégié de Charles IX. Certains y voient le premier signe d'une volte-face définitive vers la Réforme. Mais n'est-ce pas dangereux, dans une telle conjoncture, de se fier à la parole d'un malade mental, fût-il le souverain lui-même ?

Les riques assumés en ce temps d'espoir, pendant que les assassins fourbissent leurs armes, sont énormes. Viret pressent-il l'enjeu ? Il ne verra plus Jeanne d'Albret. Il ferme

les yeux, à Pau, au printemps 1571, six petits mois avant qu'elle ne revienne pour un peu de temps chez elle après trois ans d'absence. Tourmentée par le projet de mariage insensé entre son fils Henri de Navarre, le futur Henri IV, et la très catholique Marguerite de Valois. Éprouvée à l'extrême par les



69. Jeanne d'Albret. Gravure J. Chièze.

manigances de Catherine de Médicis. Contraire à elle-même dans sa méfiante acceptation. Partagée, et contraire à l'Évangile. Torturée à en mourir...

Elle en mourra. Avant même que soit célébré le mariage qui aura pour principal effet d'attirer à Paris toute la noblesse réformée pour qu'elle soit fauchée à la Saint-Barthélemy.

Le pacifique Viret ne le verra pas. Mais il en avait eu l'avant-goût, lors de l'occupation du Béarn, par le sort que les fanatiques avaient réservé à tant de pasteurs. Car ce qu'il avait écrit jadis à Calvin demeurait vrai : « De tous côtés Satan déchaîne. Tu sais d'où vient le secours (...) Je n'attends rien d'hommes sinon ce qu'ils ont coutume de faire. »

Toute sa vie, il a lutté pour que l'Évangile entre dans les cœurs. En prédicateur, mais aussi d'une plume agile, poète pleine de verve, de saveur, et toujours prête à dénoncer l'ignorance, la superstition, les idolâtries papistes et les complaisances de l'homme envers lui-même. Habile à instruire aussi, à redresser, à édifier, à chanter avec les persécutés : « Réjouissons-nous en nos tribulations (...), étant assurés que le Seigneur ne nous délaissera point. » Mais aussi ingénieux à créer des personnages qui dialoguent vivement entre eux, à moquer lucidement, pour les dépeindre, de ceux qui alignent excuses sur excuses pour refuser la Parole de Dieu :

« Ils ont volontiers écouté les prêcheurs », fait-il dire à la figure la plus vivante, Tobie, « quand ils ont crié contre les vices des prêtres et des moines ; mais ils ne veulent point crier contre les leurs. Ils veulent qu'on leur prêche un Évangile sans repentance et sans amendement de vie. Ils veulent la liberté qui leur soit licence débordée à tout ce qui leur plaît. Ils veulent bien être déchargés du joug de l'Antéchrist, mais ne veulent rien porter de celui de Jésus-Christ. »

Ceux que dépeint ainsi Viret furent légion de son temps ; ils sont peut-être plus nombreux encore aujourd'hui.

*

V

JOHN KNOX

Un homme s'est levé. Appelé d'en haut. Prédestiné. Choisi. Poussé par un impérieux : « Je ne puis autrement. Que Dieu me soit en aide ! »

Son existence orageuse ne connaît qu'une autorité : la Parole de Dieu ; qu'une certitude : la réponse qu'elle apporte à l'homme dans son désarroi ; qu'une consolation : la paix qu'elle répand comme un baume dans le cœur le plus meurtri ; qu'une assurance : ses promesses qui fondent la foi ; qu'une joie : la lecture répétée de ses messages qui sont d'une lettre d'amour et que l'Esprit saint lui-même a inspirés.

L'ambassadeur d'Angleterre dit après avoir l'avoir entendu : « *La voix d'un seul homme est capable en une heure de mettre plus de vie en nous que le fracas de cinq cents clairons sonnant sans trêve à nos oreilles.* »

Un pays rude et « sauvage »

L'Écosse, au XVI^e siècle, est peu peuplée : 750 000 habitants au plus. Les Français la qualifient de « sauvage ». Les villes y sont petites, campagnardes, peu sûres. Aucune ne parvient, même Édimbourg, qui fait pourtant l'admiration des étrangers, à s'entourer complètement de murailles. Mis à part les châteaux, les églises, les « tolbooths » (hôtels de ville), les uns et les autres souvent délabrés d'ailleurs, les maisons de pierre sont rares. Les toits sont couverts de roseaux. Les abondants marécages prospèrent, en même temps

IEAN CNOX. DE GIFFORD
EN ESCOSSE.



IE A

70. John Knox. (Photo G.M.)

que la forêt dépérit, car le système de location des terres pour cinq ans, au gré du seigneur, pousse le paysan à l'exploiter sans l'enrichir ni la replanter.

L'Église des grandes abbayes, des somptueuses cathédrales est riche. Elle possède la moitié des terres. Mais les paroisses écrasées d'impôts n'ont parfois dans leurs misérables sanctuaires ni portes, ni vitraux, ni vêtements sacerdotaux. Le bas clergé est ignorant. S'il existe dans ce petit pays trois universités, le curé de campagne n'en profite guère. Pour un prêtre éminent, voire ascétique, combien se montrent indignes, insouciantes ou débauchés au milieu d'une multitude de pauvres !

L'époque est de fer et de feu. Violente. Les incursions des montagnards ou la guerre contre les Anglais — en 1544, ils incendient Édimbourg et rasant 240 villages — perpétuent une insécurité que les rivalités de familles, les disputes locales et les rixes aggravent. Les lois, d'une sévérité draconienne, punissent de mort, en 1535, celui qui coupe du bois vert, et, en 1572, celui qui enjambe le mur d'enceinte. Aussi comprend-on bien, dans un tel monde, que les passions facilement se déchaînent et que les émotions — larmes de colère, de repentir, de regret, de joie — paraissent sans retenue. Les événements fâcheux sont ressentis comme un jugement de Dieu. Toute parole forte tourne à la prophétie. Mais de tant d'angoisses et de ténèbres sourd une aspiration à un monde meilleur, un soupir ardent, passionné vers la délivrance.

Une Église qui tue ses meilleurs fils

L'Église, embarrassée d'un rituel lourd, superstitieux, qui facilement passe de l'adoration à l'irrévérence, ne répond que mal aux soifs profondes du peuple. Elle est, empêtrée dans ses richesses injustes, trop occupée à la sauvegarde, la conservation ou la gérance de ses biens. Trop compromise aussi dans les intérêts de la politique. Le spirituel, dans l'ordre de ses préoccupations, passe à l'arrière-plan.

Aussi le désir d'une piété renouvelée plus authentique monte-t-il avec force. On rêve d'une religion pure et plus simple. On cherche obscurément le Christ. Les Lollards, ces colporteurs de la Bible envoyés au XIV^e siècle par Wyclif dans les campagnes anglaises, parcourent le pays avec son Nouveau Testament traduit en écossais par Murdoch Nisbet (1520). Des copies manuscrites de cette parole révélatrice de vie nouvelle circulent. En même temps, les idées de Luther franchissent la mer du Nord...

Hélas ! en 1528, Patrick Hamilton, prédicateur d'un vrai retour à l'Évangile, souffre patiemment la mort sur un bûcher. La foi est élan du cœur, conviction née de la découverte de l'Écriture illuminée par le Saint-Esprit. Mais ses adeptes, pour l'heure, sont contraints de vivre dans l'ombre ou de mourir. Les hommes au pouvoir préfèrent la nuit.

*

Une religion nouvelle créatrice de joie

C'est à cette heure d'éveil qu'apparaît John Knox. Né vers 1513 ou 1516, d'une famille modeste de la petite bourgeoisie suffisamment à l'aise pour l'envoyer aux écoles, il étudie à Saint Andrews. S'il n'en reçoit pas les grades, davantage ami des Lollards contre lesquels l'université, dès 1416, exige le serment, que d'une hiérarchie engoncée dans les honneurs, il n'en est pas moins ordonné prêtre à 25 ans. Or, dans l'obscurité ambiante, une vigoureuse éclaircie s'annonce : la lecture de la Bible est autorisée. On la voit sur la table du gentilhomme, on la trouve entre les mains du bourgeois à la promenade. John Knox en fait la découverte. Il s'émerveille de rencontrer, dans le texte inspiré, une autorité sans faille. Le roi Jacques V, époux de la très catholique Marie de Lorraine, meurt en 1542. Le cardinal David Beaton, archevêque de Saint Andrews, espère la régence. La noblesse écossaise lui préfère Jacques Hamilton, duc d'Arran. Un parti anglo-protestant se forme. Un vent de liberté pour une heure dégage le ciel. La Réforme est accueillie. Pour John Knox, c'est l'instant de vérité, de décision, de

conversion. L'Écriture lui parle avec les accents mêmes du Christ, et il se laisse convaincre.

Pour l'Écosse, ce temps d'exaltantes promesses ne dure pas. Le mariage projeté entre les enfants royaux — Édouard d'Angleterre et Marie d'Écosse — tourne court. L'opposition de certaines familles, conjuguée avec les exigences démesurées d'Henri VIII, pousse le régent à la rupture. Les représailles anglaises ravagent le pays. Mais les persécutions déclenchées contre les Réformés, ainsi que l'arrivée d'un corps expéditionnaire français (1545), attisent la haine du peuple contre l'Église. Knox, pendant ce temps, est subjugué par la personnalité lumineuse de l'helléniste George Wishart, messenger de la Parole sans compromis, confesseur, mystique, prophète. Il discerne dans son œuvre, pénétré d'admiration et de respect, celle même du Christ. Et quand le complot des puissants se dresse contre ce témoin de la vérité, il y voit, terrassé par l'émotion, celui des chefs des prêtres contre Jésus. Le 28 février 1546, le doux Wishart monte sur le bûcher...

John Knox, que son évêque semble avoir destitué au moment du revirement du duc d'Arran, participe intensément à ce drame. Menacé lui-même, il se réfugie au château de Saint Andrews avec trois de ses élèves, fils de conjurés du parti anglais. Il enseigne la grammaire et explique dans la chapelle l'évangile de Jean. On lui demande alors de prêcher : il refuse. Il ne se poussera pas, de sa propre initiative, à un tel ministère. Il se veut là où Dieu lui-même l'appelle. Mais comme on pense déjà que l'assemblée des fidèles a le droit d'élire son pasteur et qu'elle insiste, il se laisse fléchir et se prépare dans l'abattement, la tristesse. Il prêche : la joie vient en lui. Tout à coup, il sait ce pour quoi il est fait. Il a mis Dieu à l'épreuve, et Dieu lui a répondu. Une cohérence nouvelle est en lui, une fermeté, une conscience claire de sa vocation. Qu'importe donc s'il se sent faible ! Qu'importe même s'il doit payer son audace de sa vie ! Il est né de nouveau, transformé. Le Saint-Esprit, à travers l'Écriture, l'atteste à son esprit. Quelqu'un dit : « Maître George Wishart n'a jamais parlé si net, et pourtant il fut brûlé... » Knox, sommé de s'expliquer, le fait en toute clarté.

La religion qui plaît à Dieu, dit-il, ne peut être que ce que Dieu lui-même propose à l'homme dans sa Parole.

La fournaise de l'épreuve

Le régent assiège la citadelle. Quand ses défenseurs s'approcher du port, non les bateaux anglais qu'ils espèrent, mais une flotte française, John Knox prédit la défaite. Le 30 juillet 1547, le château se rend. On avait promis aux prisonniers la liberté d'aller dans le pays de leur choix. On les incorpora dans le châtiment. Une existence incroyablement dure commença pour eux. Le manque de place sur le pont des galères, le manque d'hygiène, le fait d'être enchaîné les uns aux autres, tout surcroît la maladie, font descendre le réformateur dans l'abîme... Pourtant, brisé physiquement, il demeure fidèle. Il loue même le Seigneur. Il écrira plus tard dans sa *Déclaration sur la véritable nature et l'objet de la prière* : « Car moi-même, ceci soit dit à la louange et à l'honneur de Dieu seul, étreint par l'angoisse et assailli par la véhémence de la tribulation et de l'affliction, j'invoquai Dieu alors que non seulement les impies mais encore mes fidèles frères, que moi-même, c'est-à-dire tout entendement naturel, jugent la cause irrémédiable (...) » Et plus loin : « (...) Si nous persévérons, nos calamités les plus désespérées, il les changera en joie et en succès. À Toi seul, Seigneur, soit la louange, car c'est par expérience que je dis et écris ceci ».

Les galères regagnent la France, remontent la Loire, passent à Cherbourg, à Nantes, et hivernent sur la Loire. John Knox rédige une *Lettre à la congrégation du château de Saint Andrews* toute traversée d'un souffle prophétique. Le vainqueur apparent, l'ennemi, et derrière lui le grand Satan, est le vaincu véritable. Déjà il sait, dans une confiance en Dieu, que la Parole sera librement proclamée dans son pays. N'avait-il pas dit l'été précédent, au château de Saint Andrews : « Je vois le clocher du lieu où Dieu, pour la première fois en public, ouvrit sa bouche pour sa gloire. Je suis pleinement persuadé, si faible que je paraisse à l'égard de

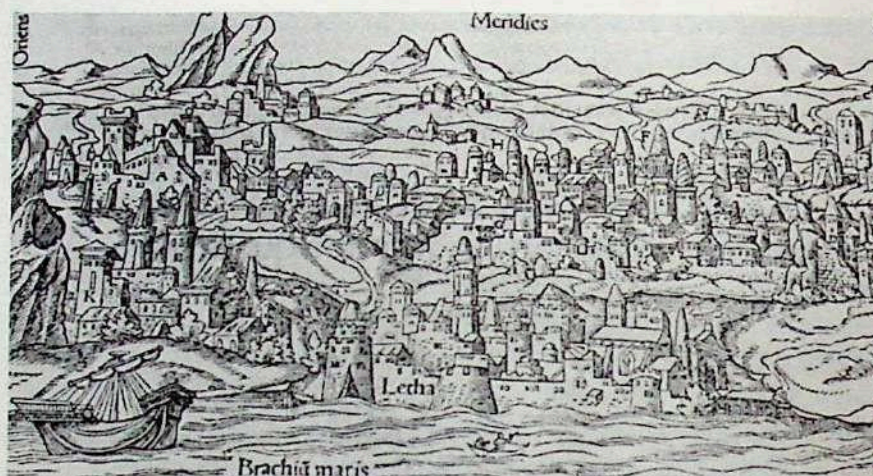
que je ne quitterai pas cette vie avant que ma langue y glorifie à nouveau son saint nom. »

Oui, dans la cale puante de la « Notre-Dame », la religion de Knox devient vie. Sa foi se fait inébranlable. Désormais, il saura relever les courages dans les situations désespérées. À travers l'humiliation et l'angoisse, il a achevé sa conversion et gagné la paix.

L'attente active

Libéré des galères en février 1549, après dix-huit mois de captivité, il ne voit pas tout de suite s'ouvrir devant ses pas les chemins de sa patrie. Dix ans, il cherche son lieu, passe d'un pays à un autre, guettant une occasion favorable.

Sa première étape, l'Angleterre d'Édouard VI, l'enfant prédestiné qui veut pour son royaume autre chose que le simulacre de Réforme introduit par Henri VIII, fait de lui un des prédicateurs les plus ardents de l'Église nouvelle. Nommé à Berwick, dans le Nord, il voit dans un changement des mœurs le fruit de sa parole. En 1552, il épouse Marjory Bowes, refuse par deux fois un siège épiscopal, et constate à ses dépens qu'à mesure que le jeune roi s'affaiblit les adversaires relèvent la tête. La réaction de Marie Tudor ne le surprend donc pas. À nouveau, les évangéliques reprennent le chemin de l'exil. Lui, malade par surcroît, ce qu'il considère comme une ascèse propre à le façonner, passe la Manche à la dernière limite. À Dieppe d'abord, puis en Suisse, où il rencontre Bullinger, il s'arrête à Genève auprès de Calvin, et, après un intermède comme pasteur des Anglais de Francfort, s'y plonge dans l'étude du grec et de l'hébreu. Et tout à coup — a-t-il perçu, tout au fond de lui, l'appel secret de sa terre ? — il part pour Édimbourg. L'Écosse semble l'attendre. On l'écoute avidement. Il prêche de lieu en lieu, s'efforçant avant tout de répondre aux aspirations spirituelles, d'ouvrir les cœurs à la piété véritable, à la prière, à la lecture de la Bible : « *Ne laissez, dit-il, passer de journée sans recevoir quelque réconfort de la bouche de Dieu* ». Il écrit à la régente Marie de Lorraine pour l'inviter à



71. Édimbourg. (Photo G.M.)

promouvoir la Réforme puis, ne voulant être prédica clandestin, regagne Genève où les Anglais constitués communauté le rappellent. Il y amène sa femme, sa belle-mère, un domestique, un élève. Il prêche trois fois la semaine. L'Église compte 212 membres, dont certains sont plus instruits que lui. Il y est heureux, voit naître ses deux garçons, mais cesse, par des pamphlets parfois virulents, de se compromettre pour la cause de l'Évangile. Le plus célèbre, désavoué par Calvin, *Le premier coup de trompette contre le gouvernement monstrueux des femmes*, ne laissera pas de lui causer quelque tort.

La victoire

L'avènement d'Élisabeth d'Angleterre disperse la communauté anglaise de Genève. John Knox, en janvier 1560, quitte la cité de Calvin. Le 2 mai, il débarque en Écosse. Et l'heure de la Réforme y a sonné.

Dix-huit mois durant en effet, jusqu'au vote par le Parlement, en août 1560, d'une nouvelle confession de foi, Knox, dans sa ferveur communicative, incarne la dynamique du mouvement novateur. Il n'a aucun titre particulier

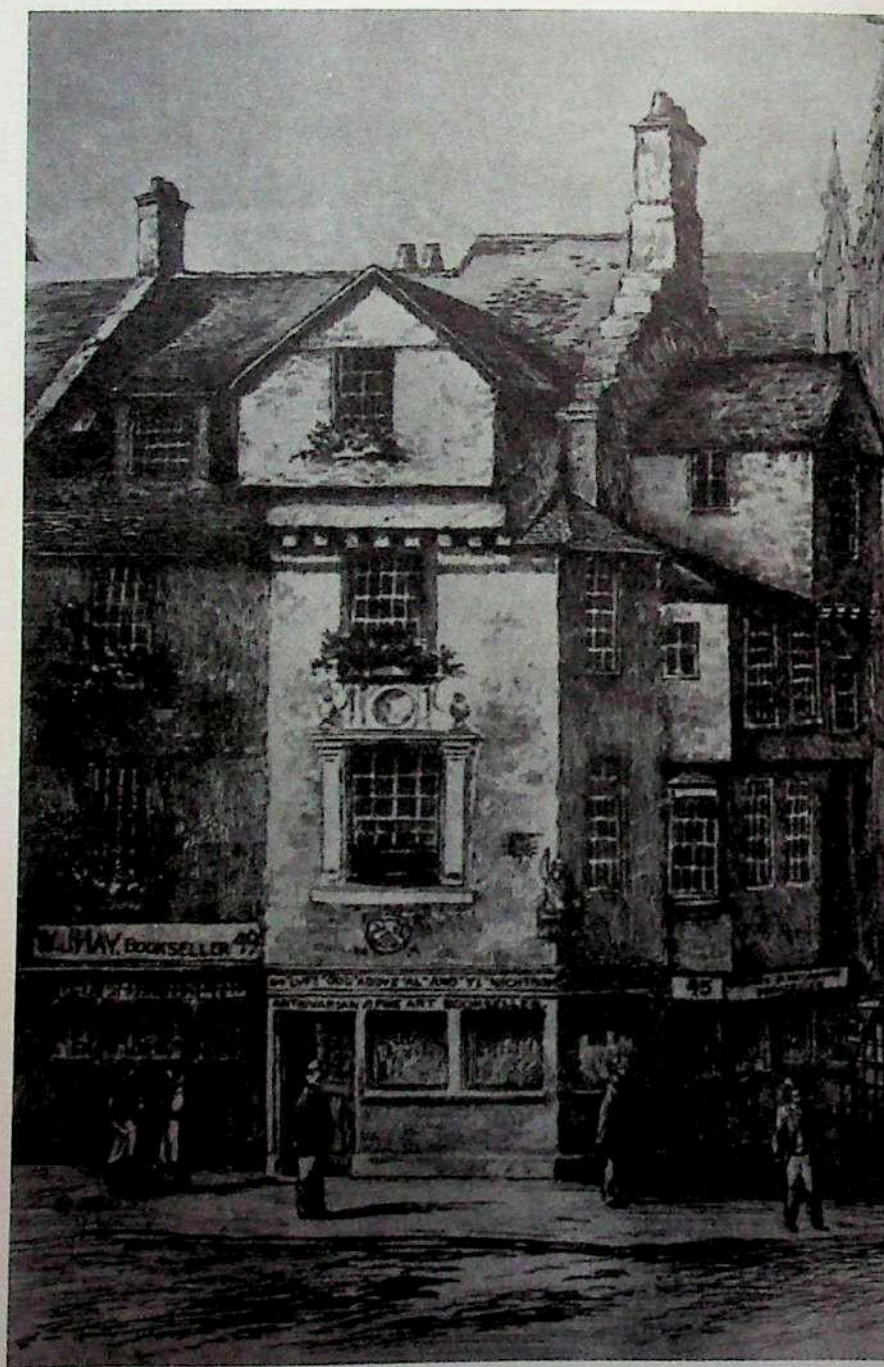
cela. Il n'est ni surintendant, ni évêque, mais simplement, dès le 7 juillet 1559, pasteur d'Édimbourg. Il n'en prêche pas moins partout, instruisant avec zèle, redressant, exhortant, et il écrit aussi aux puissants, à Cecil le ministre influent d'Élizabeth, à Calvin. Son assurance ferme en impose. Il sait de toute certitude. La vérité l'habite. Et à Saint Andrews, comme il l'avait prédit, sa voix retentit à nouveau plus forte qu'autrefois en vue d'une réformation totale. L'Évangile est vécu désormais par des communautés d'hommes et de femmes qui se laissent façonner par la Parole de Dieu. Le Christ n'est pas dans l'hostie ou dans le pain et le vin de la Cène, mais dans les cœurs.

Knox ne se laisse ni corrompre, ni séduire. Il prêche selon la Bible. Il se cramponne à l'Écriture. Et les courants du jour, les fluctuations de la politique ne l'entraînent pas. Il a pris l'habitude de compter, non sur les hommes aux promesses incertaines, mais sur Dieu. Aussi tient-il ferme au milieu de toutes les tempêtes.

Face à Marie Stuart

Sa confrontation avec la jeune reine qui n'a de théologie — du moins à ce stade de son existence — que ses passions, illustre sa droiture. Leur première entrevue oppose à l'absolutisme royal du bon plaisir arbitraire d'un seul l'obéissance que tout homme, si grand soit-il et fût-il roi, doit à Dieu. La deuxième a lieu à propos d'une prédication où il avait attaqué les réjouissances insolentes de la cour. Il répète son sermon devant elle. Elle constate alors que ses espions lui en avaient fortement exagéré la violence. Aussi l'invite-t-elle à venir lui soumettre ce qu'il a l'intention de dire quand tel ou tel élément du discours qu'il prépare risque de lui déplaire. Il rétorque, non sans audace, craignant pour la pleine liberté de sa parole, que si elle veut savoir ce qu'il pense, elle fera mieux d'assister à ses prédications publiques.

Marie ne voit en lui qu'un adversaire politique. Elle cherche à le mettre dans son jeu et l'invite à modérer les protestants. Il refuse.



72. La maison de Knox, à Édimbourg. (Photo G.M.)

Plus tard, quand court le bruit, pour elle, d'un projet de mariage espagnol, elle le convoque pour lui demander raison de son opposition. Elle l'accueille par une crise de larmes. Qu'a-t-il besoin de mêler la théologie à son mariage ? La religion, pour elle, c'est le rite habituel. Pour lui, qui ne sépare jamais la doctrine de la morale, c'est la vie tout entière. Le divorce de leurs conceptions profondes éclate.

Après cette entrevue, elle dira à l'ambassadeur d'Élizabeth que l'Écosse est trop petite pour les contenir tous les deux, elle et Knox. Elle cherche alors à le punir. On l'en dissuade. Mais six mois plus tard, elle le fait comparaître pour trahison devant le Conseil privé. Il a convoqué l'Église à une manifestation générale après l'arrestation de deux protestants. Le réformateur, par sa seule éloquence — mais ne fut-elle pas inspirée ? — retourne ses juges et triomphe.

La fin de sa vie accuse à la fois une tendance à la retraite, une aspiration à la mort, et une séparation de son histoire personnelle et de celle de son pays. Les grands événements — mariages successifs de Marie, assassinats, défaites et exil de la reine — se font sans lui. Il se confîne à sa paroisse.

Certes, son église de Saint-Giles d'Édimbourg est celle des notabilités. On y vient pour être dans le vent. C'est un peu la presse de l'époque, et le spectacle. Le prédicateur reste étonnamment dans la vie. Même quand il écrit : *« Seigneur Jésus, reçois mon esprit et mets fin, selon ton bon plaisir, à cette malheureuse existence que voici, car justice et vérité ne sont pas au milieu des fils des hommes »*.

Il meurt le lundi 24 novembre 1572. Les derniers mois, il ne sort que pour prêcher. On l'aide à monter en chaire. Mais à mesure qu'il parle il se redresse et sa parole s'affermi. Il demeure la voix pénétrante, persuasive. Et il a encore la force, devant l'ambassadeur de France, de s'élever avec vigueur contre la Saint-Barthélemy.

L'Église en corps prend congé de lui. Chaque jour, on lui fait lecture de la Parole qu'il a fidèlement prêchée. Et il s'éteint au moment même où on lui rappelle les promesses du Christ vainqueur. Il a levé la main vers le ciel en signe d'assentiment.

Le surlendemain, après qu'il ait été enterré, le régent Morton prononce en une seule phrase son oraison funèbre : *« Ci-gît un homme qui n'a jamais craint ou flatté personne ».*

Il ne craignait en effet que Dieu et savait de toute certitude que le message, quand il s'agit de l'Écriture sainte, importe plus que le messager.



73. John Knox. Monument de la Réformation, Genève. (Photo G. M.)

En guise de conclusion :

Réforme et démocratie

RÉFORME ET DÉMOCRATIE

Les démocraties ne sont jamais parfaites. Expression d'une aspiration profonde de l'homme où liberté et autorité s'embrassent, elles ne sont toujours que des ébauches. L'être humain demeure pécheur.

L'Antiquité les a connues. Athènes, Sparte, Rome furent républiques. Dans la cité de Périclès par exemple, métropole des lettres et des arts, seule une minorité exerce les droits du citoyen. Ces derniers, femmes et enfants compris, comptent en effet, face à 70 000 étrangers et à 200 000 esclaves, quelque 130 000 personnes. Mais les privilégiés qu'ils sont tolèrent, riches ou pauvres au cœur d'une civilisation brillante, l'injustice de l'esclavage. Il en ira hélas de même, à la fin du XVIII^e siècle, dans la jeune république américaine à l'aube de son indépendance. On en goûte aujourd'hui encore les fruits amers.

Au Moyen Âge, dans la dynamique du mouvement communal qui de l'Italie du Nord gagne la Provence et les Flandres, le Languedoc et les Alpes, des cités ou de petits pays, tels la République des Escartons briançonnais sur la route du Mont Genève ou les trois cantons forestiers berceau de la Suisse au pied nord du Gothard, affirmeront avec force leur autonomie. Ils auront leur conseil, leur tribunal, leur milice, leur sceau, le droit de battre monnaie... Ils tiendront en respect de grands seigneurs. Mais chez eux aussi la souveraineté populaire sera le fait des seuls bourgeois et les communautés nées à la liberté n'hésiteront pas à réduire à l'état de sujets

taillables et corvéables, ici la campagne environnant la ville, là la vallée au delà des monts. L'histoire, celle de l'homme révolté contre Dieu, n'est souvent qu'un tissu d'inconséquences.

Un levain de liberté

Le christianisme fonde les libertés. La Réforme aussi. Le temporel, peu à peu, avait envahi l'Église. Le pape se prétendait vicaire du Christ. Loin toutefois de parcourir la terre en semant la Bonne Nouvelle, il régnait de son palais sur des territoires immenses. L'évêque, à son image, possédait des villes et des villages, des domaines, des serfs. Il tenait sa cour, faisait la guerre, la conduisait parfois en personne...

Les Réformateurs, face à ces déviations, qui touchent non seulement à l'organisation de l'Église, mais au cœur même du message de l'Évangile, opèrent un puissant mouvement de retour à la foi des Apôtres, à la Bible. Elle seule — *sola Scriptura* — doit désormais diriger la pensée et la vie. Chaque être humain, pour connaître Dieu, a le droit de la lire et de l'écouter. Il faut donc des maîtres d'école, des prédicateurs pour enseigner, pour prêcher. Des hommes qui communiquent à ceux qui les entourent le dessein du Seigneur et le voient s'incarner pour la naissance d'une société nouvelle.

De Zurich à Genève

Ainsi en va-t-il de Zurich dès 1519, de Genève dix bonnes années plus tard. La première de ces villes, un des treize États des Ligues suisses, à gouvernement corporatif, pratiquement détaché de l'Empire, se forme très tôt en Église réformée. L'explication quotidienne de la Bible par Huldrych Zwingli entraîne notables et bourgeois à suivre la ligne de Christ. Ils s'y décident définitivement en 1525. Dès lors, l'Église invisible s'incarne dans la cité. La plus humble paroisse vit plus authentiquement la communion des fidèles que tous les évêques mitrés de la chrétienté réunis en concile. Car l'Église visible, pour Zwingli, ce sont les hommes et les femmes d'un

lieu donné rassemblés par la Parole de Dieu. Égaux. Même avec leur pasteur. Tous étant prêtres comme Luther l'a dit. Communauté souveraine et autonome unie aux autres par un seul lien fédératif. Ainsi le sacerdoce universel devient-il réalité.

À Genève, face au pouvoir suprême du prince-évêque, une communauté autonome vigoureuse dès le XII^e siècle s'affirme. C'est elle, munie de franchises dès 1387, qui se décide pour la Réforme après quelques années de luttes. Le 21 mai 1536, son Conseil général, on l'a vu, « sans point d'autre voix qu'une même », promet de « vivre en cette sainte loi évangélique et parole de Dieu ».

L'empreinte de Calvin

Calvin, en ce jour, n'est point encore dans la ville. Il y passe incognito deux mois plus tard, fin lettré tout préoccupé de ses études. Mais c'est là, dans son auberge, au travers de la voix tonnante de Farel, que la main puissante de Dieu l'attend pour le contraindre. Il restera.

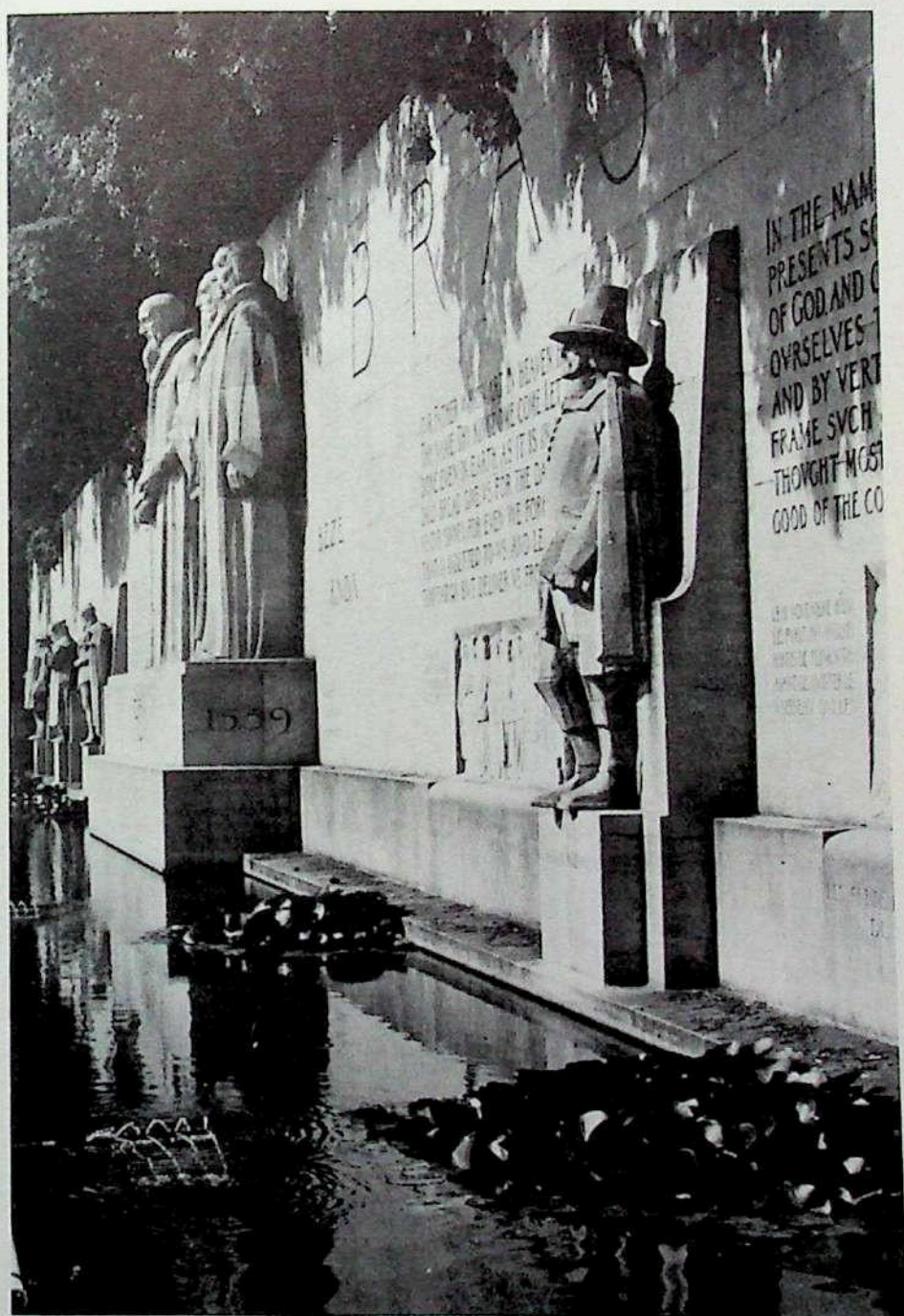


74. Le massacre de la Saint-Barthélemy. Document Musée de Lausanne.

L'autorité, toutefois, ne lui appartient pas. Le magistrat, instrument de la providence divine, est ordonné « pour punir les iniques et entretenir les bons en paix ». Il est au service de Dieu et du peuple. Aussi lui doit-on pleine obéissance. De là ce jugement sec et net contre ceux, « forcenés et barbares, qui voudraient renverser toutes polices », et contre « les flatteurs des princes » qui « les font quasi jouter contre Dieu ». Le chrétien est citoyen responsable. Il ne saurait, bien que « mort par Christ aux éléments du monde », considérer la politique comme chose impure. Il sait l'État nécessaire. Même injuste. Voire persécuteur. Car à son insu, souvent, tels les Égyptiens, Assyriens, Babyloniens ou Perses à l'endroit d'Israël, il accomplit le dessein du Seigneur.

Certes, le disciple de Jésus-Christ, sous un pouvoir abusif, s'exercera dans la prière à la patience. Il s'attendra à la justice, à la délivrance, tout en continuant d'obéir. Calvin ne prévoit qu'une exception : l'ordre qui se tourne contre Dieu, interdit le culte qu'on lui doit et incite au mal. Dans ce cas, les fidèles, tout en demeurant loyaux à l'endroit de l'autorité légitime, se soumettront à Dieu plutôt qu'aux hommes. Ils résisteront. Ils désobéiront. Faisant appel à tous les moyens légaux possibles, aux « magistrats inférieurs » notamment, tels les États généraux destinés à défendre le peuple contre l'arbitraire. Et ils se souviendront aussi que le Seigneur, au temps marqué, interviendra souverainement par sa toute-puissance.

Calvin, par conséquent, n'incite pas à la révolte. Le gouvernement, singulièrement s'il est chrétien, travaille au bien public. Il doit être obéi. Quant au pouvoir que peut avoir le peuple, bien réel à Genève, il est tempéré par celui des Conseils qu'il a lui-même partiellement élus. La démocratie existe au XVI^e siècle. On la voit à l'œuvre quand on fait « le plus », une votation pour savoir si l'on adoptera la Réforme ou non dans telle ou telle localité. Mais elle se teinte presque toujours d'aristocratie. Surtout quand l'autorité, face à une situation de détresse, a besoin d'être prompt et efficace.



75. Roger Williams. Monument de la Réformation. (Photo G.M.)

L'effet d'un massacre

Le tournant, dans les conceptions politiques de la Réforme, se prend au son du tocsin de Saint-Germain l'Auxerrois, appel à l'épouvantable massacre de la Saint-Barthélemy qui voit tomber à Paris 10 000 protestants et en province 30 000. La lâcheté d'un roi parjure cédant aux fanatiques et trahissant cet intime conseiller qu'était l'amiral de Coligny, constitue pour les réformés rescapés un terrible traumatisme. D'un coup, l'élite du protestantisme est fauchée. Le pouvoir légitime, auteur, ou pour le moins complice, d'un tel bain de sang, se présente soudain sous le jour le plus hideux. Aussi Théodore de Bèze, héritier spirituel, à Genève, de Calvin, sent-il vaciller en lui, face au gouvernement, la conception de son maître d'une résistance exclusivement passive. Il prend donc sa plume la meilleure et démontre, en 1573, sous le titre *De jure magistratum* (Le droit des magistrats sur leurs sujets), que la désobéissance aux supérieurs est licite quand le magistrat s'est mué en tyran. Les États, c'est-à-dire les représentants de la nation, élus par elle, sont au-dessus du prince.

Cet ouvrage, interdit d'imprimer à Genève par la censure, paraît sans nom d'auteur, en 1574, à Lyon probablement. À l'heure où la monarchie de droit divin se met en place en Europe, cette idée de la souveraineté inaliénable et imprescriptible des peuples a un grand retentissement. On la retrouvera dans la *Déclaration d'indépendance des Provinces-Unies* de 1587, dans l'*Accord du Peuple* présenté au Parlement anglais en 1649, dans la *Déclaration d'indépendance des États-Unis d'Amérique* de 1776, dans la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de 1789... Elle marque profondément toute la pensée politique moderne.

Les droits de Dieu

D'autres auteurs, saisis d'horreur après le massacre, prennent également la plume. François Hotman, Parisien d'origine allemande, éminent juriste promenant ses talents de

A Declaration by the Representatives of the UNITED STATES
OF AMERICA, in General Congress assembled

When in the course of human events it becomes necessary for ^{one} people to dissolve the political bands which have connected them with another, and to ~~adopt new forms of government~~ ^{assume new stations} among the powers of the earth, the ~~supremacy and equal~~ ^{separate and equal} station to which the laws of nature & of nature's god entitle them, a decent respect to the opinions of mankind requires that they should declare the causes which impel them to ~~that~~ ^{the} separation.

We hold these truths to be self-evident, that all men are created equal, & independent that they are endowed by their Creator with certain rights, that among these are Life Liberty & the pursuit of Happiness.

verments
the consent
~~of~~ become
or to sholish
such, private
seem meet to
will debate
light & tran
manhood and
right then se
when a long
27. persuing
then ^{in day} ~~become~~



these ~~people~~ ^{nations}, of
the powers from
government
the people better
foundation on
to them of a
confidence in their
scholarship for
although it is
able than to
be esteemed. In
quicker manner
subject comes
them off much
too much has

76. Les cinq rédacteurs de la Déclaration d'Indépendance des États-Unis d'Amérique : Franklin, Jefferson, Adams, Livingston, Sherman. Texte de la main de Jefferson avec corrections d'Adams et de Franklin.
Document United States information service.

diplomate de Lyon à Genève, Strasbourg et Bâle, publie en latin, à Francfort, un accablant pamphlet (*De furoribus gallicis*), puis, à Genève, *Franco-Gallia* où la France, au travers de son histoire, prend la figure d'une monarchie constitutionnelle respectueuse de la souveraineté du peuple. Philippe du Plessis-Mornay, compagnon fidèle, mais lucide, du futur Henri IV, lui aussi insiste, dans ses écrits, sur la protection des opprimés, l'obéissance au roi, et plus encore à Dieu. Car Calvin, chez lui, comme chez Hotman ou Bèze, demeure inspirateur.

Il peut l'être encore à juste titre en notre XX^e siècle. Car s'il est important de rappeler toujours à nouveau, à la suite du célèbre traité de Théodore de Bèze, le respect des droits fondamentaux de la personne humaine, il est plus nécessaire encore de se souvenir, dans la mouvance de Calvin, des droits imprescriptibles de Dieu sur sa créature. Et l'on verrait certainement, en tenant mieux compte de ces derniers, que les premiers, loin de s'effacer sous un pouvoir trop grand, recevraient au contraire espace et force pour s'épanouir dans la lumière.

Quand les relations avec Dieu sont justes, celles des hommes entre eux trouvent aussi leur juste place.

*

BIBLIOGRAPHIE

- H. Hauser et A. Renaudet, *Les débuts de l'âge moderne*, Paris, 1956.
Émile G. Léonard, *Histoire générale du protestantisme*,
I et II, Paris, 1961.

Les précurseurs de la Réforme

- G. Gonnet et A. Molnar, *Les Vaudois au Moyen Age*, Turin, 1974.
Georges Tourn, *Les Vaudois*, Tournon et Turin, 1980.
W.W. Capes, *The English Church in the fourteenth and fifteenth centuries*, London, 1900.
John Stacey, *John Wyclif and Reform*, Philadelphia, 1974.
Ernest Denis, *Jean Huss et les guerres des hussites*,
2^e édition, Paris, 1930.
Richard Friedenthal, *Jan Hus, hérétique et rebelle*, Paris, 1977.
Joseph Macek, *Jean Hus et les traditions hussites*, Paris, 1973.
Th. Geisendorf-Desgouttes, *Savonarole, chevalier du Christ*,
Genève, 1943.

Le choc de la Réforme

- Martin Luther, *Œuvres*, 11 vol. (se. continue),
Genève, Labor et Fides.
Lucien Febvre, *Un destin, Martin Luther*, Paris, 1928.
Albert Greiner, *Luther. Essai biographique*, Paris-Genève, 1956.
Marc Lienhard, *Martin Luther, un temps, une vie, un message*,
Paris-Genève, 1983.
Jaques Courvoisier, *Zwingli*, Genève, 1947.
Jean Rilliet, *Zwingle, le troisième homme de la Réforme*, Paris, 1959.
Conrad-André Beerli, *Le peintre poète Nicolas Manuel et l'évolution sociale de son temps*, Genève, 1953.

Werner Näf, *Vadian und seine Stadt St. Gallen*, St. Gallen, I, 1944, II, 1957.

Bernhard Milt, *Vadian als Arzt*, St. Gallen, 1959.

Naissance d'une société nouvelle

Guillaume Farel, *Biographie nouvelle écrite d'après les documents originaux par un groupe d'historiens*, Neuchâtel et Paris, 1930.

Jean Calvin, *Opera omnia quae supersunt*, Brunswick, 1863-1900, 59 vol.

Roland H. Bainton, *Michel Servet, hérétique et martyr*, Genève, 1953.

J.-D. Benoît, *Calvin directeur d'âmes*, Strasbourg, 1944.

André Bieler, *La pensée économique et sociale de Calvin*, Genève, 1959.

André Bieler, *L'homme et la femme dans la morale calviniste*, Genève, 1963.

Jean Cadier, *Calvin*, Genève, 1958.

Émile Doumergue, *Jean Calvin. Les hommes et les choses de son temps*, Lausanne, 1899-1927, 7 vol.

Gabriel Mützenberg, *L'obsession calviniste*, Genève, 1979.

Richard Stauffer, *L'humanité de Calvin*, Neuchâtel, 1964.

André Bouvier, *Henri Bullinger, le successeur de Zwingli...*, Neuchâtel-Paris, 1940.

Henri Vuilleumier, *Notre Pierre Viret*, Lausanne, 1911.

Huguette Chausson, *Pierre Viret*, Eglise nationale Vaudoise, Lausanne, 1961.

Pierre Janton, *John Knox. L'homme et l'œuvre*, Clermont-Ferrand, 1967.

Réforme et démocratie

Marc Chenevière, *La pensée politique de Calvin*, Genève-Paris, 1937.

P.F. Geisendorf, *Théodore de Bèze*, Genève, 1949.

R. Patry, *Philippe du Plessis-Mornay*, Paris, 1933.

*

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Introduction : La Parole en marche

1. Dieu a marché pour mon salut jusqu'à la colline du Crâne.
La croix (Collioure) (Photo G. Mützenberg).

Les précurseurs de la Réforme

I. Le Pauvre de Lyon

2. Lyon au Moyen Âge. *Chronica Mundi*, de Hartmann Schedel, Nuremberg 1484. (Photo G.M.).
3. Valdès. Monument de la Réformation, à Worms. (Photo G.M.).

II. Le Docteur évangélique

4. « les clochers triomphants de leurs cathédrales gothiques ». (Photo G.M.).
5. De somptueuses abbayes... abattues par le peuple... (Photo G.M.).
6. John Wyclif. Document Bibliothèque publique, Genève (BPU).
7. Oxford, haut lieu de la théologie et de la science. (Photo G.M.).

III. Le réveil de tout un peuple

8. Jan Hus. Document BPU.
9. Jan Hus et Jérôme de Prague. Document BPU.
10. Jan Hus dépouillé par deux évêques de ses habits de prêtre.
11. Ziska à la tête de ses troupes.
12. Bâle, siège du Concile. Document BPU.

IV. Jésus-Christ roi de Florence

13. Savonarole. Document BPU.
14. Florence : Sainte-Marie des Fleurs, où monta la voix inspirée de Frère Jérôme. Document Cabinet des Estampes, Genève.

15. Botticelli. Photo Deike.
16. Florence : c'est au sommet de la tour du palais de la Seigneurie que Savonarole fut emprisonné. Document Cabinet des Estampes, Genève.
17. Savonarole. Monument de la Réformation, à Worms. (Photo G.M.).

Le choc de la Réforme

I. Luther

18. Worms : le dôme (Photo G.M.).
19. Le moine Martin Luther, par Hans Baldung. Cabinet des Estampes, Bâle.
20. Worms : des pierres témoins ; un regard vers le ciel (Photo G.M.).
21. Luther à la Diète de Worms. (Photo Kulturinstitute Worms).
22. C'est par cette petite porte que Luther quitta Worms (Photo G.M.).
23. Page titre du Nouveau Testament de Luther, chez Adam Petri, à Bâle, 1523. Les apôtres Pierre et Paul. Cabinet des Estampes, Bâle.
24. Luther, par Lukas Cranach l'Ancien, 1525. Musée de Bâle.
25. Catherine de Bora, épouse de Luther, 1525, par Lukas Cranach l'Ancien. Musée de Bâle.
26. Philippe Melanchthon refuse d'assister aux noces de Luther. Portrait par Albrecht Dürer, 1526. Cabinet des Estampes, Bâle.
27. La traduction de la Bible, par Labouchère. Document La Cause.
28. Le landgrave Philippe de Hesse, protecteur de la Réforme, fonde une université à Marbourg, en 1527.

II. Les trois Suisses

29. Urs Graf : Champ de bataille. Cabinet des Estampes, Bâle.
30. Nicolas Manuel : La Danse des Morts. La veuve et la jeune fille (citation dans le texte). Musée historique de Berne.
31. Nicolas Manuel : La Danse des Morts. Le pape et le cardinal (citation dans le texte). Musée historique de Berne.
32. Nicolas Manuel : La Danse des Morts. Moines et abbesse.
L'abbesse répond : « Lire et chanter jour et nuit
M'a rendue à peu près sourde
Et je n'en ai rien compris.
Mort, ta faux précoce est lourde ! ».
Musée historique de Berne.

33. Nicolas Manuel : Vierge folle. Cabinet des Estampes, Bâle.
34. Nicolas Manuel : Christophe. Les saints ne peuvent porter Jésus-Christ. Cabinet des Estampes, Bâle.
35. Berne. Document BPU.
36. Zwingli. Bibliothèque centrale de Zurich.
37. Zurich. Document BPU.
38. Vadian. Document BPU.
39. Saint-Gall. Document BPU.

Naissance d'une société nouvelle

I. Farel

40. Farel. Document BPU.
41. Erasme de Rotterdam, par Albrecht Dürer, 1526.
Cabinet des Estampes, Bâle.
42. Montbéliard. Document BPU.
43. Farel prêche à Genève. Document « Vieux Genève ».
44. Farel gagne Morat à la Réforme. Document BPU.
45. Monument de la Réformation, Genève. (Photo G.M.).
46. Die. Farel prêcha-t-il dans l'église principale de cette antique cité ? (Photo G.M.).
47. Neuchâtel. Document BPU.

II. Calvin

48. Olivétan et le jeune Calvin. Estampe de H. van Muyden.
49. Calvin compose l'Institution chrétienne. H. v. Muyden.
50. Les clefs ne sont plus à Pierre ! (Photo G.M.).
51. Farel retient Calvin à Genève. H. v. Muyden.
52. Strasbourg. (Photo G.M.).
53. Jean Sturm. Document BPU.
54. Calvin. Document BPU.
55. Le Collège. Document « Vieux Genève ».
56. C'est Robert Estienne, à l'enseigne de l'olivier, qui a imprimé l'Ordre du Collège. Document BPU.
57. Le porche du Collège, 1558. (Photo G.M.).
58. Calvin insulté par les libertins sur le Pont de l'Île.
H. v. Muyden.

59. Farel, Bèze et Viret chez Calvin malade. H. v. Muyden.
60. La mort de Calvin. H. v. Muyden.

III. Bullinger

61. Bremgarten. Bibliothèque centrale, Zurich.
62. Kappel. Bibliothèque centrale, Zurich.
63. Le Grossmünster. Bibliothèque centrale, Zurich.
64. Bullinger. Bibliothèque centrale, Zurich.

IV. Viret

65. Lausanne. Document BPU.
66. Bèze, jeune. Document BPU.
67. Le Temple de Lyon. Document BPU.
68. Viret. Document BPU.
69. Jeanne d'Albret : Gravure J. Chièze.

V. John Knox

70. John Knox. (Photo G.M.).
71. Édimbourg. (Photo G.M.).
72. La maison de Knox, à Édimbourg. (Photo G.M.).
73. John Knox. Monument de la Réformation, Genève. (Photo G.M.).

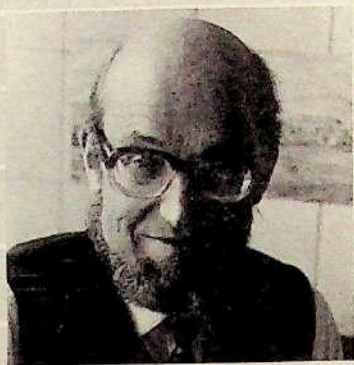
En guise de conclusion : Réforme et démocratie

74. Le massacre de la Saint-Barthélemy.
Document Musée de Lausanne.
75. Roger Williams. Monument de la Réformation. (Photo G.M.).
76. Les cinq rédacteurs de la Déclaration d'Indépendance des États-Unis d'Amérique : Franklin, Jefferson, Adams, Livingston, Sherman. Texte de la main de Jefferson avec corrections d'Adams et de Franklin. Document United States information service.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction : La Parole en marche</i>	9
 <i>Première partie : Les précurseurs de la Réforme</i>	
I. Le Pauvre de Lyon	13
II. Le Docteur évangélique	19
III. Le réveil de tout un peuple	29
IV. Jésus-Christ, roi de Florence	49
 <i>Deuxième partie : Le choc de la Réforme</i>	
I. Luther	67
II. Les « trois Suisses » :	95
1. Nicolas Manuel	96
2. Zwingli	114
3. Quand des laïques font la Réforme : Vadian à Saint-Gall	121
 <i>Troisième partie : Naissance d'une société nouvelle</i>	
I. Farel	131
II. Calvin	153
III. Bullinger	191
IV. Viret	207
V. John Knox	221
 <i>En guise de conclusion : Réforme et démocratie</i>	235
 Bibliographie	243
 Table des illustrations	245

Imprimé en France par IMEAF, 26 160 La Bégude de Mazenc
Dépôt légal 3^e trimestre 1985 – N° d'impression 85026



Un bouquet d'anniversaires, depuis peu,
nous fait monter à la tête,
un parfum subtil, une curiosité pour bien
des gens nouvelle :

qu'est-ce que la Réforme ?

L'année Luther, en 1983, a fait mieux
connaître le plus populaire des réformateurs.

Mais Valdès, le marchand de Lyon,
Wyclif au cœur des révoltes paysannes,

Jan Hus brûlé vif à Constance,

Nicolas Manuel le soldat, le peintre,
l'humaniste et médecin de Saint-Gall,...

ne sont-ils pas tous plus ou moins des
inconnus ?... Gabriel Mützenberg les fait

revivre. Avec Bullinger et Knox,

Farel l'indomptable et le doux Virèt,

Calvin...

Ecrit avec ferveur par un historien
de métier rédacteur de *Certitudes* et
agrémenté d'illustrations qui constituent
souvent des documents de valeur,
le présent livre, sous une forme captivante,
offre une information de premier ordre
que tout honnête homme du XX^e siècle,
dans la confrontation des idéologies,
fera le pari de connaître.



ISBN 2-86314-045-0

Prix : 75 FF